RB261728

VELUT ARBOR ÆVO

LIBRARIES *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

on deposit

from

Regis College

MŒURS
DES
SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPARE'ES AUX MOEURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,

Chez { SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, prés la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS LE TROISIÉME TOME.

I. *Occupations des hommes dans le Village.* pag. 1

II. *Occupations des femmes.* 57

III. *De la Guerre.* 146

Fin de la Table du III. Tome.

Approbation du Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere Jos. Fr. Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie; en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.

MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARÉES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Occupations des Hommes dans le Village.

L'Homme né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation ; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette proposition, qui est assez exactement vraïe de la plûpart des hommes chez les Peuples de l'Europe en qui l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par

raport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté ; La paresse, l'indolence, la fainéantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractére : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrez ; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujettion & d'application, ils sont presque toûjours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire neanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts, l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, * le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette fainéantise, ou ils étoient tombez, sur-tout aprés que s'étant relâchez de la rigueur de leur premiére discipline, ils se laissérent entiérement énerver par la mollesse.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leur vétemens, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pê-

* D. Paul. ad Tit. cap. 1. v. 12.

che, enfin de s'orner, & de se mettre sur leur propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des assemblées: Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matiére en étant aussi combustible qu'elle l'est: Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entrelacez en maniére de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espéce de banquette ou de chemin des ronces fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guéri-

tes qu'ils rempliſſent en temps de Guerre de pierres pour ſe défendre de l'eſcalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur ſervent d'échelle, la paliſſade a auſſi ſes ouvertures pratiquées en guiſe de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre ſont de figure ronde & ſphérique, comme l'étoient la plûpart des Villes anciennes. La paliſſade n'a qu'une iſſuë par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverſe, & par où l'on eſt contraint de paſſer de côté. Ils ont ſoin auſſi de laiſſer un aſſez grand chemin entre la paliſſade & les Cabanes. Ces Villages ſont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-deſſus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de ſept feux, dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amérique ſe fortifient à peu prés de la même maniére; mais il eſt moins ordinaire à ceux de la Méridionale, & généralement aux Peuples errans de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſoient fort expoſez aux inſultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations ſont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde; & ſi l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtiſſoient de petites maiſons de pierre, où il n'y avoit ni

magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumiéres, connuës dans l'Antiquité sous le nom de *Maparia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misére.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajoûté à cette premiére barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Cavernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir: peu différens des bêtes qui se creusent des Tanniéres: au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orénoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Il s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort prés les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces ar-

bres l'un à l'autre par des poutres transversales & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plûtôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle adresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossiérement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les surprises des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Cousine, lesquels ne peuvent pas s'élever si haut, & leur deviendroient insupportables sans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Espagne trouvérent des Nations nombreuses logées de cette sorte, lesquelles leur donnérent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. * Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vétérés*, dont les Villages sont ainsi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des Huttes extrêmement basses, ou pêle-même avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourrissent, elles sont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations sédentaires ont des logemens un peu plus spatieux & plus solides.

Les maisons des premiers Egyptiens étoient

* *Loyer, Rélation du Voyage d'Issyni, p. 158.*

bâties de cannes & de roseaux, * selon Diodore de Sicile. † Pline dit la même chose des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roseaux, les bois, & les feüilles de Palmiste & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, sont aujourd'hui la matiére de celle des Sauvages.

Quant à leur forme, quelques-unes sont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Mosynœciens, des Tyrrhéniens & des Gaulois Parisiens. Telles sont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Nathei à la Louisiane, & de plusieurs autres Peuples.

¶ Les Carbets & les Cases des Caraïbes sont ovales. Le Carbet ou Case commune a environ soixante à quatre-vingt Pieds de longueur, § & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils posent sur ces fourches un Latanier **, ou un

* *Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.*
† *Plinius, Lib. 16, cap. 36.*
¶ *Du Tertre, Traité 7. c. 1. §. 10.*
§. *Rochefort, Hist. Morale des Antilles, chap. 15.*
** Le Latanier est une espece de Palmiste; il sort d'une grosse motte de racines; il n'est gueres jamais plus gros que sa jambe il est presque par-tout égal & se leve droit, comme une fléche, quelquefois jusques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaisseur d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanoüies, sont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un évantail. Elles sont attachées à de grandes queuës, lesquelles sortent de certains filemens qui entourent le corps de l'arbre comme une grosse toile rousse & fort claire; ces feüilles étant liez par petits faisceaux, servent à couvrir les cases, & la peau qu'on enleve de dessus les queuës, est propre à faire des cribles, des paniers & plusieurs autres petites curiosités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus prétieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, des arcs, des massuës dont ils se servent au lieu d'épée, des zagayes qui sont de petites lances af-

autre arbre fort droit qui sert de faîte, sur lequel ils ajustent des Chevrons, qui touchent jusqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils sçavent enlacer les unes dans les autres si proprement, qu'ils y sont bien à couvert des pluïes & des autres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle est si basse qu'on ne peut gueres y entrer sans se courber, il y fait ordinairement fort obscur & on doit y être trés-incommodé de la fumée des feux que chacun a soin d'entretenir sous son Hamac. Les Cases particuliéres sont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont soin de les balayer souvent; les jeunes gens ont aussi le soin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. * Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particuliére plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne passe, & n'oseroit même passer. Ils prétendent qu'elle est destinée pour les esprits, lorsqu'ils sont appellez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Les Cabanes des Brésiliens sont faites en forme de berceau, & de même matiére que celles des Caraïbes; Elles sont fort longues; cinq ou six Cabanes composent un gros Village. Il est vrai que dans chaque Cabane il y a jusqu'à soixante & quatre-vingt personnes partagées en différens ménages.

guës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de leurs fléches, qui sont par ce moyen aussi pénétrantes que si elles étoient d'acier.

* *Du Tertre, loc. citat.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonſionni* ou de *Faiſeurs de Cabanes* : ce ſont en effet ceux de toute l'Amérique qui ſont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voiſins, qui ont pris d'eux la même maniére de ſe bâtir.

Cabanes Iroquoiſes.

Ces Cabanes ſont auſſi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, haute à proportion, & longues ſelon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus ſur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, leſquelles n'excédent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte ſur quatre poteaux par chaque feu, qui ſont comme la baſe & le ſoûtien de tout l'Edifice. On plante dans toute la circonférence, c'eſt-à-dire, dans toute la longueur des deux côtez, & aux deux pignons, des piquets pour aſſujettir les écorces d'Orme qui en font les murailles, & qui y ſont liées avec des bandes faites de la Tunique intérieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre auſſi d'écorces longues d'une braſſe, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une ſur l'autre comme l'ardoiſe. On les aſſujettit en dehors avec de nouvelles perches, ſemblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues

piéces de jeunes arbres fendus en deux, qui régnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui sont soûtenuës aux extrémitez du toit, sur les côtez, ou sur les aîles, par des bois coupez en crochet, qui sont disposez pour cet effet de distance en distance.

Les écorces se préparent de longue main; on les enleve des arbres qu'on cerne lorsqu'ils sont en séve, parce qu'alors ils se dépoüillent mieux; & aprés leur avoir ôté leur superficie extérieure, laquelle est trop raboteuse, on les gêne les unes sur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laisse ainsi sécher. On prépare de la même maniére les perches & les bois nécessaires à la construction de l'Edifice; & quand le tems est venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeunesse du Village, à qui l'on fait festin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage est sur pied, plûtôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travaillans.

Aprés que le Corps du Bâtiment est achevé, les particuliers qui y ont intérêt, travaillent ensuite à leur aise à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens nécessaires, selon leurs usages & leurs besoins. La place du milieu est toûjours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui sert aussi à y donner du jour. Ces Edifices n'ayant point de fenêtres, ne sont éclairez que par le haut de la même maniére que le célébre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui se voit encore en entier à Rome.

Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le tems des grandes pluyes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient trés-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en maniére de Glaciére, n'ont pas même d'ouverture par le haut; de sorte qu'elles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu-prés de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lit & de siéges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est guére propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon envelopez dans les-mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne sçavent pour la plûpart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniére Françoise, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Orignal; mais en peu de tems ils sont si gras, si sales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens aussi mal propres que les Sauvages, qui puissent s'en accommoder.

Le fonds de l'Estrade sur lequel on couche, est élevé à un pied de terre tout au plus;

ils lui donnent cette élévation pour n'être pas incommodez de l'humidité, & ils ne lui en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhaussé.

Les écorces qui ferment les Estrades par-dessus, & qui font le Ciel du lit, leur tiennent lieu d'Armoires & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs plats & tous les petits ustenciles de leur ménage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Méridionaux se servent de lits suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux pilliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voïage. On y est couché très-commodément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent guére & y passent une grande partie du tems à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de lit qu'on apelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré posez de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feüilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soûtenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoises ont issüe des deux côtés. A chaque bout il y a une espéce de tambour ou de petit apartement séparé, & un vestibule extérieur.

Ils font dans ces tambours, aussi-bien que dans l'entre-deux des Estrades qui sont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille est nombreuse, ou pour s'en servir eux-mêmes dans les temps où le voisinage du feu ne leur est plus si nécessaire. Ces Cabinets sont élevés de trois à quatre pieds pour le garantir de l'importunité des puces, par-dessous ils mettent la provision de leur petit bois.

Leur vestibule extérieur se ferme en Hyver avec des écorces, & leur sert de bucher pour le gros bois, mais en Esté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, plusieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes sur le toit de ces vestibules, lequel est plat & n'est pas si exhaussé que leurs Cabanes. Ils couchent ainsi à l'air sans se mettre en peine du serain.

Quoi qu'on puisse aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'est pourtant point un lieu commode pour se promener; aussi le Sauvage quelque part où il soit, à moins qu'il ne soit actuellement en route, est toûjours assis ou couché, & ne se promène jamais. Ils sont même aussi surpris de voir les Européens aller & venir toûjours sur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Espagne dont parle ¶ Strabon, lesquels voïant quelques Centurions de l'Armée Romaine se promener de cette maniére, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit se tenir tranquillement assis dans sa tente, ou qu'il falloit avoir envie de se battre.

¶ *Strabon. l. 3. p. 112.*

Les portes des Cabanes sont des écorces mobiles & suspenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de serrure. Au tems passé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-tems en campagne, ils se contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverses de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les siécles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande sécurité, & sans beaucoup de défiance les uns des autres, les plus soupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les ensévelissoient dans des trous faits exprés sous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont maintenant des coffres ou de petites cassettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches grossiérement faites, & y mettent des portes de bois avec des serrures qu'ils achettent des Européens, dont le voisinage leur a souvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient fermé n'étoit pas toûjours en sûreté.

Ils doublent leurs portes pour se garantir du froid & de la fumée; & ils en font comme une séconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes sont assez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüest tire, & qu'il fait un de ces tems rigoureux du Canada qui dure des sept à huit jours de suite à faire fendre les pierres, alors le froid y ayant pénétré, je ne sçais comment ils peuvent y durer, étant aussi peu couverts qu'ils le sont, sur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eté elles sont assez fraîches, mais pleines de puces & de punaises, elles sont

auſſi trés-puantes quand ils y font ſécher leur poiſſon à la fumée.

* Les maiſons des Lacédémoniens n'étoient ſans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Légiſlateur leur ayant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la conſtruction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la ſcie pour en faire les portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de ſe ſervir d'aucun autre inſtrument, ni d'aucune autre matiére qui eût pû dans la ſuite tenter les particuliers d'affecter de ſe diſtinguer du commun, par des Ouvrages plus ſolides & travaillez avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait ſortir de cet état de médiocrité & d'égalité qu'il avoit jugé ſeul capable de maintenir la République dans cet état floriſſant, d'où déchoient les Empires qui paroiſſent le mieux affermis, lorſque les particuliers ſortent des bornes de la modeſtie.

Des Habillemens.

Nos premiers péres ne s'apperçûrent de leur nudité qu'aprés le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes; mais † ils ne firent que pourvoir alors à la bienſéance, par quelques feüillages ¶ qui ne ſervoient qu'à cacher ce qui pouvoit bleſſer la pudeur ſans les garantir de la rigueur des faiſons. Dieu leur fit enſuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inſpirérent ſans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce reſpect les uns pour les

* *Plutarch. in Lycurgo.* † *Gen. cap. 3. v. 7.* ¶ *Ibid. v. 21.*

autres, qui ne les exposât pas à ressentir l
même honte qu'ils avoient eûë lorsque leur
yeux furent désillés aprés leur crime. Ma
il ne paroît pas que leurs ordres ou leu
conseils ayent été généralement suivis. Quel
ques Nations des plus grossiéres, sur-tou
celles qui habitoient les climats les plu
chauds, persévérérent dans une nudité en
tiére ou presque entiére. Quelques autre
ne se couvrirent pas mieux que les premier
hommes au premier moment de leur con
fusion, n'employant que des feüilles, de
porcelaines, des écorces & quelques tissu
legers. Le plus grand nombre crût qu'il suf
fisoit de dérober à la vûë ce qui pouvoi
blesser la modestie, soit qu'ils négligeassen
par paresse ou faute d'industrie pour subve-
nir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dè
leur bas âge aux injures de l'air, ils ne pen
sassent pas avoir besoin des secours qu'o
s'est procuré depuis contre l'inclémence des
Saisons. Cela paroîtroit sans doute surpre-
nant & peu croïable, si nous n'avions en-
core quantité de peuples entiérement ou
presque tout nuds, dans des climats assés
rigides, lesquels nous obligent de croire ce
qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'é-
toit justifié & vérifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens
s'habillérent le mieux, furent ceux qui se
servirent des dépoüilles des animaux, qu'ils
avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils
avoient tués à la Chasse. Ce fut-là long-
temps le Manteau Royal des Princes, &
l'ornement des Héros. Hercule n'étoit paré
que de la peau du Lion * de Némée : l'un
des Argonautes suivant Jason pour avoit

* *Apollodor. l. 3.*

20.

part à l'expédition de Colchos, court vers le Rivage, † & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Acestes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main son Arc & ses fléches : Bacchus & sa suite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chévres sauvages, ou bien des Tigres, des Panthéres, & des Léopards qu'on a depuis attelez à son Char, dont l'invention est sans doute beaucoup postérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce ne soit à ces sortes de vétemens, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces espéces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chévre & des queuës pendantes par derriere n'ont rien de réel, & ne doivent leur existence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expressions Hiéroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des siécles postérieurs, qui ont ainsi défiguré des hommes véritables, lesquels étoient sans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la suite de Bacchus, c'est-à-dire les hommes des premiers temps, se couvroient de la peau des animaux, & surtout des Chevreüils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même sur celles de nos Sauvages. Ils noüoient ces peaux sur leurs poîtrines avec les pattes de devant ; & laissoient pendre celles de derriere avec la queuë. Cette maniére d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allé-

† *Apoll. Rh. l. 1. v. 325.*

gorique, de la même maniére qu'ils en o[nt] évidemment fait une des Centaures, po[ur] nous désigner les peuples qui trouvérent [les] premiers la méthode de dompter les Ch[e]vaux, & de les rendre dociles au frein. C[es] Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû u[ne] espéce de gens moitié Hommes & moi[tié] Chevaux, ou bien moitié Hommes & mo[i]tié Chévres. Mais le genre d'écrire & [le] goût même des premiers siécles, donna[nt] dans les allusions & les figures Emblém[a]tiques, ils prenoient plaisir à envelopp[er] tout ce qu'ils avoient à dire sous des idé[es] fabuleuses qui étoient comme autant d'én[i]gmes que comprenoient fort bien ceux à q[ui] ils parloient, mais que n'ont pas assez com[]pris ceux qui sont venus trop tard apr[ès] eux.

* Diodore de Sicile parlant du Dieu Anu[]bis, qui étoit adoré en Egypte sous la for[]me d'un Chien & de Macédon lequel éto[it] aussi honoré sous la figure d'un Loup, dit qu[e] le premier étoit un grand Capitaine, † don[t] l'habillement étoit la dépoüille d'un chien & le second un autre guerrier célébre qu[i] étoit vétu de la peau d'un Loup. Le mêm[e] Auteur assûre la même chose, que je vien[s] de dire, au sujet des Centaures. On trouv[e] dans les anciens Monumens des figures d'A[]nubis avec la tête d'un Chien, ou bien ave[c] la tête d'un homme couvert de la peau d'u[n] Chien; de Jupiter Ammon sous la form[e] d'un Bélier, ou bien avec une tête de Bélier sur le corps d'un Homme, ou sim[]plement avec des cornes de Bélier, & avec

* *Diod. Sic. lib. 1. p. 11.*
† *Idem, lib. 4. p. 185.*

a seule dépoüille d'une tête de Bélier. Il en est de même d'Isis & des autres Divinités Egyptiens.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puissance, de la force, & de l'autorité souveraine. Plusieurs témoignages de la sainte Ecriture & de la Théologie payenne, nous prouvent incontestablement que c'étoit-là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Césars, lesquels ont voulu être ainsi réprésentés, n'ont point d'autre signification, & sans remonter si haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de plusieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long-temps, qu'on pensoit en Europe, comme ont pensé les Anciens, & comme on pense encore aujourd'hui en Amérique, en particulier chez les Iroquois, ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif; formé sur celui d'*Onnagara* qui veut dire une corne, signifie élever quelqu'un & le rendre considérable.

Le Théatre des Grecs & des Romains avoit conservé jusques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans sa simplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Léopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Isale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlamis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionysiacum*. Le *Syrma* des Piéces Théatrales étoit aussi un long Manteau de fourrures, l'ornement des Rois Barbares, qui nous est encore représenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel est bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Asie, en Afrique, plusieurs

Nation n'ont point eu absolument d'au[tr]e vétemens pendant plusieurs siécles. Au tem[ps] de Crésus, * un Lydien nommé Sand[an]i[s] s'attira l'indignation de ce Prince, pour [lu]y avoir donné un conseil plein de sages[se], mais qui étoit contraire à son ambition. Car pour le détourner de faire la guerre [au]x Perses, lesquels vivoient alors comme [le]s Sauvages : » Vous allez, luy dit-il, Gra[n]d » Roy, faire la guerre à des peuples, [qu]i » n'ont pour tout vétement que des Bray[e]s » de cuir, & quelques peaux dont ils [se] » couvrent : qui vivant dans des païs [s]é-» riles, ne se nourissent pas de ce qu'[il]s » voudroient manger, mais de ce qu'[il]s » peuvent attraper : qui n'ont point l'usa[ge] » du vin, & ne connoissent que l'eau po[ur] » toute boisson. Enfin qui n'ayant rien [de] » bon, ne vous offrent rien que vous pui[s]-» siez gagner, si vous êtes assés heureux po[ur] » les vaincre, au lieu que vous devez fai[re] » réflexion, que vous avez infiniment [à] » perdre, si vous avez le malheur d'êt[re] » vaincu.

† Tacite fait foy, que les Germains n'a[-]voient point d'autres vétemens que des four[-]rures. Hérodote l'assure des Afriquains[,] Varron des Gétules & des Sardes, Virgil[e] des Peuples de Scythie & de Thrace, Ar-rien de ceux de l'Inde, & Diodore de Si-cile le rapporte aussi des Egyptiens.

¶ Aprés même qu'on eut trouvé l'usage des Toiles & des Etoffes, on ne laissa pas de se servir encore des Fourrures pendant un

* *Herodot. lib. 1. n. 71.*

† *Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 1. Georg. Varro. Lib. 2 Rei Rust. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.*

¶ *Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum, In Notis in Lib. 5. Gen. Dier. Alex. ab Alexand.*

s long-tems, chez les Peuples qui tra-
illoient le Chanvre, le Lin & les Soyes.
omére nous répresente par tout ses Héros,
tus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup,
Chevreüil, &c. * Il n'est pas jusques à
ris, Alexandre, dont il fait un Damoi-
au, lequel n'a pour tout ornement qu'une
au de Léopard. Cependant Héléne, Pé-
lope, & les autres Dames Grecques &
oyennes sçavoient fort bien travailler à
guille.

On avoit trouvé dés les premiers temps,
secret de rendre fléxibles & maniables
s peaux, lesquelles sans préparation doi-
nt durcir, se rétrecir & devenir inutiles.
n laissoit le poil des Bêtes dont la toison
t douce & chaude, & on dépoüilloit en-
erement des deux côtés, celles dont le
il est dur & peu fléxible. On leur don-
oit outre cela quelque ornement, soit
ns la maniere dont on les tailloit, soit
ns les figures qu'on y traçoit, soit dans
s couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été
s premiers, qui ont mis cet Art en usage.
'est ce qu'Hérodote nous fait connoître par
s paroles. „ Les Grecs ont pris des Ly-
biens Numides l'habit & les Egides des
Statuës de Minerve, avec cette diffé-
rence, qu'aux Egées des femmes Lybien-
nes, les franges pendantes ne sont point
des Serpens, mais de simples courroyes,
quant au reste elles sont faites sur le mê-
me modéle, & le Nom même témoigne,
que l'habit des Simulachres de Minerve
est venu des Lybiens, car les femmes de
Lybie mettent par-dessus leurs vétemens

* *Homer. Iliad.* 3.

„ des Egées c'est-à-dire, des peaux de Ch-
„ vres courroyées, qui ont de la frang,
„ & qui sont teintes en rouge. C'est e
„ ces Egées, c'est-à-dire, de ces peaux e
„ Chevre dépoüillées de leur poil, que ls
„ Grecs on pris le Nom d'Egides.

Du Ryer s'est embarrassé dans sa traduction en expliquant le mot Egide par celi de Bouclier. Car quoique l'usage ait consacré ce terme pour signifier le Bouclier : Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom e effet, parce que les Boucliers des Ancie étoient couverts de peaux de Bouc, ou c quelque autre animal, dont le cuir fut ei core plus fort, il n'y a néanmoins nul tern dans le Grec qui signifie un Bouclier, & n'en est nullement question en cet endroit mais seulement de la Robe qu'on mettoit si les autres habits des Statuës de Minerve. C qui est évidemment expliqué, par la descrip tion que fait Hérodote de l'habillement de femmes de Lybie, qu'il dit être absolumer semblable à celui dont on couvroit les Simu lachres de Pallas, avec cette unique excep tion, que les habits des femmes de Lybi n'avoient point de Serpens ou de figures d serpens pendantes : mais seulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egi de*, signifie un Bouclier en cet endroit, parc que dans les temps les plus reculés, la Robe dont les hommes se servoient pour se couvri leur servoit aussi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, * Apollonius de Rhodes nous répréfente Ancée l'un des Argonautes, qui armant sa main droite d'une Hache, & se couvrant avec le bras gauche de la peau d'un

* *Apoll. Rhod. Lib. 2. ver. 118.*

Ours noir & horrible, s'élance plein de colére pour combattre les Bébryciens, mais ce n'est pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Les Carthaginois avoient apris des Phéniciens la maniére de préparer ces cuirs, & le sçavant M. † Huet prétend, que c'est par les uns & par les autres, que s'est perpétué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui sont aujourd'huy d'un si grand commerce.

Puisque tous les Scythes étoient aussi habillés de peaux, il n'est pas surprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Païs étoit compris dans ces vastes régions de la Scythie, fussent de six excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aïant soûmis à leur Empire, Auguste leur assigna sept Maisons à Rome dans la douziéme région, où étoit la Piscine publique, & les Empereurs voulurent avoir toûjours depuis des ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé * Girofalo, qui raportent sur cela le témoignage des Anciens. ¶ Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Regions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Dans les païs Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages est entiére ou presque

† *Huet du commerce. p. 66.*
* *P. Victor, Lib. de Regionib. Urbis, Rom.*
¶ *Polyb. Lib. 4.*

entiére. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui sont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au besoin par les vêtemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en usent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voisinage de la Nouvelle Zemble, sont tellement vétus que tout est couvert excepté le visage & les mains. Ils se font des Chemises de vessies & d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales & cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point sur la poitrine; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir fort noir & délié.

Ils mettent sur cette chemise une Casaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & & d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de diférentes couleurs, & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paroissent faire qu'une même piéce: la Casaque décend un peu plus bas que la chemise, & se termine en pointe sur le devant. Les cuisses & les jambes sont couvertes par une sorte de haut-de-chausse & de bas, qui sont de même matiére, & semblent ne faire qu'un tout ensemble.

Les femmes sont entiérement couvertes comme les hommes, mais leur Casaque est diférente, en ce qu'elle décend jusqu'au gras de la jambe, & qu'elle est serrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement plusieurs osselets fort pointus, & de la longueur

21.

un
en
es
e-
e.
es
t

longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuses, comme sont ordinairement les vieilles, font ces sortes de Casaques de la dépoüille de certains Oiseaux dont le plumage blanc & noir, fait un assez joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, consistent en plusieurs piéces, qui sont le Brayer, une sorte de Tunique, les Bas ou Mitasses, les Souliers & la Robe.

Le Brayer est le seul nécessaire & qu'ils ne quittent point. Ils se dépoüillent aisément de tous les autres quand ils sont dans leurs Cabanes, ou qu'ils en sont gênez, sans crainte de blesser la modestie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, est, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font passer entre les cuisses, & elle se replie dans une petite corde de boyau qui les ceint sur les hanches, d'où elle retombe par devant & par derriere, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ai vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette différence néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette piéce sur le devant, enveloppoient leurs cuisses qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modestement : celles des Nations Algonquines portent une espéce d'Etole ou de Robe sans bras, noüée sur les épaules, laquelle pend jusqu'à mi-jambes, ainsi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoises & les Huronnes, ainsi que les Lacédémoniennes, n'ont qu'une espéce de juppe ceinte sur les reins, & qui finit au-dessus du genou.

Elles ne les font pas décendre plus bas, pour n'en être pas embarrassées lorsqu'elles travaillent à la terre.

La Tunique est une sorte de Chemise sans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légéres, dépoüillées entiérement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas, & à la naissance des épaules, absolument de la même maniére que les Cuirasses à la Romaine. Cette Tunique, qui est particuliére aux Nations Huronnes & Iroquoises, est de tous leurs vétemens celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particuliérement les hommes.

Pendant qu'ils sont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches, lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui sont liés ensemble par deux courroyes qui passent derriére les épaules.

Les bas ou *Mitasses*, ainsi que les François les nomment, se font d'une peau repliée & cousuë, laquelle s'étrecit dans le même sens que la jambe, & à qui on laisse en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter jusques aux genoux, & les attachent au dessous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent jusques à mi-cuisses, & les attachent sur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboittent dans des souliers d'une peau simple, sans talon & sans semele de cuir fort. On la fronce un peu sur les doigts du pied où elle est cousuë, avec des cordes de boyau, à une pe-

tite languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & qu'on lie au-dessus du talon, aprés les avoir croisées sur le col du pied. Cette chaussure n'est nullement différente de celle de Rois Parthes, dont on voit plusieurs Statuës à Rome, & entr'autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au Monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques á mi-jambes, pour être moins incommodez des néges, & alors la maniére dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espéce de couverture en quarré, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil. D'autres sont entiérement dépoüillées: quelques-unes sont faites de peaux entiéres d'Elan, de Cerf ou de Biche, de Bœuf Ilinois, &c. D'autres sont de piéces rapportées de plusieurs peaux de Castor ou d'Ecureüils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Ecureüils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniére négligée. Ils les aſſujettiſſent ſeulement avec les mains, & rien ne les attache, ſi ce n'eſt dans leurs voïages. Car alors étant chargez de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en être pas embarraſſez. Dans les mauvais tems ils les font paſſer ſur leurs têtes, qui hors cela ſont toûjours nuës, comme celles des anciens Romains, & ont tout-à-fait l'air de celles que nous preſentent les Medailles des Céſars.

Pour le preſent la plûpart des Sauvages qui ſont au voiſinage des Européens, en conſervant leur ancienne maniére de s'habiller, n'ont fait que changer la matiére de leurs habits. Ils portent des chemiſes de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitaſſes d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures, ils ſe ſervent de couvertures de laine, de poil de chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a auſſi beaucoup qui portent une ſorte de juſte-au-corps à la Françoiſe, que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déja dit, avant l'arrivée des Européens, tous leurs vétemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient abſolument inconnuës, & ne ſont point encore en uſage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas joüir facilement de nôtre Commerce.

Maniére de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'eſt pas difficile ni de longue haleine. Aprés les avoir faites macérer dans l'eau aſſez long-tems, & aprés les avoir bien raclées, on les rend dou-

ces à force de les manier ; de ſorte qu'elles ſéchent, pour ainſi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage, on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de tems ces peaux ſont fort flexibles, fort douces & fort blanches.

Ils ne paſſent point à l'huile celles dont ils font leurs ſouliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau ; mais ils ſupléent au défaut de l'huile, en les faiſant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils ſont preſſez, il leur ſuffit de faire un petit trou en terre, ſur lequel on ſuſpend la peau couſuë en forme de poche, & ſoûtenuë par de petites branches qui l'aſſujettiſſent en dedans dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matiéres qui ne puiſſent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénétre bien-tôt cette peau, qu'on peut enſuite fort bien laver ſans crainte qu'elle ſe ride. Cette maniére de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les ſuſpendent au haut de leurs Cabanes, ſur les perches qui poſent ſur les poteaux qui la ſoûtiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'eſt dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches couſuës en forme de chauſſe d'Hypocras, le pénétre peu à peu d'une maniére inſenſible, ſans les jaunir & ſans les noircir. C'eſt de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore leſſiver aprés s'en être long-tems ſervis. Toutes ces peaux ſont d'un trés-bon uſage, & dans l'art de les préparer, elles ne courent point de riſque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

Peintures caustiques sur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé aprés Herodote, ils peignent ces peaux, & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément, & en relevent la beauté. Quoique cet ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'yvoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des lettres ou des figures qu'il vouloit tracer; il faisoit ensuite couler de la cire fonduë, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes, & dans ces sillons. Pline * nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. St Isidore de Séville † le nomme *Graphium. Scriptorium.* Rhodiginus § & d'autres, *Cauterium.* On peút en effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens métaphorique, comme on en use encore aujourd'hui pour des opérations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'yvoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la mê-

* *Plin. lib.* 35. *c.* XI. † *Isidor. Orig. lib.* 7. *c.* 9.
§ *Rhodigin. lection. Antiq. lib.* 8. *c.* 31.

me nature que celles où il faut néceſſairement employer le feu, de la maniére dont on en uſe pour les émaux. Si le Burin dont on ſe ſervoit pour graver ſur l'yvoire, eût été un fer rouge qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eût certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y feroit fait ſentir au-delà de ce qu'il eût fallu pour exprimer chaque trait, ou graver chaque ſillon. Si aprés avoir fait couler dans ces traits & dans ces ſillons les cires colorées, il eût encore fallu les expoſer ſur le feu ou dans un fourneau, les cires ſe feroient confonduës, le bois ſe ſeroit voilé, & l'yvoire eût éclaté. On n'employoit donc le feu dans ces ſorres d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées ſur chaque trait, aprés les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reſte de l'ouvrage n'étoit auſſi par conſéquent appellé Cauſtique, que métaphoriquement & improprement, parce que le Burin faiſoit ſur l'yvoire & ſur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il fut même un temps où les premiers furent abſolument défendus, à cauſe du danger qu'il y avoit d'avoir toûjours en main un inſtrument, dont les bleſſures n'étoient pas moins dangereuſes que celles des Stilets. Les Sauvages originairement ne ſe ſervoient que de petits oſſelets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les ſillons qu'ils ont gravez ſur les peaux, eſt une eſpece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle eſt d'un aſſez beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent ſur les bords de quelques Lacs

ou Riviéres. Ils y employent auſſi les ſucs & les cendres de quelques plantes.

J'ai toûjours eu dans l'idée qu'il ſe pourroit bien faire que les Sauvages fiſſent une couleur de la nacre de leur porcelaine réduite en poudre impalpable ; car elle eſt du plus beau pourpre du monde. Mais ayant négligé de m'en informer dans le païs, & n'ayant trouvé perſonne qui pût m'en rendre compte, je ne puis rien dire ſur une choſe, laquelle auroit pû nous donner de grands éclairciſſemens ſur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, ſont à portée de faire cette recherche.

Il eſt évident par tout ce que j'ai deja dit de l'habit de peau des femmes de Lybie, & de la Robe Théâtrale, ſoit le *Syrma*, ſoit la Satyrique, à qui on donnoit les noms de *Chlamis Florida*, ou de *Purpureum-Pallium*, que cette maniére de peindre les peaux de la premiére Antiquité. Il m'eſt venu ſur cela deux réflexions.

La premiére eſt, que lorſque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appellée Cauſtique, & que par l'aiguille Babyloniene, Phrygiene, Sémiramiene, Sydoniene, il ſe peut faire qu'on doive plûtôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La ſeconde, c'eſt que quoique l'on ne puiſſe nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les ſoyes en œuvre pour s'habiller, ne ſoit trés-reſpectable pour ſon antiquité, il eſt néanmoins poſtérieur à celui de graver & de peindre ſur les cuirs, dont la priorité, ſi j'oſe me ſervir de ce terme de l'E-

cole, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçû des premiers âges du monde, ont ignoré jusqu'à nos temps l'usage des toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique, & au Burin. Mais je ne sçai si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en mémoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la premiére à la mode, que les Athéniens faisoient de peaux de Chévres courroyées, les vétemens & les Egides de ses Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie, selon la fable, & faisoit mieux le métier de la guerre, que celui de coudre & de filer une quenoüille.

Je sçai que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines personnes, qui ne croyent pas qu'on en puisse ôter l'invention à Minerve, contre le sentiment commun qui lui en attribuë tout le mérite. Ce que je dis néanmoins se trouve fondé sur l'Antiquité suffisamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius Firmicus * distingue dans la Théologie Historique des Payens, cinq personnes sous le nom de Minerve, qu'il est assez difficile de démêler, Pausanias † fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Callisto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on a regardé dans la suite Minerve comme l'inventrice : Si à Athénes on l'a peinte avec une Lance d'une main, & une

* *Julius Firmic. lib. de errore Prof. Relig.*

† *Pausanias in Arcadic. pag. 238.*

Quenoüille de l'autre: Si les Poëtes ont feint à sa loüange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, representant la sagesse de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence; ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Isidore de Séville *.

Peintures Caustiques sur la chair vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Caustiques, sur les peaux de Chevreüil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres, ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver; on parcourt ensuite toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusqu'au vif, de maniere que le sang en sorte. Enfin on insinuë dans la piqueure du *Minium*, du charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait; car aprés les premiéres piqueures les chairs sont comme endormies; d'ailleurs les Ou-

* *Isidor. Orig. lib. 19. cap. 20.*

vriers de ces ſortes de tapiſſeries travaillent avec tant d'adreſſe & de promptitude, qu'ils ne donnent preſque pas le temps de ſentir. Mais aprés qu'on a inſinué les couleurs, les playes s'irritent par cette eſpece de venin, les chairs s'enflent, la fiévre ſurvient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie, ſi l'on faiſoit l'ouvrage dans ſon entier, ſur-tout lorſqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & temperez, pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Cauſtique, d'une maniere fort claire & fort diſtincte. C'eſt elle qui donna le nom » aux Pictes. Ce nom, dit S. Iſidore * de Se- » ville, convient parfaitement à l'image que » préſente leur corps, que l'Ouvrier peint » en y gravant pluſieurs figures par pluſieurs » petits points qu'il y fait avec une aiguille, » & dans leſquels il inſinuë le ſuc des plantes » qui naiſſent dans leur pays, afin que leur » nobleſſe écrite, pour ainſi parler, ſur tous » les membres de leur corps, ſe diſtingue du » commun par le nombre de ces caractéres. Solin † parle des mêmes peuples à peu prés dans le même ſens que S. Iſidore. Pomponius

* *Iſidor. Origin, lib.* 19. *cap.* 23. Nec abeſt gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expreſſos nativi graminis ſuccos includit, ut has ad ſui ſpeciem cicatrices ferat Pictis artubus maculoſa nobilitas.

† *Solinus de Magnâ Britanniâ cap.* 25. Regionem tenent partim Barbari, quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variæ animalium effigies incorporantur, inſcriptiſque viſceribus hominis, incremento pigmenti notæ creſcunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducunt, quàm ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Mela §, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrſes, qu'ils peignoient leurs viſages & leurs corps de figures inéfaçables ; les grands s'y diſtinguoient par-là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un ſi grand nombre que les gens de qualité. Lucien * rend le même témoignage des Aſſyriens. Hérodote † aſſure auſſi que les femmes de Thrace faiſoient conſiſter leur nobleſſe dans la quantité de ces marques, qu'elles faiſoient graver ſur leurs viſages. Je laiſſe pluſieurs autres paſſages des Hiſtoriens & des Poëtes, leſquels ſont aſſez connus.

Comme pluſieurs Nations perdirent cet uſage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fiſſent parade, les idées de beauté & de nobleſſe qu'on y avoit attachées, changérent bien dans la ſuite des temps ¶ ; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policez, de ſorte qu'il n'y avoit que les eſclaves & les criminels qui fuſſent ainſi notez, ſoit qu'on leur imprimât des caractéres pour les reconnoître & les empêcher de fuïr, ſoit qu'ils vinſſent ainſi marquez des pays où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dériſion *les Lettrés*, & on diſoit parmi eux, comme en proverbe, *qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens* ; parce que les eſclaves amenez de Samos, ou peut-être de Samothrace, avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit auſſi en général le nom d'Iſtriens, à cauſe du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Iſtrie, dont les Peuples excelloient dans ces ſortes de piqueures. On

§ Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12. ** Lucian. de Dea Syria.* *† Herodot. lib. 5. n. 6.* *¶ Rhodig. Cælius lect. Antiq. lib. 8. cap. 31.*

les appelloit aussi les Bleus *cæruleos*, à cause de la couleur du charbon pilé, qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *cœlatos*, les Cizelez, parce que leur corps paroissoit comme un ouvrage de marqueterie.

Le nom de *Lettrés* ou de *Polygrammates*, ne signifie pas, que tous eussent des caractéres de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus générique. En effet, Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Athéniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures abitraires.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Amériquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acouty, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y insérent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que * Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs différentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne. On peut dire aussi, que c'est

* *Solin, loc. cit.*

chez eux une marque de leur nobleſſe, ainſi que l'étoit chez les Agathyrſes, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux dont les Auteurs nous ont parlé à cette occaſion. Car véritablement ils ſe font honneur de ces marques glorieuſes, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élévent & deviennent plus conſidérables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle ceremonie, dans laquelle on leur fait toûjours un grand nombre de ces douloureuſes inciſions. Je ne ſçai ſi c'eſt un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amérique Septentrionale; ce ſont au moins des marques de conſidération, & les notables ſe font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur ſont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Cauſtiques que d'autres; elles ſont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louiſiane, que chez celles qui ſont plus au Nord, leſquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'uſage. Les Iroquois me paroiſſent l'avoir pris de leurs voiſins: les hommes ſont preſque les ſeuls qui ſe faſſent piquer, & la plûpart ne le font qu'au viſage, tout au contraire des Breſiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'eſclavage, d'avoir le viſage ainſi marqué. Les femmes Iroquiſes ne ſe font point piquer du tout, ſi ce n'eſt quelques-unes en petit nom-

22.

voir pris de leurs [illegible]
presque les seuls qui se fassent piquer, & l
plûpart ne le font qu'au visage, tout au con
traire des Bresiliens & Caraïbes, qui regar
dent, dit-on, comme une marque d'esclava
ge, d'avoir le visage ainsi marqué. Les fem
mes Iroquises ne se font point piquer d
tout, si ce n'est quelques-unes en petit nom

ore, lesquelles s'en servent comme d'un reméde pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dés leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Peintures caustiques Hiéroglyphiques.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hiéroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique: Quand un Sauvage revient de la Guerre & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe: Quand il a marqué un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des nottes caractéristiques, qui le distinguent personnellement; il peint sur une écorce,

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis.* Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro sulcantur altius genæ, ut Pilorum vigor tempestiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

qu'il éleve au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il léve avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & aprés y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoûte d'autres caractéres qui donnent à entendre tout ce qu'ils veulent faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage: de sorte qu'il fut connoissable à ceux qui l'auroient vû; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre maniére de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obélisques, & qui a duré plusieurs siécles dans sa premiére simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plûtôt que des mêmes; * Peinture imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajoûter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline assure que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi-bien que celles qui sont gravées sur sa poîtrine, & qui lui étant particuliéres, le rendent connoissable, non-seulement à ceux qui l'ont vû, mais

* *Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 3.*

encore à tous ceux qui ne le connoissant que de réputation, sçavent son symbole Hiérogly-fique, comme autrefois on distinguoit en Eu-rope une personne par sa devise, & que nous discernons aujourd'hui une famille par ses ar-moiries. Au-dessus de sa tête il peint la chose qui exprime son nom : le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil ; au côté droit il trace les animaux qui sont les symboles de la Nation & de la famille dont il est. Celui de la Nation est au-dessus de celui qui réprésente la famille ; & le bec ou le museau de ce prémier est tellement pla-cé, qu'il répond à l'endroit de son oreille droite, comme si cette figure symbolique de la Nation en représentoit le génie qui l'ins-pire. Si ce Sauvage revient de la guerre, il exprime au-dessous de sa figure le nombre de guerriers qui composent le parti qu'il con-duit, & au dessous des guerriers le nom-bre des prisonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de sa propre main. Au côté gau-che sont marquées ses expéditions & les pri-sonniers ou les chévelures enlevées par ceux de son parti. Les guerriers sont réprésentés avec leurs armes, ou simplement par des lignes ; les prisonniers par le bâton orné de plumes & par le *Chichikoüé*, qui sont les mar-ques de leur esclavage. Les chévelures ou les morts, par des figures d'hommes, de fem-mes, ou d'enfans sans tête. Le nombre des expéditions est designé par des nattes. On distingue celles où il s'est trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces derniéres marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambassade pour faire la paix, tous les symboles sont pacifiques. Il est réprésenté au-dessous de sa figure avec le Ca-

lumet à la main ; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand;la figure ſymbolique de la Nation chez qui il va en négotiation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans ſon ambaſſade ; mais tout ceci ſera plus ſenſible par l'Eſtampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet uſage, au reſte,que je viens de décrire, eſt le propre des nations du haut de la riviére S. Laurent, & tirent vers la Louiſiane ; les autres Nations ont auſſi leur méthode particuliére ; elle n'eſt pas tout uniforme : mais ce qu'il peut y avoir de variation eſt connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles ſont connuës elles-mêmes. J'ai vû pluſieurs fois de ces ſortes de Peintures Barbareſques dans les Cabanes Iroquoiſes, mais je ne les ai pas aſſez préſentes à l'eſprit pour en parler d'une maniére plus détaillée & plus exacte ; il me ſuffit de dire en général que tous ces Peuples ont entr'eux une trés-grande quantité de ſymboles & de figures de toutes eſpéces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel eſt aſſez étendu, & ſupplée en beaucoup de choſes au défaut de l'écriture, d'une maniére même qui a quelque choſe de plus commode qu'une Lettre.

Peintures paſſageres.

Les Peintures Cauſtiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de ſe donner l'agrément d'une autre Peinture paſſagére en guiſe de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent ſe mettre ſur leur propre. Les Auteurs anciens rendent généralement

le témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrses, & de quantité d'autres Peuples; mais quelques-uns se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, * lequel assure qu'ils se coloroient de vermillon depuis les pieds jusques à la tête: C'étoient sans doute les Peuples qui alloient tous nuds, lesquels en usoient de la sorte. D'autres se contentoient de quelques agrémens comme les Perses, † de qui Xénophon écrit que Cyrus leur avoit permis de se peindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent les avoir plus beaux & plus vifs.

Chez les Romains, qui ne paroissoient pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journaliére, avoit non-seulement de la dignité & de la noblesse, mais encore quelque chose de sacré & de religieux, ¶ ainsi que Pline en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même maniére toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Héros, des Faunes, & des Satyres; c'est ce que nous expriment parfaitement ces Vers de Virgile:

§ Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres

* *Plinius, lib. 33. cap. 7.*
† *Xenophon, lib. 8. Cyrop. p. 122.*
¶ *Plin. loc. cit.*
§ *Virg. Eclog. 10. v. 23.*

font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes & aux Satyres un visage extrêmement allumé & de couleur de sang. Ainsi quand Eglé peint celui de Siléne avec des meures :

† *Sanguineis frontem moris & tempora pingit.*

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une espéce de tour malin qu'on peut joüer à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Siléne, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnoissance lui chanter les chansons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une répréſentation de Jupiter dans sa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le sacrifice à ce Dieu, paroissoit sur son Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête jusques aux pieds. Camillus * triompha de cette sorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Isidore † de Séville rapporte aussi, que cela s'observoit universellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

J'ai vû dans le Palais des Ursins, qu'occuppoit feu M. le Cardinal de la Termoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroissoit que cette peinture Caustique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit présent à M. l'Evêque de Sistéron, chargé pour lors des affaires du Roy auprés

† *Virg. Eclog. 6. ver. 23.*
* *Plin. loc. cit.* † *Isid. lib. 18. cap. 2.*

e Sa Sainteté, d'un petit buste de Bacchus n marbre, d'une palme de hauteur, qu'on voit trouvé, il y avoit peu de temps, en reusant dans la vigne du Noviciat des Jeuites, auprés de la porte Pie. Ce Buste me arut fort précieux, à cause de ces deux fores de peintures qui s'y remarquent encore. La Caustique ne se voit bien que sur la jouë auche, elle prend à l'angle extérieur de l'œil, & serpentant le long de la joüe, elle init au-dessous de la machoire. Je ne pus ssés distinguer la figure qu'elle répresente. Peut-être est-ce le serpent symbole de cette Divinité, & de toutes celles qui présidoient aux Orgies & aux Mystéres. La peinture passagére est beaucoup plus sensible que la Caustique: le Cinnabre y est encore attaché autour des paupiéres, aux deux angles intérieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & sur le haut du front, où est une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le présenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualitez, qui font un mérite sublime, me fit voir en même temps dans son riche Cabinet, deux Urnes Cinéraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aïant une couleur uniforme, répanduë également sur le visage, sur la chair, & sur les armes du personnage qu'elle répresente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrhéniens: mais la finesse de l'Ouvrage, la forme des Casques & des Cuirasses à la Romaine, me persuadent qu'elles sont d'un

Ouvrage beaucoup plus moderne, aussi-bie
que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion dans la maniére de couper les Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ain
le Corps avec toutes sortes de couleurs, o
les répandoit jusques sur les cheveux; &
tous les peuples barbares de l'Antiquité s
faisoient un plaisir de les bien graisser, & d
les relever par des couleurs artificielles. Il
avoit aussi différentes maniéres de les porte
où je crois qu'il entroit de la Religion
puisque Dieu défendit si expressément au
Juifs de couper les leurs à la façon des Gen
tils, afin de ne pas idolâtrer en ce point ave
les Nations, qui ne connoissoient pas l
Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cel
leur idée particuliére que les Auteurs An
ciens nous ont fait connoître dans leu
écrits, & qu'on voit encore dans les Mon
mens qui nous restent de l'Antiquité. Le
Egyptiens razoient entiérement leur tê
pour les raisons que nous avons déja appo
tées. Les Lycens * portoient la longu
chévelure, & en étoient extrêmement ja
loux. Mausole Roy de Carie, les aïant vain
cus, leur imposa de trés-grosses contribu
tions. Ceux-ci aïant réprésenté qu'il le
étoit impossible de les payer, le vainque
fit semblant d'écouter leurs raisons, &
contenta de leur ordonner de couper un
partie de leurs cheveux, ce qui étoit alo
une marque de servitude chez les Cariens
comme ce l'est encore aujourd'hui chez l
Caraïbes & les Sauvages Méridionaux. Ma

* *Aristot, Oeconom. lib. 2.*

les Lyciens aimérent mieux ſubir toutes les conditions les plus onéreuſes, que d'executer ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût couter, que d'être eſclaves. Les * Auſes peuples d'Afrique, coupoient leurs cheveux, & n'en laiſſoient qu'un flocon ſur le devant. † Les Corybantes de Chalcide au contraire aïant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terraſſoient aiſément, ſe faiſoient razer tout le devant de la tête, & ne les laiſſoient croître qu'un peu par derriére depuis une oreille juſques à l'autre. ¶ Les Abantes étoient tondus de la même maniére, auſſi-bien que les Machlyens. On apella cette tonſure *Theſcide* en l'honneur de Theſée, qui fit couper ainſi les ſiens, lorſqu'il en conſacra les premices à l'Oracle de Delphes : on la nomma auſſi *Hectoride* en mémoire d'Hector. § Les Maces razoient les deux côtés de la tête, & ne laiſſoient qu'une hure ſur le ſommet, laquelle prenoit depuis le front juſqu'à la naiſſance du col. Les Maxiens qui ſe glorifioient d'être deſcendus des Troyens, * & qui ſe peignoient tout le corps avec du vermillon, faiſoient couper tout le côté gauche juſqu'à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ai lû quelque part, mais je ne ſçais plus où c'eſt, que d'autres au contraire laiſſoient croître leurs cheveux à gauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc.

* *Herodot. lib.* 4. *n.* 180.
† *Strabo, lib.* 10. *pag.* 320.
¶ *Plutarch. in Theſe, Herodot. lib.* 4. *n.* 180.
§ *Herodot. lib.* 4. *n.* 175.
* *Herodot, lib.* 4. *n.* 191.

Les Arabes se faisoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. * Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amérique renferme encore dans son sein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizarerie de presque toutes ces chévelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Theseide ou des Corybantes de Chalcide; & Hierôme Staad, qui ne sçavoit pas ce point d'Histoire & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale, en a tiré une mauvaise conclusion, en croïant qu'ils l'avoient reçûë de S. Thomas ou des Apôtres, qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument, sans la couper comme les Lyciens; ils la graissoient simplement, sans y mettre de couleurs; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage, si ce n'est en temps de guerre; ensorte que c'étoit-là une espéce de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi: mais le mélange des Nations aïant corrompu leurs mœurs, ainsi que je l'ai déja dit, les a aussi changées sur ce point, comme sur beaucoup d'autres; de maniére que leurs Anciens se plaignent aujourd'hui, comme Juvénal † faisoit de son temps, en voiant la Ville de Rome infectée de tous les désordres de la Gréce.

Leurs jeunes gens tout occupés de la vanité & du desir de plaire, ont recours à l'Art pour s'embellir, & empruntent des ornemens

* *Herodot. lib. 3. n. 8.*

† *Juvenal. Stat. 3.*

ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Nôtre maniére de s'ajuster, laquelle paroit ridicule aux Chinois, ne leur déplaît pas: mais il ont une complaisance infinie, quand ils sont accommodés à leur mode. Leur toillette n'est pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroissent persuadées que la bien-séance, la pudeur, & leurs travaux domestiques, demandent plus de modestie & de simplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir sa tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laisse croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuster ensuite aprés les avoir graissez & bien peignez, il pratique sur le haut de sa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette; il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il passe dans la base de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverses couleurs. Il fait relever à contre-poil avc du suif les cheveux du côté qui est tondu; il tresse ceux du côté opposé & les ramasse sous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite tresse au milieu du front, qu'il laisse pendre sur l'une des paupiéres & qu'il r'attache sur le côté.

Ses oreilles sont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en sont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la grosseur d'un poulce, enfilez dans des rubans qui pendent sur la poïtrine; ou bien il y insére un fil de cuivre en ligne spirale de la longueur du doigt, & d'un poulce de diamétre,

Il y ajoûte outre cela un duvet trés-fin de peau de Cigne : ce duvet fait sur chaque oreille un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solemnelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au-dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépoüille entiere de quelque oyseau rare. Quelques-uns se font une espéce de diadême d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui aprés leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derriére sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, sont bizarrement répanduës non-seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence neanmoins de ce qu'ils ont coûtume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entiérement peint, au lieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toûjours nuds, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dés qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiste ou de Jenipat. Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoûtent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de

solemnité ils se font outre cela frotter tout le corps dans une eau gluante, sur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une espéce de duvet qui s'y attache, & les fait paroître enplumés comme des Oyseaux, d'autres usent d'une pâte gommée & odoriférante, sur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croissent dans leur Païs.

Plusieurs Nations se percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte transparente & taillée en fer de fléche, ou bien ils y insérent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une espece de moustache. Les Bresilens & les Caraïbes se font outre cela de grandes ouvertures dans la lévre inférieure & dans les joües : ils font passer dans ces ouvertures, de gros boutons de procelaine arrondis, ou taillez en point de Diamant. Ces ornemens leur sont assés incommodes lorsqu'ils mangent : mais le sexe se persuadera aisément qu'ils souffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, si toutefois c'est par ce principe qu'ils font ce que * Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle, & quelques-uns tous les deux, & inserent dans les trous certaines petites canes de la longueur d'une Palme & demie. Ils se percent aussi le gras des cuisses, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages sont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, &

* *Lopes de Gomara. Hist. Gen. de Indias, lib. 2, cap. 2.*

habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en sont jalouses au-de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus sanglant qu'on pût leur faire, ce seroit de les leur couper, elles n'oseroient alors se montrer; & si dans le deüil elles en coupent quelque chose, ce n'est que pour se condamner à la retraite. Leurs cheveux & généralement ceux de tous les Sauvages, sont trés-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait; elles les graissent d'huile, & ont très-grand soin de les peigner. Quant à la maniére de les porter, elles se distinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent presque de la même maniére que leurs maris: mais elles ont aussi quelque chose de particulier qui les distingue, & que les femmes n'ont point ailleurs: ce sont les Brodequins qui sont la marque infaillible de leur liberté, & qu'il n'est point permis aux esclaves de porter. C'est une espéce de chaussure qui consiste en deux piéces, cousuës de jonc & de coton fort proprement travaillées, & qui serrant la jambe par ses deux extrémités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, tressent leur cheveux, & les laissent pendre. Les femmes Iroquoises & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faisant tous revenir par derriére, où elles les lient le plus prés de la tête qu'elles peuvent; elles reprennent ensuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concas-

ſée de Péruche, qui ſert à les conſerver, & aprés les avoir repliés, de maniére qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'eſt en cela qu'elles font principalement conſiſter leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Méridionale ſe peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniére différente & diſtinctive. Dans la Septentrionale elles ſe contentent de ſe donner au viſage quelques agrémens de cette peinture; on doit cependant en excepter les Iroquoiſes, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du front dans la ſéparation des cheveux. Leurs nez ne ſont point percés, leurs oreilles le ſont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en ſont plus petites; elles y paſſent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléche, ou bien des canons de porcelaine, qui ſont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent, les rendent extrêmement puants & craſſeux; ce ſont des huiles ſimples d'animaux, de poiſſons, ou de quelques plantes, qui ont preſque toutes des odeurs fortes, & qui ranciſſent aiſément: mais ces huiles leur ſont abſolument néceſſaires, & ils ſont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné ſur rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur par les eſſences & par les parfums que les Nations policées ont ſubſtitué depuis long-temps à la ſimplicité des huiles & des graiſſes dont les Sauvages ſe ſervent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de fléche, ou bien en cylindres : en des bracelets de la même matiére, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun sçait se faire une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens : mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

La couronne n'étoit pas dans les prémiers temps une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour récompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître différentes espéces de services rendus à la République. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchassés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreüil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement ; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnitez, mais sur-tout lorsqu'ils chantent la guerre & qu'ils y vont ; ils en parent aussi la tête de leurs es-

claves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une Loi à tout Lacédémonien d'aller au combat, vétu de pourpre, chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au tems de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nuës, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me represente un Lacédémonien allant au combat, tel absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont prés d'un pied de diamétre, & ne différent point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main qui fait le même effet, que ce qu'on apelloit *Bulla* chez les Romains. Les Méridionaux portent des plaques d'un métail mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on apelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajoûter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le * Pere de la Neuville, & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles méritent bien d'être rapportées.

» J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des

* *Troisiéme Lettre du P. de la Neuville. Mémoires de Trévoux, Mars 1723.*

» plus curieux Ouvrages de nos Indiens : » c'est une espéce de poire creuse & fort ma- » niable, qui leur sert de seringue : elle est » faite d'une gomme, laquelle a une vertu de » ressort si surprenante, qu'elle fait autant » de bonds qu'une bale de Paume. Elle ne » fond point, quelque chaude que soit l'eau » dont on remplit la poire, qui a assez l'air » & la couleur d'une Eolipile de Cuivre bien » passé : Elle dure trés-long-tems : on l'é- » tend sans la gâter jusqu'à lui donner la lon- » gueur d'une demie aulne, quoi-que dans » son volume ordinaire elle ne soit ni plus » longue, ni plus grosse qu'une poire de bon » chrétien : nos Indiens ont des anneaux de » la même gomme, lesquels se métamor- » phosent en brasselets, en jarretiéres, en » colliers, en ceintures, & redeviennent an- » neaux : ils serrent exactement le doigt sans » égard à la petitesse & à la grosseur : tirez » l'anneau du doigt, il se prêtera, si vous le » voulez, à tous les doigts réünis, & passe- » ra au bras comme un brasselet ; tirez-le de- » rechef pour le porter à la tête, il s'aug- » mentera sans effort pour la couronner, & » se rétrecira lorsque vous l'aurez fait décen- » dre sur le col en guise de collier : il s'allon- » gera encore pour embrasser tout le corps, » & pour passer du col & des épaules à la » ceinture ; enfin décendu jusques en bas, il » reprendra sa forme naturelle pour servir » d'anneau comme auparavant, sans avoir » rien perdu de sa mollesse & de son ressort ; » car outre que rien ne le peut casser, il ne » serre ni moins ni plus le bras, la tête, le » cou & les reins, que le doigt. J'ai vû un » Indien qui donnoit à cet anneau un usage » encore plus extraordinaire, & qui montre

» bien le ressort infini de cette gomme. Il s'en
» servoit comme de corde à son Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniére de s'orner, on conclura aisément, que les Sauvages, au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle, (car ils sont presque tous bien faits,) travaillent à se rendre laids & à se défigurer. Cela est vrai aussi; cependant quand ils sont bien parez à leur mode, l'assemblage bizarre de tous leurs ornemens, non-seulement n'a rien qui choque, mais il a un je ne sçai quoi qui plaît, & leur donne de la bonne grace.

OCCUPATIONS DES FEMMES

LES Femmes des Sauvages, * ainsi que les Amazones, les Femmes des Peuples de Thrace, de Scythie, d'Espagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité, travaillent les Champs, comme font aujourd'hui les femmes de Gascogne, de Bearn & de Bresse, qu'on voit souvent mener la Charruë, tandis que leurs maris filent la quenoüille. Le grain qu'elles sement, c'est le Maïs, connu autrement sous les noms de bled d'Inde, bled d'Espagne, & bled de Turquie, lequel est le fondement de la nourriture de presque toutes les Nations sédentaires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

* *Strabo, Lib. 3. p. 114.*

De la Nourriture.

* Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de bled avoit été absolument inconnuë aux Anciens ; mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples différens qui ont passé en Amérique, & qui s'y sont transportez, non-seulement des extrémitez de l'Asie, mais encore de l'Afrique & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les plantes frumentacées que cette espéce seule, sans penser en même-tems que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au tems de leur transinigration ? Nous les trouvons encore fidéles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, aprés une longue suite de siécles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les vestiges à travers les ténébres des tems, que leur éloignement rend les plus obscurs ; sera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidéles à perpetuër des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soûtien ?

Du Maïs ou Bled d'Indes.

Le Maïs, ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sédentaires, depuis le fonds du Brésil jusques aux extrémitez du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc : Ne seroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la premiere

* *Jul. Scaliger, Exerc. 292. p. 869.*

nourriture des Hommes aprés les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone? Qu'il l'a été pendant plusieurs siécles, aprés lesquels on a substitué d'autres espéces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, & qui auront fait abandonner les premieres?

Tout ceci n'est point sans fondement; & peut se justifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs sont embarassez, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverses especes de Plantes frumentacées; de sorte qu'il faut aujourd'hui deviner pour les entendre, & avoüer qu'ils ont emploïé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes différentes, ou différens termes, pour signifier la même Plante. Pline lui-même nous le déclare nettement, en disant que les especes de froment ne sont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on se sert des mêmes especes, elles n'ont pas le même nom. * *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.* En second lieu, il est facile de faire voir des substitutions d'une espece à une autre en différens temps & en divers lieux, de maniere que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un pays en certains temps, y devenoit ensuite si rare, qu'aprés un certain nombre d'années elle y étoit tout-à-fait hors d'usage, & quelquefois inconnuë. En troisiéme lieu, on peut par des conjectures presque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non-seulement connu, mais encore en usage chez plusieurs Peuples. Enfin on peut tirer un trés-fort préjugé de cela même, de ce que les Ameriquains préparent aujourd'hui leur Bled d'In-

* *Plin. Hist. nat. Lib. 18. cap. 8.*

de absolument de la même maniere, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'usage des Moulins, des Fours, & plusieurs autres choses que la suite des temps a mises au jour, & perfectionnées selon la nécessité, ou même selon la qualité des especes de grains, qui ont été mis successivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'est servi pour nommer les plantes frumentacées, sont des termes génériques, qui par la force de leur signification ne désignent pas une espece plûtôt qu'une autre, quoique dans la suite on en ait fait l'application à des especes particuliéres. Tels sont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Triticum*, *Frumentum*. Calepin * dans son Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom générique pour signifier toutes les especes de Planes frumentacées Il étoit ainsi nommé, parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le brisoit dans des mortiers ou dans des moulins. Le *Far* déterminé à une espece particuliére, se nommoit *Ador*. Festus † tire l'étymologie de ce mot du verbe *Edere*, manger, & dit qu'anciennement il étoit appellé *Edor*: Il ajoûte qu'il pouvoit aussi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torréfioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit aussi un nom générique. Festus fait venir ce mot du verbe *Alere*, nourrir. § L'*Alica* déterminé à une espece particuliére,

* *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

† *Festus Ador.* Farris genus Edor quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat tostum, unde in sacrificiis mola salsa efficitur.

§ *Festus, Alica,* Alica dicitur quod alit corpus.

ſe nommoit *Alicaſtrum*, qui étoit une ſorte de froment plus nourriſſant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compoſitions de diverſes ſortes de Plantes frumentacées, de-là vient qu'on trouve ſouvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zea*, *Alica Adulterina*, *&c.* L'Orge, ou *Hordeum*, étoit ainſi appellé à cauſe de ſa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec ſoi ſon étymologie à *Triturâ*, du verbe *Tero*, piler, broyer, *& frumentum* eſt tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin†, ſignifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture paſſe.*

Je n'entre point dans une plus grande explication des autres termes, qui par leur ſignification propre ne nous donneroient pas une connoiſſance plus diſtincte de l'eſpece particuliére à laquelle ils étoient appliquez. Il me ſuffit d'en conclure que les termes étant génériques, ont pû être ſucceſſivement attribuez à des eſpeces différentes, à meſure qu'on en changeoit, & qu'on en ſubſtituoit une autre pour ſervir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nominée *Alica*, parce qu'elle nourrit *Far*, parce que la terre la produit; *Triticum*, parce qu'on eſt obligé de la broyer & de la moudre; ainſi du reſte, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Iſidore de Seville †.

L'univerſalité de ces termes a embarraſſé les Auteurs, tant anciens que modernes, & a cauſé entr'eux des diſputes & des contra-

* *Iſidor. Orig. lib. 17. cap. 3.*

† *Iſidor. Hiſpal. Orig. Lib. 17. cap. 3.* Frumenta ſunt propriè quæ Ariſtas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à *frumendo*, hoc eſt à veſcendo dictæ, nam frumen dicitur ſumma pars gulæ.

d'ctions de ſentimens, qu'il n'eſt pas facile d'accorder. Pline * aſſure que ceux qui ſe ſervent de cette eſpece qu'on appelle *Zea*, n'ont point l'uſage du *Far*; cependant Denys d'Halicarnaſſe § appelle *Zea*, auſſi-bien que Strabon ¶, ce que Pline appelle *Far*. Gallien † rapporte les différens ſentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les eſpeces diſtinguées par ces noms *Olira*, *Typhe*, *Zea*. Aprés les avoir expoſez, il conclut en diſant que c'étoit la même choſe ſous divers noms. Anguillara *a* les diſtingue; & ſous ces trois noms comprend trois eſpeces connuës en Italie ſous ceux de *Spelta*, *Scandella* & *Farro*. Jules Scaliger croit *b* que *Typhe* eſt le ſegle; *Zea*, le bled blanc, ou l'Epeautre: il croit auſſi que l'*Olira* & l'*Oriza* ſont deux noms communs au Ris. En voila aſſez pour faire comprendre que ſi les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder ſur ce que penſoient Denys d'Hlaycarnaſſe, Pline, Strabon, & leurs autres contemporains, ceux-ci pourroient avoir eu de plus grandes difficultez encore, pour ſçavoir au juſte ce qui étoit de l'uſage dans des temps fort éloignez de celui auquel ils écrivoient, & plus obſcurs encore que les ſiécles qui ſe ſont écoulez depuis eux juſqu'à nous, à cauſe que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toûjours été envelopez des ténébres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le Peuple Romain s'eſt ſervi uniquement pen-

* *Plin. lib. 18. cap. 8.* § *Dion. Halyc. lib. 2. Ant. Rom. p. 95.* ¶ *Strabo lib. 5. p. 242.* † *Galen. lib. 1. de Alim. Facul. cap. 3.* a *Anguillara part. 6. p. 98.* b *Jul. Scaliger. Exerc. 292. p. 868.*

dant les trois cens premiéres années depuis la fondation de Rome, soit une même chose avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela une forte objection, qui est que cette espece de Bled ne s'étoit point perduë, puisqu'on s'en servoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choses qui appartenoient à la Religion, par respect pour l'Antiquité; & quoique nous ne sçachions pas précisément quelle espece de Bled c'étoit que le Far, & si c'étoit le même que le *Farro*, dont les Italiens se servent aujourd'hui. Pline nous en dit assez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs, à moins qu'on ne voulût dire, que cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant postérieure aux substitutions qu'on auroit fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces substitutions. Et sans entrer dans un long détail, il nous doit suffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans la même degré de vénération que le *Far* chez les Romains; parce qu'il avoit été leur premiére nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Méotes & des Sarmates, & ainsi de plusieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même plusieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amérique, y est certainement bien plus ré-

cent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préférant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier : quelle marque auront les siécles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même. Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne fasse point de confusion dans la postérité. Or les Sauvages qui n'ont point d'écriture, ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers tems aïant été aussi plongés pendant plusieurs siécles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'hui les Amériquains, ont été dans la même situation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laissé de fastes des évenemens arrivez pendant leur barbarie, ou n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes especes de Grains dont les divers peuples se nourrissoient, quelques-unes ne servent que pour les animaux ; d'autres sont inconnuës, & ne se voyent plus dans les pays où elles étoient cultivées ; ou bien, elles s'y sont éclypsées pour un temps, comme il est facile de le prouver par raport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eût toûjours été étrangére à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger, on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline *. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum est nigrum co-*

* *Plin. lib. 18. cap. 8.*

lore, Amplum Grano, Arundineum culmo, adolescit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant, omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni sextarii gignuntur. Dans le cours de ces dix années on a apporté de l'Inde en Italie une espece de Millet noir en couleur, dont le grain est fort gros, & le chaume semblable aux cannes, & aux roseaux; il croît à la hauteur de sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas, ou Phobas, selon la remarque du Pere Hardoüin, sont trés-grandes. C'est de toutes les Plantes frumentacées la plus fertile; un seul grain produit trois septiers.

On met avec raison le Maïs au rang des Plantes miliacées & arundinacées, à cause des ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plantes, ressemblances qu'on peut confronter dans Théophraste & dans les autres Botanistes. Au reste, Pline a fort bien caractérisé le Maïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour ce qui est de la couleur, il y en a de plusieurs sortes; l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu & sur le pourpre; le plus commun est d'un jaune de paille plus ou moins foncé, selon le terrain ou le degré de maturité. Ces différences sont purement accidentelles, ou suivent les différentes especes de Maïs. La plûpart des Relations anciennes & modernes appellent le Maïs, ou simplement du Mil, ou du gros Mil, pour le distinguer du Mil ordinaire & de la petite espece. Et parlant de ses tiges, elles les nomment les cannes de Bled d'Inde.

Cela doit servir à nous faire entendre les Auteurs, quand ils nous racontent de certains Peuples, qu'ils font leur nourriture ordinaire du fruit des Roseaux, comme E-

lien *, Strabon †, Diodore de Sicile ¶, l'assurent des Indiens en général, des Habitans de la Tapobrane des Ethiopiens, &c. C'est aussi du Maïs qu'ont voulu probablement parler les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les Peuples des environs des Palus Méotides, & les Sarmates vivoient de Millet. Philostrate § caractérise le Millet presque aussi-bien que Pline dans la vie d'Apollonius de Thyane. Car parlant de l'Inde, il dit : » Que » la terre y est noire, fertile en toutes sor- » tes de fruits ; que les pailles & les tiges » des Plantes frumentacées y sont de la gros- » seur des cannes & des roseaux ; mais sur- » tout qu'elle porte du Millet & du Sésame » d'une prodigieuse grosseur. « On ne peut pareillement le méconnoître dans ce que dit Hérodote † en faisant la Description des Mœurs des Indiens. » Ils vivent, dit-il, » d'herbages, & ils ont une espèce de se- » mence, laquelle se rapporte au Millet, » que la terre produit d'elle-même, enve- « loppée dans son calice; aprés l'avoir cueil- » li ils la font cuire dans son propre calice » & s'en nourrissent. » * Le même Auteur, parlant du Froment & de l'Orge des Babyloniens, dit que les feüilles de leur tige sont larges, au moins de quatre doigts. Or il semble que cela ne peut convenir qu'au Maïs. † Théophraste aura peut-être voulu parler de la même Plante, quand il a écrit sur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au de-là de la Bactriane, le Froment y vient si prodigieux, que chaque grain peut être

* *Ælian. Lib. 3 c. 39.* † *Strabo Lib. 15.* ¶ *Diodor. Sic. Lib. 3. p. 99.* § *Philostrat. Lib. 3. in vita Apollon.*
† *Herodot. Lib. 3. n. 100.* * *Herodot. Lib. 1. n. 193.*
† *Theophrast. Lib. 8. c. 4.*

comparé pour sa grosseur au noyau des Olives. A present que ces païs nous sont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne sçache pas qu'il y ait d'autres espéces de grains à qui cela puisse convenir qu'au bled d'Inde.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Méotiens § étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouses. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voisinage des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'usage du Labour, ni aucune maniére de semer & de faire croître la Plante, laquelle a *le goût du Miel.* Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voisins ce qui leur étoit nécessaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils sçavoient fort bien mettre en œuvre. † Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne soit le Gom * dont usent aujourd'hui les Mingreliens, ne peut être autre chose que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, ¶ le mot *Mel* signifie également du *Miel* & du *Mil.* Il seroit d'autant moins surprenant

§ *Apollo. Rhodius. Lib. 2. v. 1005.*

† *Chardin voyage en Perse par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.*

* Le Gom est une sorte de grain, qui se cüeille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui ressemble assez au Millet, il produit un Tuyau de la grosseur du pouce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne ressemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette description tirée de Chardin, il paroît que le Gom est une espéce de bled d'Inde, non pas de l'espéce ordinaire, dont le grain est attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy assés long.

¶ *Pezron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes, p. 392.*

que ces deux derniers termes vinssent de la même racine, que ce qu'ils signifient, se trouve un même-temps dans une même Plante, qui est le Maïs, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de presque tous les Peuples Barbares de la grande Asie.

J'ai eu aussi quelque soupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens Egyptiens. * Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'est le songe de Pharaon où il est parlé d'une Tige à sept épis. Mais comme il y a une espéce de Bled à plusieurs épis sur la même Tige, cela suffit pour infirmer ma conjecture, quoique ce Bled ne soit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens se nourrissoient.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Pline, y fut semé, il est évident qu'on en fit peu de cas dans la suite, parce qu'il y a disparu aussi-bien que dans le reste de l'Europe, où on ne l'a revû que lorsqu'il y a été apporté derechef de l'Inde Occidentale, aprés la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Asie & de la Tartarie; ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a guéres fait plus d'estime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'hui, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres espéces de grains qui sont en usage parmi nous, on ne s'y sert presque par tout que du Ris, aussi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe

* *Genes. ch. 41. v. 22.*

qui se soient souciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païsans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dés que les neiges sont fonduës, les Sauvagesses commencent leur travail. Elles ne sément point l'Automne parce que le Maïs est du nombre des semences qu'on apelle d'Esté, *Æstiva*; telles que sont le Sésame, le Millet, le Panis, & les autres légumes; ou bien parcequ'il en est de cette espéce de graine comme du Bled apellé *Trimestre* * par Théophraste & par Pline, † parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la semence & la récolte; si toutefois on doit attribuër cela à une espéce particuliére; car l'usage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les especes de Froment ou de Bled François, qu'on ne séme qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on seme le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'est de ramasser le Chaume & de le brûler. On remuë ensuite la terre pour la disposer à recevoir le grain qu'on doit y jetter. On ne se sert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres instrumens du Labourage, dont l'usage ne leur est pas connu, & ne leur est pas nécessaire. Il leur suffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long

* *Theoph. Lib.* 8. † *Plinius, Lib.* 18, *ch.* 7.

manche qui leur sert à sarcler la terre & à la rémuer legérement.

Le champs qu'on doit ensemencer ne se rangent point par guerets, & par sillons selon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissent ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les différens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne sont point séparez par des Hayes ou des Fossez, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule piéce; sans que pour cela elles aïent des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maîtresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniére qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles sément des féveroles ou de petites féves, des citroüilles d'une espéce différente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournesols. Elles sément les féves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vi-

gne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citroüilles & leurs Melons ; mais avant que de les semer dans leurs Champs, elles préparent une terre noire & legére, dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes, au-dessus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres, elles ont grand soin d'en arracher les herbes jusques au temps de la récolte. Il y a encore un temps marqué pour cela, où elles travaillent toutes en commun ; & alors chacune porte avec soy un faiseau de petites baguettes de la longueur d'un pied, ou d'un pied & demi, qui ont leur marque particuliére, & qui sont enjolivées de vermillon. Elles leur servent à marquer leur tâche, & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moisson étant venu on cüeille le bled d'Inde, qu'on arrache avec les feüilles qui environnent l'épy, & qui en forment le calice. Ces feüilles, y étant fortement attachées, leur servent de lien pour le mettre en tresses, ou en cordes, comme on en use pour les oignons.

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *Cereales*, & qu'ils celebroient à l'honneur de Cérés, que celle de tresser le Bled. Elle se fait pendant la nuit dans les champs, & c'est la seule occasion où les hommes, qui ne se mêlent ni de champs, ni de la récolte, sont apellés par les femmes pour les aider. Je ne sçais s'il n'y a point en ceci quelque reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités ; il y a cependant apparence que c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution. Je ne parle ici que de l'usage de l'Amerique

septentrionale ; je ne suis pas assez instruit de ce qui se fait ailleurs ; & les Auteurs, qui nous ont parlé des Amériquains Méridionaux, se contentent de dire en général que les hommes se rendroient infâmes s'ils avoient seulement touché au métier, ou bien à ce qui est affecté aux travaux du sexe.

* Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne, qu'ayant séparé les épis de leur tige, ils les mettoient dans des greniers soûterrains, d'où ils retiroient chaque jour la provision qui leur étoit nécessaire en commençant par les plus vieux, & qu'ils faisoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés.

Les Sauvagesses font dans leurs champs de ces sortes de greniers soûterrains, pour y mettre les Citroüilles, & leurs autres fruits, qu'elles ne sçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce sont de grands trous en terre, de quatre ou cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces, & couverts de terre par-dessus. Leurs fruits s'y conservent parfaitement bien, sans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantissent.

Pour ce qui est du bled, bien loin de l'ensevelir, à moins d'un cas de necessité, on le fait essorer sur de grandes Perches, & sur l'Auvent, ou vestibule extérieur de leurs Cabanes. A Tsonnontouan, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puisse y joüer & que le grain ne moisisse point ; à la Floride on

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 209.*

on le transporte dans des greniers publics où on le laisse jusques à ce qu'on le distribuë d'une maniére proportionnée au besoin de chaque famille, & au nombre des personnes qui les composent. Aprés un certain temps, on fait sécher le bled dans les cabanes sur les perches de traverse, qui environnent les feux, & qui portent sur les poteaux de soûtien; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroient le gâter. En hyver, quand il est bien sec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caisses d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à mesure qu'on veut s'en servir. On laisse uniquement à la fumée, celui qu'on réserve pour semence, qu'on n'égraine que lorsqu'il faut le semer.

Maniére de préparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-dessus une quatriéme raison, pour soûtenir la conjecture que les Maïs avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait transmigration en Amérique. C'est la maniére dont les Anciens préparoient leurs Bleds pour les mettre en usage, à laquelle celle de nos Sauvages se trouve parfaitement conforme; & c'est ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'est plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torréfier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens, je me contente de citer le vers de Virgile. *

* *Virgil. Lib. 1. Æneid. v. 183.*

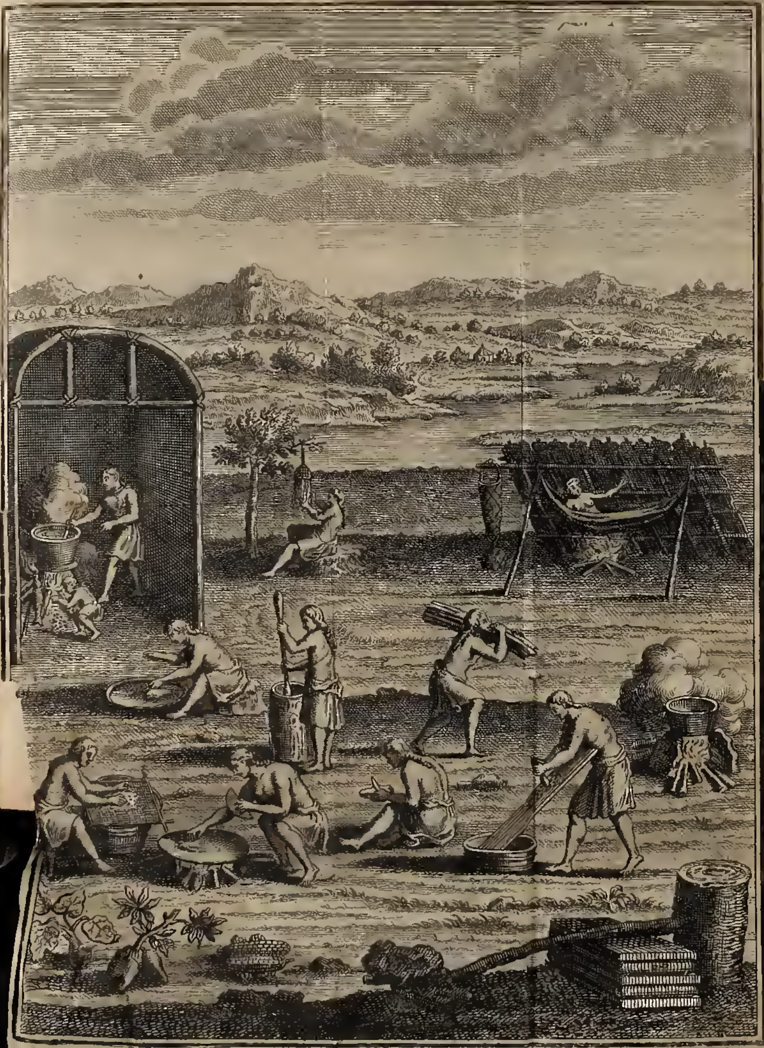
Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Il n'y a auſſi qu'à rappeller ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au *Far*, du verbe *aduror*, parcequ'on le torréfioit avant que de le moudre. § Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cet uſage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, aprés la mort de Cyzique leur Roy; Car elle fut ſi vive, qu'ils furent pluſieurs jours, ſans avoir ſeulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils ſoutinrent leur vie dans la triſteſſe, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & ſans même les avoir fait torréfier.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainſi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus ſavoureuſe, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils ſe dépoüilloient par-là plus aiſément de leur ſon, ou de leur premiére pellicule.

Avant d'avoir l'uſage des Moulins, ils briſoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matiére. * Héſiode nous donne la meſure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi » une pile de trois pieds de haut, & un pilon » de la longueur de trois coudées. † Pilumne en fut l'inventeur; ¶ c'eſt pour cela qu'il étoit

§ *Apoll. Rhod. Lib.* 1. *v.* 1072.
* *Heſiod. Opera & Dies. v.* 421.
† *Servius in Lib.* 9. *Virg. Æneid.*
¶ *Servius in Lib. IX. Æneid. Init.* Pilumnus pinſendi frumenti uſum invenit: Inde à Paſtoribus colitur: ab ipſo etiam pilum dicitur.



23.

Tom. II Pag. 12.

etiam pilum dicitur.

honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore long-temps de cette maniére de préparer leurs grains, aprés qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. * Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leurs noms de cette maniére de piler le bled, † ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirérent le leur de différentes espéces de Plantes frumentacées, ou de légumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicérons, qui avoient pris leurs noms, des féves, des lentilles & des pois chiches.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à *Pilo* ou *Pistillo*. ¶ Pendant les cinq cens premiéres années aprés la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorsqu'ils commencérent à s'introduire, ils étoient en même temps, Meûniers, Boulangers & Cuisiniers.

On ne faisoit du pain que par délicatesse, comme on fait aujourd'hui des piéces de four. Les particuliers le faisoient chez eux; & c'étoit-là l'emploi des femmes, comme ce l'est aujourd'hui chez la plupart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une espéce de boüillie faite avec de la farine délayée dans de l'eau, ou du boüillon, comme le *Farro* des Italiens. § Pline & Valére Maxime nous en rendent deux fort

* *Cato de Re Rust.*
† *Plin. Lib.* 18. *cap.* 3.
¶ *Plin. Lib.* 18. *cap.* 11.
§ *Plin. Lib.* 18. *cap.* 8.

beaux témoignages. » Il est évident, dit Pli-
» ne, que les Romains ont vécu long-temps
» de boüillie, & non pas de pain. † Nos ancê-
» tres, dit Valére-Maxime, étoient si atten-
» tifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plus
» grand usage de boüillie que de pain. C'est ce que Juvénal exprime vivement, à sa maniére, dans la comparaison qu'il fait des Mœurs des Romains de son temps avec celles de leurs Ancêtres. ¶

Quin & magnis fratribus horum,
A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,
Amplior, & grandes fumabant pultibus ollæ.

Cette farine délayée dans l'eau pure, étoit le fondement de la vie des hommes ; & ils se passoient de cela, quand ils n'avoient rien de mieux ; mais quand ils avoient des viandes, de quelque espéce qu'elles fussent, ils les faisoient cuire avec cette boüillie. C'étoit ce qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*. Car le *Pulmentum* n'étoit pas un mets, qu'on fit cuire séparément, & qu'on mangeât ensuite avec cette boüillie, laquelle tint lieu de pain ; mais, ou cette boüillie pure, & simple ; ou bien, un composé de viandes cuites & préparées dans cette boüillie même, à laquelle on a fait succéder le potage, lorsque le pain a été plus commum.

On donna aux Romains le sobriquet de Pultophages, ou de mangeurs de boüillie, à cause qu'ils retinrent apparemment plus long-temps cet usage que beaucoup d'autres Nations ; car il ne leur étoit pas particulier. Les Romains donnoient eux-mêmes, le mê-

† *Valere Maxime Lib. 2. cap. 6.*
¶ *Juvenal. Satyr. 14. v. 169.*

me ſobriquet aux Carthaginois. * Fortunatus-Licetus, dans une de ſes réponſes, que cet uſage étoit chez les Perſes, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. † Car quoique Pline ſemble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Græciæ, quam Italiæ polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même choſe ſous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit auſſi peu uſité en Gréce, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en diſant, que la préparation étoit effectivement la même, mais la matiére étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de *Far* ou de froment. Or Pline, ſelon cette explication, a eu raiſon de dire, que l'un étoit auſſi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Gréce; ſelon ce que j'ai déja dit moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'uſant que du *Far*, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand ſecours pour l'entretien de leurs armées. Un ſoldat portoit ſes vivres avec ſon petit bagage. Un petit ſac de farine lui ſuffiſoit pour long temps. Il lui coûtoit peu de préparer ſon repas, & ce repas étoit bien peu de dépenſe : les Officiers, & les Généraux même, ſe diſtinguoient peu du ſimple fantaſſin, pour les aprêts de leur table. De cette maniére, les troupes étoient toûjours ſur pied, toûjours prêtes à ſe tranſporter d'un

D 3

* *Fortunat Licetus. Reſponſ. ad quæſita. p. 57. & ſeq.*
† *Plin. Lib. 18. cap. 8.*

lieu à un autre où on vouloit les conduire : & le luxe, & la delicatesse, qui se sont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruïnoient point les Etats, par les frais excessifs qu'on est obligé de faire en provisions de bouche, plus qu'en toute sorte de munitions de guerre, & ne faisoient point manquer les meilleures entreprises, lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce semble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fournissoit à la République des hommes forts, robustes, courageux, capables de supporter la faim & la soif, qui pensoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à sauver leurs équipages; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chére, ne faisoient pas consister les avantages d'une campagne, à avoir bien fait les honneurs de leur Table, y faisant servir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'usage ordinaire, son origine est cependant trés-ancienne. La premiére espéce étoit de ceux qu'on faisoit cuire sous la cendre, & dont l'Ecriture-Sainte fait si souvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faisoit cuire dans une tartiére de terre, ou de fer, * car c'est ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces sortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée, & dans Caton. † Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faisoit, ou de différentes compositions qui y entroient. Car, outre les diverses espéces de farines, qui en étoient comme la matiére principale,

* *Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib. 18.*
† *Athen. Lib. 3.*

on y mettoit de l'huile, & de la graiſſe, du miel, des fruits, de la ſemence de Naſturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

La ſagamité des Sauvages n'eſt autre choſe, que cette ſorte de boüillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, paſſé dans des ſas groſſiérement faits, avec de petites branches liées enſemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers plians faits de jonc. Je ne ſçais d'où vient le mot de ſagamité, dont les François Canadiens ſe ſervent pour ſignifier cette boüillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue. C'eſt peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en ſoit, il eſt reçû en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes préparent cette ſagamité, & la font boüillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur euſſent apporté des Chaudiéres de deçà la Mer, elles ſe ſervoient de vaiſſeaux de terre à potier qu'elles travailloient aſſez proprement, leur donnant une forme ſpérique par en bas, & fort évaſée par le haut; & aprés les avoir faits ſécher au ſoleil, elles les faiſoient cuire à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudiéres de bois, moins fragiles, & dont le tranſport étoit plus aiſé. Elles y faiſoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, ſucceſſivement, pluſieurs cailloux ardents, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faiſoient boüillir ſuffiſamment pour des gens qui s'accommodent aſſez de viandes à demi cruës.

La ſagamité étant faite, on la diſtribuë en autant de petites Chaudiéres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de perſonnes, dans la cabane, leſquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, ſoit le jour, ſoit la nuit. L'appetit eſt chez eux l'unique horloge ſur laquelle ſont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on ſert à toutes les perſonnes qui viennent rendre viſite dans la Cabane, ſoit qu'elles ſoient étrangéres, ſoit qu'elles ſoient du village même.

* Le R. Pere Dom Auguſtin Calmet, dans ſes notes ſur la Genéſe, a fort bien obſervé, que dans les temps héroïques, les hôtes ne diſoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'aprés le repas; ſouvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, ſans s'en informer. C'eſt auſſi le dernier compliment que font les Amériquains, chez qui l'hoſpitalité n'eſt pas moins ſacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, eſt trés-éloquent; & beaucoup plus ſenſé que nos révérences, & des queſtions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on dit ſuppoſer las, & fatiguez du Voyage. Quiconque entre chez eux eſt bien reçû. A peine celui qui arrive, ou qui rend viſite eſt-il entré, qu'on met à manger devant lui, ſans rien dire: & lui même mange ſans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le ſujet qui l'améne. Les Breſiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, uſent aprés cela envers les étrangers de beaucoup de cérémo-

* *Commentaire Lit. ſur la Geneſe, chap. 24. v. 33.*

nies que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore, qui ont la coûtume de leur laver les pieds, laquelle étoit si religieusement observée par les Hébreux.

La sagamité pure est une viande bien creuse, & les Sauvages avoüent eux-mêmes, qu'elle ne sçauroit les soûtenir long-temps, s'ils n'avoient pas dequoi l'assaisonner avec de la chair, ou du poisson, qui servent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'assaisonnement, aussi souvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils sçavoient un peu mieux le ménager. Mais il leur est presque impossible dans leurs principes d'avoir cet esprit de ménagement, & de réserve : la coûtume reçûë, est de manger tout, tant qu'ils ont dequoi, dussent-ils créver, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolérer la faim avec patience, & sans se plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoïance ; mais, aprés avoir examiné les choses avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent absolument en user d'une autre sorte, sans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienséance. Un particulier, pour peu qu'il soit considérable, s'il a fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, doit, selon les occasions, faire des distributions aux anciens, aux parens, & aux amis, & ses sortes de largesses épuisent tout, mais ils n'oseroient y manquer, & ne pourroient le faire sans se rendre infâmes. Il est des temps, où ils sont obligez de fournir leur contigent, & de contribuër aux dépenses publiques du village pour les festins, qui font toûjours de grandes consommations, parce que la plus

grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déja parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les Anciens, & les considérables pour atrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont trés-fréquens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entiérement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils aident à leurs dépens avec tant d'humanité & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble & si magnifique.

La nécessité où ils se trouvent bien-tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement & à

trouver tout bon. Comme dans leur abondance, ils ne donnent pas le tems à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiére encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiére, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenoüilles entiéres, & les avalent sans horreur. Ils font sécher les intestins des Chevreüils sans les vuider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Bécasses: Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup marin, d'Anguille, &c. sans s'embarrasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vrai ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodone si célébres, ils les font seulement boüillir dans plusieurs eaux pour ôter leur amertume. Ils amassent avec soin le fruit des Hêtres & les font tissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages & amers; ils ne leur donnent point le tems de meurir & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent & ne les enlevent. Pour mieux dépoüiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins & ceux qui ne sément point étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une es-

péce de mousse, qu'on apelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins que celui de *Rontaks*, c'est-à-dire, *les mangeurs d'arbres*. * Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure ; ce qu'il attribuë à leur humeur sombre & mélancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection déréglée, semblable à celle des personnes du sexe qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye & du charbon.

Les Sauvages qui ont du bled, le ménagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'assaisonnement ; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au-delà s'ils peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sauces afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légere pourroit avoir de fade & de dégoûtant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy ; il est alors trés-agréable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette maniére. Aprés l'avoir fait boüillir dans son calice, on ôte les feüilles qui l'enveloppent, & on le fait un peu torréfier ; alors on l'égraine, on le fait sécher au Soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions. Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espéce qu'ils font pourrir dans les marais, pour le

* *Du Tertre, Hist. Nat. des Antilles. Traité 7. chap. 1.*

rendre puant. Ils aiment celui-là avec passion, & lorsqu'ils le retirent de l'eau, ou plûtôt de la boue, on leur voit lécher & savourer avec plaisir cette eau qui en découle, & dont l'odeur est insupportable. Les Sauvagesses ont une maniére de le lessiver, c'est-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broïent point celui-ci dans les piles; mais aprés l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau boüillante; elles brisent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudiére. Je n'ai point assez étudié les régles de leur cuisine pour donner un détail exact de toutes leurs sauces, ausquelles je ne touchois pas volontiers. La maniére dont leur bled me paroissoit plus supportable, c'étoit de le manger aussi-tôt aprés que les grains rôtis ont été retirez des cendres; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît assez bon. Ils en ont sur-tout une espéce particuliere qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous apellons *Blé-Fleuri*, parce que dés qu'il a senti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là passe tous les autres en saveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un régal aux personnes qui les visitent, & qu'elles veulent distinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par délicatesse; car elles ne sçauroient en faire un usage ordinaire, leurs champs ne leur fournissant pas assez à proportion de leur travail, pour fournir à la dépense & à la consommation que le pain emporte. Rien n'est plus pesant & plus insipide: c'est une masse de leur farine, pêtrie mal proprement, sans levain & sans sel.

Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire sous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudiére. Elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des féves, & des fruits. Il est encore plus desagreable de cette maniére; mais pour la bouche d'un Sauvage c'est un régal & un mets délicat. Ce pain n'est point de conserve, & n'est guére bon qu'à être mangé chaud en sortant du four. J'ai vû en Italie une espéce de pain presque entiérement semblable, qu'on vend au petit peuple. C'est une masse de farine fort pressée, détrempée dans le safran qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'assez prés pour en sçavoir la composition au juste; mais je croirois qu'il faut avoir l'estomach bon pour la digérer aussi-bien qu'une autre espéce de pain peu différent qu'on fait en Gascogne & en Bearn, lequel est composé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du païs on nomme *Cruchade*.

Sésame.

* L'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie dit, que les Indiens de ce païs-là, font du pain de la semence des Tournesols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fissent cet usage. Les Sauvagesses n'en sement que trés-peu, & elles en font de l'huile pour se graisser, aussi-bien que de certaines petites noix améres, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte; car il y a toute apparence que le grand Tournesol,

* *Hist. de la Virginie, Liv. 3. ch. 4.*

connû des Botanistes sous le nom de *Heliotropium magnum*, * est le Sésame, dont les Anciens Egyptiens; & les premiers Peuples faisoient du pain, & de l'huile.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amérique Septentrionale tirent leur subsistance d'une sorte de grain que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle Avoine*, dont les François ont transporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'est une plante marécageuse, qui approche assez de l'Avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au tems de sa maturité. Ils ne font que secoüer les épys, lesquels s'égrainent facilement; de sorte que leurs Canots sont bien-tôt remplis, & leurs provisions bien-tôt faites, sans qu'ils soient obligez de labourer ni de semer.

Racines.

Ce n'est pas seulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'industrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit plusieurs exemples de diverses racines qui servoient à cet usage. Telle étoit la racine bulbeuse de l'Asphodéle, la racine nommée *Chara*, dont il est parlé dans † César, & dont ce grand homme, peu de temps avant la célèbre journée de Pharsale, se servit pour nourrir son armée, à qui l'Epire ne fournissoit pas d'assez

* *Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.*

† *Cæsar de bello Civili. Lib. 3.*

grands secours de vivres. Telle étoit la plante du papier, si célébre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans la suite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, sçut emploïer utilement aprés l'hyver de 1709, pour se garantir des derniéres extrémitez, où l'auroient jetté la famine & la disette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverses racines dont on se sert, non-seulement pour les cas de nécessité, mais encore dans l'usage commun & ordinaire. La plus célébre est celle du *Manioc*, ou *Mandio*, laquelle est la même que celle qui est appellée *Yuca* dans les premiéres Relations, & dans celles des Auteurs Espagnols. Cette Plante est une espece d'arbuste, dont le bois est fort tortu, & fort tendre; ses feüilles sont étroites, serrées, un peu longuettes comme celles du chanvre; elles ne viennent pas toutes en même temps, mais à mesure que la Plante croît, celles d'en-bas tombent, & celles d'en-haut poussent; de sorte que l'arbuste est toûjours verd. A la chûte de chaque feüille il se forme un nœud de la grosseur d'une féve. Ses racines sont semblables à celles des carottes, lesquelles deviennent plus ou moins grosses, selon la qualité du terroir, & les soins qu'on leur donne. Il leur faut prés d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'est pas qu'elles ne puissent se conserver plus long-temps dans la terre; mais elles se remplissent d'une trop grande abondance de suc, qui perdant de sa consistance, les rend trop aqueuses. Il y en a de six ou de sept sortes, qu'on distingue par les différentes couleurs de feüilles, & des écorces.

Comme c'eſt de la racine ſeulement que les habitans du pays tirent leur ſubſiſtance, il faut connoître ces differentes eſpeces, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent auſſi de meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce aſſez épaiſſe d'un violet fort obſcur; mais le dedans en eſt blanc comme neige. Celui ci ſe conſerve plus long temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine griſe; mais il eſt fort inégal: quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois trés-peu; le pain en eſt paſſable. Le Manioc verd, ainſi nommé à cauſe de la verdure de ſes feüilles, n'eſt pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il ſe conſerve peu en terre: le pain en eſt fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre; il eſt plûtôt meur que toutes les autres eſpéces; mais ſes racines ſe réſolvent toutes en eau; de ſorte que quoique la farine ſoit d'une fort belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il eſt auſſi de peu d'uſage, & il n'y a guéres que ceux dont les proviſions ſont courtes, qui ayent ſoin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre eſpéce qui ne differe guéres du blanc pour ſa forme; elle eſt rare dans les Iſles, & commune dans la grande terre: elle ſe mange cruë, rôtie, boüillie, ou de quelque autre façon que l'on veut ſans en exprimer le ſuc; ce qu'on n'oſeroit faire des autres eſpéces de Manioc, leur ſuc étant un venin des plus préſens, & des plus mortels.

Il eſt bien ſingulier qu'une racine auſſi excellente, ſoit pourtant ſi dangereuſe, & ait des effets auſſi funeſtes. Car il eſt certain que le quart d'un verre de ce ſuc feroit mou-

rir un homme dans un quart-d'heure, si on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionnaux en prenant de la ciguë. Au commencencement de la conquête des Espagnols *, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Terre † croit que » tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & » & même dans toute la racine, ne vient que » d'une abondance de nourriture dont l'estomach n'est pas capable; car quoiqu'il soit » mortel en effet, il opére néanmoins d'une » maniére toute différente des autres poisons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils » sont chauds, ou des assoupissemens s'ils » sont froids; ce qu'on ne remarque point du » tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou » mangé de cette racine; mais seulement » une réple tion d'estomach qui les suffoque, » & qui les fait mourir. De plus, on ne trouve aucune des parties nobles des animaux » qui en sont morts, endommagez; mais » seulement leur estomach enflé; de sorte que ce Pere prétend qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver aprés une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau; ou bien aux chevaux, qui boivent aprés s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être vénimeux.

* *Gonzales d'Oviedo, Histor. Gen. lib. 7. cap. 2.*

† *Du Tertre, Hist. naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 6.* §. 14.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuisible dans cette racine, c'est son phlegme *. En effet, ce même suc si dangereux & si mortel, aprés qu'on l'a bien fait boüillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux †. Les Indiens font de ce suc tout pur, des biscuits d'un goût trés-fin & trés-relevé, en le faisant épaissir au soleil, ou bien au feu, qui en consume toute la sérosité. Ils font aussi de la racine de Manioc séchée, des boissons fort bonnes, & qui sont d'excellens restaurans pour les malades. Oviédo dit §, qu'ils en font de bons boüillons, mais que lorsque la liqueur commence à se refroidir, ils cessent d'en boire. La raison qu'ils en apportent, c'est que quoiqu'elle ne soit pas mortelle à cause de la premiére cuisson, elle est néanmoins indigeste lorsqu'elle est froide, & ne se cuit pas aisément dans l'estomach. Les Sauvages Tapüias, & quelques autres du Continent, aussi bien que les animaux, mangent le Manioc de l'espéce la plus dangereuse, tout crû & sans aucune préparation. ¶ Il faut néanmoins qu'ils s'y fassent peu à peu, & qu'ils y soient accoûtumez de bonne heure, sans quoi il leur nuiroit comme aux autres *a*.

Mais quelle que soit la nature de ce suc, comme il a en effet toute la force du poison le plus violent, le Pere du Tertre suggere trois remedes pour lui servir d'antidotes. Ces remédes sont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiéde : ou bien quantité de suc d'A-

* *Thevet Cosm. Univ. Liv. 22. ch. 12. p. 980.*
† *De Laet Ind. Occid. Lib. 15. cap. 10.* § *Oviedo loco cit.*
¶ *Di Laet. loc. cit.* a *Du Tertre loc. cit.*

nanas, avec quelques gouttes de jus de citron : ou enfin, de prendre le suc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pays-là sont revêtus, & qui est un souverain contre-poison, dont on peut user contre toutes sortes de venins.

Pour séparer de la racine ce suc vitieux & nuisible, les Sauvagesses, selon l'ancien usage, la ratissent d'abord, & la dépoüillent de son écorce ; elles l'*égrâgent* ensuite à force de bras, sur une rape faite de plusieurs petites pierres pointuës & raboteuses, qui se trouvent sur leurs rivages, & qui sont enchâssées dans une planche d'un pied & demi de long, sur sept ou huit pouces de large. Une extrémité de la rape appuye contre leur estomach, & l'autre se termine dans un vaisseau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramassent aprés cela dans des couloirs tissus de jonc & de lataniers, lesquels étant mis sous une presse, ou suspendus à une branche d'arbre par un bout, avec une grosse pierre qui y sert de poids, & qui est attachée à l'autre bout, tout le suc s'en exprime si bien, qu'il ne reste plus qu'une farine séche, rassemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Cassave.

Cette farine ayant été bien bluttée, & passée par une espéce de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de cassave en cette maniére. Elles ont un vaisseau de terre comme une platine, qu'elles mettent sur le feu, ensorte néanmoins que la flâme n'y touche pas : lorsqu'il est bien échauffé, elles le couvrent de l'épaisseur de deux doigts, ou environ, de cette fa-

rine bien séche, & qui n'est détrempée d'aucune liqueur : la chaleur la pénétre bien-tôt, & la lie, & quand elle est cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui servent à cet effet ; & la cassave se trouve faite presque en aussi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le pain de Cassave est un bon aliment, & d'un goût trés-savoureux ; quelques-uns le préférent au pain de froment ; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux ; il se conserve néanmoins trés-longtems, sur-tout quand on l'a fait sécher pendant quelque temps au Soleil. On lui donne aussi une telle préparation, qu'il devient comme une espéce de biscuit, dont les Européens qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs provisions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun est de l'épaisseur d'un demi-doigt ; on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicatesse.

Les Sauvagesses font aussi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une sorte de boüillie, dans laquelle elles font cuire leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Brésil, & c'est la même chose que la Sagamité des Amériquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes séches, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont

ordinairement gras, & d'une ſanté vermeille; Avantage qui dévroit leur faire donner la préférence ſur la farine de Manioc, laquelle étant trop deſſicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

Patates, ou Batates.

La Patate eſt une racine bulbeuſe, qui pouſſe des tiges rampantes, chargées de feüilles molaſſes, d'un verd fort obſcur, & peu différentes de celles des épinars. Il y en a de différentes eſpéces, qu'on diſtingue par les couleurs des racines; car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles ſont toutes bonnes. On les fait cuire ſous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant ſoit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a ſoin de bien couvrir. En cuiſant elles deviennent molles comme les châtaignes, & ont preſque le même goût; mais elles ſont beaucoup meilleures, ne chargent point l'eſtomach, & ne ſont point venteuſes, comme la plûpart des autres Racines, & en particulier les groſſes Raves du Limoſin, auſquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européens leur font une ſauce compoſée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont uſent les Peuples de l'Amérique Méridionale, ne ſont point ſi nourriſſans, ni ſi ſubſtantiels que ceux des Amériquains Septentrionaux, leſquels ont de toutes ſortes d'animaux que le Païs & la chaſſe leurs fourniſſent. Ceux-là vivent plus de poiſſon que de chair; ils n'oſent pas même en manger de toute eſpéce: la Tortuë en par-

ticulier, leur eſt auſſi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils ſe contentent auſſi plus aiſément, ce ſont des Crabes & diverſes ſortes de coquillages qu'ils mangent *à la Pimentade*, c'eſt-à-dire, dans une ſauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement ſi piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts ſi épicés, ne ſçauroient abſolument s'accommoder de la maniére dont ils la préparent. Mais ſi les Amériquains Septentrionaux ont ſur eux l'avantage des viandes, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle même, ou avec trés-peu de ſoin & de culture; de ſorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne ſont pas ſi ſouvent expoſés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produiſent que des racines ſéches & maigres. La coûtume eſt donc de prendre du bois de ſa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux maniéres. La premiére demande plus de façon, & produit auſſi de plus belles racines. Aprés avoir brûlé les herbes du champ & avoir diſpoſé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangle, qu'on a ſoin de couvrir. Cela s'apelle *planter à la foſſe*. La ſeconde méthode eſt plus facile, mais d'un moindre profit. Il ſuffit d'enfoncer en terre, de diſtance en diſtance, ces bâtons de bois de Manioc, obſervant de mettre les nœuds en haut,

ce qui s'appelle planter en piquet. On a ſoin de ſarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, juſques à ce que le Manioc ſoit aſſez fort pour prendre le deſſus, & n'être pas ſuffoqué par les mauvaiſes herbes. Cette Plante ainſi cultivée a une ſi grande fécondité, qu'un apent de terre qui en eſt ſemé, nourrit plus de perſonnes que ſix autres arpens enſemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légére, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus prés qu'il ſe peut ; & on y met deux ou trois brins de ſon bois, ou de ſes tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en ſi grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou ſix racines de figure différente, dont quelques-unes ſont groſſes comme la tête.

Pluſieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits ſéchés & réduits en farine. Ce pain eſt fort dur, mais aſſez ſavoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne ſément point, font auſſi du pain de poiſſon ſéché & boucanné au ſoleil. Elles le briſent dans des piles & le réduiſent en farine comme on fait le bled.

Soins des Champs.

Les Sauvages ont grand ſoin de leurs champs, & y ſement outre cela diverſes ſortes de légumes, & des fruits. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Caraïbes obſervent les temps de la Lune pour faire leurs ſemences, preuve

preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude, si l'on considere le peu de secours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sément ou plantent, demande de la culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste; de maniére qu'il disparoîtroit entiérement d'une Terre, si on n'en prenoit le même soin que du froment. *Ainsi quand Hérodote dit de cette espéce de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer, comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes qui demandant de la culture dépérissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amérique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne paroît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laissent pas même reposer, elles s'épuisent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité, au moins dans l'Amérique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raison plus pressante;

* *Herod. lib. 3 n. 100.*

car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reste dans un même endroit, plus le bois s'éloigne; de sorte qu'aprés un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Ceux qui sont au voisinage des Villes Françoises dans la nouvelle France, ont voulu parer à cet inconvenient, & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hyver, & sur le dos des mêmes chavaux pendant l'Eté. Les jeunes gens ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau trés-onéreux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux; mais ils sont tombés dans un autre inconvénient; car ces chevaux, qui sont en grand nombre, se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les désolent entiérement, sans qu'on puisse y porter reméde. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchissent aisément; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine; soit que les enfans, qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent, & les forcent de sauter par-dessus leurs barriéres.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir

jusques à ce que les nouveaux soient en état de pourvoir à leur subsistance ; de maniére qu'ils puissent les abandonner sans en souffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois ; ils s'y transportent pour cet effet durant l'hyver, & y dressent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage ; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont besoin pour se chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long transport. Ce sont les hommes par toute l'Amérique qui sont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce sont eux aussi, qui en tout temps sont obligés de couper les gros bois, dont les femmes ne sçauroient venir à bout, en sorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre, lesquelles n'étoient pas suffisantes pour couper les arbres d'une certaine grosseur ; ou qui ne l'eussent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré, & leur ont donné l'exemple d'abbattre le bois, de le fendre, & de le scier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, & ils se sont arrêtés à leur ancienne méthode, qui est de cerner les arbres, de les dépoüiller de leur écorce pour les faire mourir, & de les laisser sécher sur pied. Quand ils sont secs, ils les abbattent en appliquant le feu au bas du tronc, & les minant peu à peu avec des petits tisons, qu'ils ont soin d'entretenir, & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même

maniére, lorſqu'ils ſont renverſés en plaçant de ſemblables tiſons de diſtance en diſtance ſur le corps de l'arbre. Pour ce qui eſt des ſouches, qui reſtent en terre, ils les laiſſent pourrir à la longue, & les arrachent enſuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, ſont d'uſage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles ſont faites d'une eſpéce de caillou fort dur & peu caſſant, elles demandent beaucop de préparation pour les mettre en état de ſervice : La maniére de les préparer eſt de les aiguiſer en les frottant ſur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu prés de nos haches, où d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y ſuffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, eſt un prétieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'eſt un autre embarras, pour l'emmancher : Il faut choiſir un jeune arbre, & en faire un manche ſans le couper; on le fend par un bout, on y inſére la pierre, l'arbre croît, la ſerre, & l'incorpore tellement dans ſon tronc, qu'il eſt difficile & rare de l'arracher. Il ſe trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres ſemblables qu'on nomme *Ceraunniennes*, où Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires ſont d'une nature toute différente. Ces pierres ſont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faiſoient un uſage ſemblable à celui qu'en font aujourd'hui les Amériquains, qui n'ayant point ou preſque point de commerce avec les Européens, ſont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont

auſſi des eſpeces de coûteaux de même matiére que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont ſe ſervoient les Juifs pour leur Circoncision, & de ceux qui étoient en uſage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybéle.

On doit remarquer par rapport à ces tranſports de Villages des Sauvages, & à la néceſſité où ils ſe trouvoient de changer ſouvent de terrain, que cette néceſſité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la diſette, & au peu d'induſtrie de la plûpart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient auſſi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la ſuite ont été fixes quand on a bâti d'une maniére plus ſolide; & que l'art a ſuppléé au beſoin des hommes, n'ont pas toutes été les premiéres du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut ſervir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaiſon de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amérique; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le ſecret d'en faire du vin. Ils ſont tous naturellement de ſi grands yvrognes, qu'on peut bien juger ſans leur faire tort, que ce n'eſt pas leur faute. Il faut donc que ce ſoit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit preſque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en eſt fort petit, & fort acide dans ſa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus

chauds, il eſt un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Européens ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne ſauvage, mais je ne ſache pas qu'ils y ayent réuſſi juſqu'à préſent. Le plan apporté d'Europe a dégénéré au Breſil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Eſpagne, excepté au Pérou & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'eſt pas croyable que dans un Païs auſſi vaſte que l'eſt l'Amérique, il ne ſe trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, ſur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où ſe cueillent de ſi excellens vins de toutes ſortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raiſon, autre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le ſuccés qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a aſſuré que nos Miſſionnaires vers les Ilinois, avoient tenté de faire du vin des raiſins du païs, qu'ils s'en étoient même ſervis pour dire la Meſſe; je croirois en effet que ces païs-là y ſeroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas ſuffiſante, pour porter ſur cela un jugement aſſuré.

L'antiquité du vin & ſon origine ſont aſſés connuës par la ſainte Ecriture; mais, comme je l'ai déja dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'uſage. La plûpart des peuples ſe contentoient de l'eau pure. D'autres ſuppléoient au défaut du vin, & faiſoient des boiſſons enyvrantes, avec diverſes ſortes de grains & de fruits, auſquelles on donnoit auſſi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiſte. Les Egyptiens en faiſoient avec le Lotos, c'eſt auſſi à

24

eux qu'on doit l'invention de la Biére.

Boiſſons enyvrantes.

Les peuples de l'Amérique Méridionale & les Mexiquains ont auſſi le ſecret, & un uſage de temps immémorial de faire des boiſſons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui ſervent à leur nourriture commune. Il y en a de pluſieurs eſpéces, qui ont auſſi des noms différens; noms qu'elles ont tirées des diverſes matiéres, qui en font le fonds, & de la maniére différente dont on les compoſe.

La Chica.

La plus commune de ces boiſſons, eſt celle qu'on nomme *Caouin* au Bréſil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Eſpagne, & *Ouicou* aux Iſles Antilles, & dans pluſieurs endroits de la grande terre. La matiére de celle-cy eſt la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratiſſée, par quartiers, comme on en uſe en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait boüillir toutes ces racines ainſi taillées par roüelles dans de grands vaiſſeaux de terre, juſqu'à ce qu'elles ſoient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupiſſant en rond autour de ces grands vaiſſeaux, prennent de ces racines ainſi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche ſans rien avaler, & rejettent enſuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaiſſeaux de terre, ou elles font boüillir derechef toutes ces racines enſemble, remüant continuelle-

ment avec de grandes ſpatules toute cette matiére, juſqu'à ce que le tout ſoit cuit. Aprés-quoi, ſans la couler, & ſans la paſſer, elles l'ôtent pour la ſeconde fois de deſſus le feu, & la verſent dans d'autres grands vaiſſeaux de terre, ſemblables à ceux dont on ſe ſert en pluſieurs de nos Provinces pour faire la leſſive, excepté qu'ils ſont un peu plus allongés & plus étroits par le goulet. On apelle ces vaiſſeaux en langage du païs du nom de *Canari*; nom générique pour ſignifier toutes ſortes de vaſes de terre, de quelque grandeur qu'ils ſoient. Ceux-cy contiennent juſques à ſoixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laiſſe fermenter à découvert, pendant quelque temps, aprés-quoi on la couvre juſqu'à ce qu'on veüille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du païs.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boiſſon, de la même maniére qu'elles en uſent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thévet * a obſervé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une ſuperſtition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que ſi par hazard les femmes mariées y étoient apellées, elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & ſéparées de leurs maris. Le ſieur de Léri † ſe mocque de cette obſervation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oſeroient abſolument y toucher, & qu'ils diſent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la

* *Thévet Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.*
† *Jean de Lery, Hiſt. de l'Amérique. chap. 9.*

faisoient eux-mêmes ; & que d'autre part cette boisson est le plus souvent destinée pour ce qu'on apelle *faire un vin* , c'est-à-dire, pour ces assemblées générales , que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne , on pourroit dire que Thévet a eu raison en parlant pour ces occasions où la Religion a quelque part , & que communément, on n'y regarde pas de si prés , quand il ne s'agit pas de ces sortes d'assemblées ; mais seulement d'avoir dequoi boire pour l'usage ordinaire , auquel cas le sieur de Léri n'auroit aussi point de tort.

La salive de ces femmes est un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuisiniers lors qu'ils préparent leurs sauces & leurs ragoûts ; mais le feu corrige tout : & aprés la fermentation , ces sortes de boissons sont assés agréables. Elles sont d'ordinaire asses épaisses , & c'est sans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs festins à boire , y ayant en même-temps dequoi boire & dequoi manger. Elles causent aussi une yvresse trés-incommode , comme nos meilleurs vins. Je croirois neanmoins par rapport à ceux qui seroient accoutumés également au vin & à ces boissons , qu'on seroit yvre d'une moindre quantité de vin , que de ces autres liqueurs ; ce qui montreroit qu'en effet , elles n'ont pas en soy une si grande force.

Le Maby.

Le Maby est une autre sorte de boisson ordinaire ; mais moins commune : elle est composée de patates pures , qu'on fait cuire

dans une chaudiére. Les Sauvageſſes mâchent auſſi les patates cuites, & les recrachent dans un *coüi*, c'eſt-à-dire la moitié d'une calebaſſe, ou cela s'étant aigri, il ſe fait une ſorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf qu'elles font diſſoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait ſur le champ une boiſſon violente, qu'on peut faire paſſer pour d'excellent vin blanc, rouge, ou clairet, ſelon la couleur de la patate. Elles ne font neanmoins cette ſorte de levain que pour les cas de néceſſité, ou il faut une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ, car la maniére ordinaire de faire le Maby, c'eſt de verſer de l'eau ſur les patates, & de les laiſſer boüillir comme le vin nouveau. Les Européens qui n'aiment point la mal-propreté de ces racines mâchées, ſe contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui cauſent une fermentation preſque ſubite, aprés que la liqueur a été quelque temps dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la caſſave & la mettent dans les vaiſſeaux, tandis qu'elle eſt encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patates cruës, & coupées par morceaux. Elles font auſſi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres ſortes de fruits. Mais ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les premieres, ne ſont pas d'un auſſi grand uſage. Les Négres en Amérique font du vin de Palmiſte, & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort délicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs, c'eſt qu'elles ſe font en peu de temps : que la fermentation en eſt bien-tôt faite, & la boiſſon bien-tôt dans ſa boite ; mais auſſi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigriſſent. Un ſujet de conſolation, & le reméde à cet inconvénient, c'eſt qu'on ne manque guéres de matiére pour en faire de nouvelles.

Hornius * parlant de cette boiſſon apellée *Chica*, dit qu'elle eſt commune aux Amériquains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé enſuite par la reſſemblance des termes, il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Perſans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'eſt le Thé. La boiſſon des Turcs & des Perſans, c'eſt le caffé, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boiſſons enyvrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois ſortes, de qualités, & d'eſpéces toutes différentes des premiéres, & entre-elles. Ces liqueurs ſont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Caſſine.

Le Chocolat.

Le Chocolat eſt un préſent que le Mexique a fait à l'Europe, où il eſt aujourd'hui ſi commun, ſur-tout en Eſpagne, & en Italie ; qu'il ſemble que ceux qui y ſont accoûtumez, particuliérement les vieillards, ne ſçauroient vivre ſans cette prétieuſe liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins néceſſaire chez les Mexiquains, ainſi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

* *Horius de Orig. Gen. Améric. lib. 1. ch. 18.*

en fait le fonds, y tenoit lieu de monoye, & servoit dans le commerce à voir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie, ainsi que les métaux parmi nous. Les Mexiquains varioient extrémement cette boisson, par le mélange de plusieurs autres ingrédiens, dont ils faisoient différentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la variété des divers mêlanges & des différentes préparations. Les Espagnoles en ont fait une liqueur fort agréable, en ajoutant au cacao; la vanille, la canelle, & le sucre, de la maniére dont on le prépare aujourd'hui communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ai dit, en fait le fonds, & en est comme la baze, est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage, elles sont d'un tempérament froid * & humide, & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, est semblable à l'oranger; il a les feüilles de même, mais un peu plus grandes: au sommet il a une espéce de couronne. Cet arbre est fort foible, & fort tendre; de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre; que les Espagnols nomment: *La Madre del Cacao*, & qui semble n'être fait que pour lui servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq espéces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seiche, hachée comme de la paille, &

* *Voyez le contraire, Hist. naturelle du Cacao, chez Barbou ruë de la Harpe.*

presque réduite en poussiére, je ne sçaurois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux espéces, on nomme l'une *Hierva de Palos* & l'autre *Hierva de Camini*, laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere: on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en conséquence de l'idée que se sont formé les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du païs que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la riviére d'Argent, au Chili, & au Pérou, que si l'on en croit M. Frézier;* il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Pérou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, dont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on apelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Pérou.

La maniére d'en user, est de la faire infuser à peu prés comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoulle percée en plusieurs endroits, laquelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage; desorte qu'on ne suçe que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 229.*

chalumeau pratiquent au fond de la taſſe une ſéparation d'argent percée de pluſieurs petits trous, qui fait le même effet.

La Caſſine.

La Caſſine eſt une boiſſon particuliére aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé; mais je n'en ſçache aucun qui nous ait fait connoître ſa compoſition au juſte; & il ſe trouve entr'eux une eſpece d'embarras ou même de contradiction qu'il n'eſt pas facile d'éclaircir. * Thevet nous la repreſente comme une liqueur faite de l'infuſion d'une herbe qui a la figure d'une laituë. Le ſieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boiſſon de pluſieurs herbes. Le Proteſtant qui a imprimé ſous le nom Eſpagnol de † François Coréal, ne nous en donne aucune notion. De Laet nous laiſſe croire que c'eſt la décoction des feüilles d'un arbre; & ſi j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage de Miſſiſſipi ces dernieres années, la Caſſine n'eſt autre choſe que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle eſt un petit arbuſte aſſez ſemblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louiſiane depuis les derniers établiſſemens qu'on a faits en ces Païs-là.

De Laet & le ſieur de Mourgues, parlent de la Caſſine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniére fort différente. Ce qu'ils en diſent mérite d'être rapporté ici: on pourroit peut-

* *Thevet, Coſtu. univ. Liv. 23. ch. 1. F. 1004.*
† *F. Correal, voyage aux Indes Occid, ch. 2. 3. Part.*

être accorder ces Auteurs en disant que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expéditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

» La Cassine, dit de Laet, † est un arbre » qui ne porte point de fruit, & des feüilles » duquel les Sauvages font un breuvage qui » a une vertu singuliére pour provoquer les » urines. Il est en telle estime parmi les Es- » pagnols, & parmi les Sauvages, qu'à pei- » ne y en a-t-il aucun qui n'en boive matin & » soir, & même avec plus d'excès qu'on ne » fait le Chocolat dans la Nouvelle Espagne. » Pour le faire, ils prennent une certaine » quantité de feüilles, qu'ils mettent à sec » dans un pot de terre, où ils les font rissoler » avec un tison préparé pour cet effet, & » qu'ils remuent de l'autre main si long temps » que leur couleur verte soit changée en rouge. » Ils y versent ensuite de l'eau peu à peu jus- » qu'à ce que le vaisseau soit presque plein: » alors ils vuident la seule liqueur qui ressem- » ble pour la couleur au vin clairet, & rend » une écume semblable à celle du Chocolat, » quand on y mêle *l'Athole.* * Les Espagnols, » & les Sauvages boivent cette liqueur dans » de grands coquillages de mer, ils la pren- » nent aussi chaude qu'ils la peuvent souf- » frir, & en si grande quantité qu'ils en peu- » vent porter; ils croiroient même mourir

† *Joan. de Laet, Indiæ Occid. lib. 4. cap. 15.*

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de prisane: ils la mêloient avec leur Chocolat.

» s'ils avoient paſſé un ſeul jour ſans en boire.
» Une heure & demie aprés en avoir bû, ils
» lâchent une quantité incroyable d'urine,
» preſque continuellement pendant l'eſpace
» d'une heure; auſſi s'en trouve-t'il peu qui
» ſoient ſujets aux affections des reins & de
» la veſſie. Les Sauvages ſe ſubſtantent auſſi
» de cette potion, & quand ils veulent ſe
» purger, ils y mêlent de l'eau de mer, &
» par ce moyen ils purgent violemment les
» mauvaiſes humeurs par haut & par bas. Il
» arrive même que s'ils en mêlent avec ex-
» cés, quelques-uns en meurent.

» A certain temps marqué de l'année, dit
» le ſieur de † Mourgues, les Peuples de la
» Floride tiennent un Conſeil général, où ils
» s'aſſemblent tous les matins. Ce Conſeil ſe
» forme dans la Place publique où ſont pré-
» parés des bancs rangés en demi cercle, ſur
» leſquels tout le monde s'aſſeoit autour du
» Chef, qui eſt ſeul aſſis au milieu ſur une
» eſpéce de trône fait de neuf piéces de bois
» arrondies, plus élevé & plus avancé que
» celui de ſes Sénateurs. Le Chef ſe place le
» premier, tous les autres, par ordre, à com-
» mencer par le plus ancien des vieillards,
» viennent le ſaluer, élevant leurs mains ſur
» leurs têtes, & chantant une chanſon à la-
» quelle tout le chœur répond par des *hé*, *hé*.
» Chacun ayant rendu le ſalut en cette ma-
» niére, & s'étant aſſis, le Chef expoſe à ſon
» Conſeil le ſujet qui les aſſemble, & conſul-
» te tour à tour les *Iaouas*, qui ſont les Prêtres
» ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune réſolution qu'ils n'en ayent aupara-
» vant délibéré long-temps enſemble. Cepen-

† *Le Moyne de Mourgues, loc. cit.*

» dant les femmes par ordre du Chef prépa-
» rent la Caſſine ; c'eſt ainſi qu'ils nomment
» une boiſſon compoſée de certaines herbes
» dont ces femmes ont ſoin d'exprimer le jus
» aprés qu'elles les ont fait infuſer & boüillir.
» Avant que de la boire, un homme choiſi
» pour cet emploi ſe léve de ſa place, & ſe
» tenant au milieu de l'Aſſemblée en préſence
» du Chef, fait un diſcours pour ſouhaiter
» que cette boiſſon ſoit utile à ceux qui en
» doivent goûter, & qu'elle leur inſpire un
» eſprit de force : Prenant enſuite de la main
» des femmes un grande coupe pleine de cet-
» te boiſſon toute chaude, il la préſente au
» Chef avec beaucoup de cérémonie. Le
» Chef l'ayant bûë, il en offre à chaque par-
» ticulier une pareille doſe, dans la même
» coupe. Ces Peuples font une ſi grande eſtime
» de cette liqueur, qu'il n'y a que les Guer-
» riers, & ceux qui ſe ſont déja ſignalés par
» quelques exploits qui ſoient jugés dignes
» d'en boire. Elle a cette propriété, qu'auſſi-
» tôt aprés qu'on en a bû, elle excite une abon-
» dante ſueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans
» l'Aſſemblée dont l'eſtomac ne puiſſe la ſoû-
» tenir, & qui ſoit obligé de la rejetter, on le
» regarde comme inutile, & comme incapa-
» ble de faire la Campagne, où il leur faut
» ſouvent jeûner des trois & quatre jours de
» ſuite. Aprés l'avoir bûë, ils peuvent être
» vingt-quatre heures entiéres ſans reſſentir
» la moindre atteinte de la faim ou de la ſoif.
» C'eſt pour cela que dans leurs expeditions,
les Hermaphrodites ; (c'eſt-à-dire, ces hom-
mes habillés en femmes dont nous avons déja
» parlé) ne portent preſque point d'autres
» proviſions que des calebaſſes pleines de cet-
» te décoction ou de cette herbe, qui a la ver-

» tu de les nourrir & de les fortifier ; mais
» qui n'enyvre point & ne porte pas à la tête
» ainsi que nous l'avons connu par expérien-
» ce lorsque nous leur avons vû faire de ces
» sortes de fêtes.

Les Floridiens faisoient des boissons enyvrantes avec le fruit des Palmes ; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amérique Septentrionale, sur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boisson que de l'eau pure ; aussi ne bûvoient-ils que par pure nécessité, & trés-rarement, d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle est toûjours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Européens ne leur eussent jamais fait connoître ces malheureuses boissons, qui ne servent qu'à les détruire, & qui sont aussi funestes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies : qu'à l'établissement de la Religion, & au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amérique.

Les autres Plantes le plus universellement cultivées dans les Indes Occidentales aprés le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui servent à la nourriture, sont la célébre Plante du Tabac, & les Cannes de sucre, qui font aujourd'hui une partie des grandes richesses des Colonies Européenes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes sont trés-connuës depuis assez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choses qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité ; je n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour

voir les connoissances que les Anciens nous en ont laissées.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en usage dans une grande partie de la grande Asie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amérique presque toute entiére, d'où il semble qu'on devroit pouvoir tirer assez de lumiere pour remonter à son origine, neanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens ; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, soient assez clairs pour former une évidence, ils peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à disputer.

Il est certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoissons aujourd'hui sous aucun des noms qui se trouvent dans les anciens Botanistes, & que quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Théophraste & dans les autres, dont la description lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures qui seroient toûjours assez incertaines & hazardées. En second lieu, il paroît aussi assez sûr, que supposé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Gréce, en ayent fait usage, ceux qui leur ont succedé n'en ont pas hérité, ou l'ont laissé perdre, aussi-bien que les Latins, & les autres peuples de l'Europe.

Pline * à la vérité nous en dit assez pour ne pas nous laisser ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de son tems, & qu'on en usoit dans la Médecine en cer-

* *Plin. lib. 28. cap. 17.*

taines occasions. Il nous indique lui-même dans un reméde contre la mélancolie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi pasto bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt.* » On dit que » la fumée de la fiente séche d'un bœuf qui » a été mis au verd, attirée par la bouche a- » vec un tuyau de roseau, fait grand bien. Mais dans ce passage il n'est pas question de la Plante du Tabac, ni des autres herbes que les Amériquains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi général que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un reméde, peut être considéré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignez d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amérique où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Le premier est de Maxime de Tyr *. » Il y » a un Peuple des Scythes, dit il, & je crois » qu'il n'y en a qu'un, qui quoiqu'ils ne » boivent que de l'eau, cependant lorsqu'ils » veulent se donner le plaisir de l'yvresse, ils » allument un petit bûcher, dans lequel ayant

* *Maxim. Tyrius, Serm. 11.*

» jetté des herbes odoriférantes, ils font un
» cercle tout autour, & chacun attirant à soi
» la fumée, comme s'ils la bûvoient dans
» des coupes, ils s'enyvrent aussi-bien que
» s'ils avoient bû du vin. C'est pourquoi ils
» dansent, ils chantent & sautent comme des
» gens yvres.

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, semble signifier un équivalent, & représente assez bien une Pipe, d'où on attire à soi la fumée, & le suc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse en buvant. Il n'est personne qui ne sçache la maniére dont les Orientaux fument encore aujourd'hui, mettant sur une table une espéce de réchaud ou de cassolette, laquelle sert comme de Pipe commune, où tous ceux qui sont assis autour, fument ensemble par le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutissent, & dont chacun prend le sien.

Héro dote * rend à peu prés le même témoignage des Massagétes, qui habitoient au-delà de l'Araxe. » Ils ont trouvé des ar-
» bres, dit-il, qui portent un fruit de telle
» nature, qu'en le jettant dans un feu qu'ils
» allument, & qu'ils environnent par trou-
» pes, ils s'enyrent par son odeur, comme
» les Grecs par le vin; & qu'à mesure qu'ils y
» en jettent, ils s'enyvrent de plus en plus,
» jusqu'à ce qu'enfin ils se levent pour chan-
» ter & danser ensemble.

Ce qu'Hérodote & Maxime de Tyr disent des Peuples de Scythie, Pomponius Méla & Solin le disent aussi des Peuples de la Thrace.

» Quelques Peuples de Thrace, dit Pom-
» ponius Méla, † ne connoissent point l'usage

* *Herodot. lib. 1. n. 211.*

† *Pomp. Mela, lib. 2. cap. 2. de Thracia.*

„ du vin. Néanmoins quand ils font festin, „ dés qu'ils ont jetté quelques semences dans „ les feux, autour desquels ils sont assis, „ cette odeur leur cause une joye qui appro- „ che de celle de l'yvresse.

„ Dans leurs festins, dit Solin *, ils s'as- „ seoient autour des feux, hommes & fem- „ mes, & y ayant jetté les semences de cer- „ taines herbes, dés qu'ils les ont senties, ils „ se font un plaisir d'imiter les yvrognes; „ leurs sens en étant effectivement blessez, „ comme il arrive à ceux qui ont pris trop „ de vin.

Strabon † dans la description qu'il fait des mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous indiquer le Tabac, en disant, que chacun porte toûjours avec soi une poche pleine d'herbes médicinales. Chaque Sauvage a toûjours avec soi son *sac à Petun*, dans lequel il porte son Calumet ou Pipe, du Tabac, & dequoi allumer du feu. Il m'est aussi venu en pensée, que l'usage de fumer continuellement pourroit avoir donné lieu à la fable, qui se débitoit chez les Anciens ¶, qu'il y avoit un peuple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche, mais seulement deux soûpiraux par où il se nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée des fruits & des fleurs.

On ne doit pas être surpris que les Anciens, dans les notices qu'ils nous donnent des choses qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'autrui, & qui étoient fort éloignées d'eux, ayent toûjours mêlé dans les descriptions des choses les plus simples, des circonstances capables de les déguiser; puisque de nos jours, s'il faut ainsi parler, ceux qui ont écrit au su-

* *Solin. cap. 15. de Thracum moribus.*

† *Strabo, lib. 15. p. 494.* ¶ *Strabo, lib. 15. p. 489.*

jet de cette même plante dont il eſt ici queſtion, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laiſſé de nous dépaïſer, & de nous en faire des narrations ſelon leurs idées particuliéres, dont nous voyons manifeſtement la fauſſeté.

Le Pere de Brébeuf *, qui a vécu longtemps parmi les Sauvages, & qui a enfin conſommé ſon ſacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils paſſent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre choſe que du Petun.* Le Pere Biard † ne nous aſſure-t-il pas auſſi, *qu'ils uſent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée de la façon commune en France.* Ne jugeroit-on pas ſur ces expreſſions qu'ils avallent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choſes comeſtibles? Et eſt-il perſonne qui voulût manger du Tabac? Eſt-il aucun fumeur qui ne s'expoſât à vomir, s'il avalloit ſeulement quelques gorgées de fumée?

Le Pere du Creux § dans ſon Hiſtoire du Canada, eſt tombé dans la même penſée que les Anciens, & s'eſt perſuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaiſir de s'enyvrer. „ Ils ne marchent jamais, dit-il, „ ſans porter avec eux un tuyau aſſez long, „ par lequel ils attirent cette ſorte de fumée „ preſque juſqu'à l'yvreſſe; car avec cela ils „ ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & „ s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du „ vin avec excés.

Benze ¶, & pluſieurs autres Auteurs aprés lui, ont donné dans la même idée. Tous dé-

* *Relation de Canada de l'an 1636. 2. partie ch. 5.*

† *Relat. de la Nouv. France par le P. Biard, ch. 5.*

§ *Creuxius, hiſt. Canad. lib. 1. p. 76.*

¶ *Benz. lib. 1. cap. 26.*

clament contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer:* Ces Auteurs ont été trompez sans doute aussi bien que les Anciens, par l'effet que produit le Tabac sur les personnes qui ne sçavent pas fumer, & qui ne sont pas accoûtumez à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal, & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptomes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Amériquains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & véritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviédo * est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car aprés avoir décrit un vrai enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, aprés avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs jardins, non-seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé; mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens. Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusqu'à ce qu'ils

* *Oviedo, hist. de las Indias, lib. 5, cap. 2.*

qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai raporté les témoignages, mais le sçavant Tostat, qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Césarée.

Il est certain que le Tabac est en Amérique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déja dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les révoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

* Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose fort bien la maniére dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite, » Que cette herbe est
» si estimée des Indiens, qu'ils croyent mê-
» me que leurs Dieux en reçoivent du plai-
» sir quand on la leur offre. C'est pour cela,
» dit-il, qu'ils font de temps en temps des
» feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha-

* *Th. Hariot, de commodis incol. Virginiæ p. 16.*

» chée, ou réduite en poudre en guiſe de
» Victime : que quand ils ſont ſurpris de la
» tempête, ils en répandent dans l'eau, & en
» jettent en l'air. Ils en mettent auſſi dans
» leurs Naſſes neuves pour être heureux à la
» pêche ; ils obſervent la même pratique
» lorſqu'ils ont été délivrés de quelque dan-
» ger ; il en jettent en l'air à poignées, fai-
» ſant divers geſtes, chantant, danſant, ſau-
» tant, & diſant toutes ſortes de choſes ſans
» ordre & ſans ſuite. Voilà ce que les An-
ciens nous ont dit, & en même temps divers
ſacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas
apperçûs.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce qui s'eſt paſſé les années 1666. & 67. dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jéſuite Miſſionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac eſt auſſi employé dans leurs Sacrifices. Voici ſes paroles. » Un Vieillard des plus
» conſidérables de la Bourgade fait fonction
» de Prêtre ; il commence par une Harangue
» étudiée qu'il adreſſe au Soleil, ſi c'eſt en
» ſon honneur qu'on fait le feſtin à manger
» tout, qui eſt comme un holocauſte ; il dé-
» clare tout haut qu'il fait ſes remercimens
» à cet Aſtre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuër
» heureuſement quelque bête : il le prie &
» l'exhorte par ce feſtin à lui continuër les
» ſoins charitables qu'il a de ſa famille. Pen-
» dant cette invocation, tous les conviés
» mangent juſqu'au dernier morceau : aprés
» quoi un homme deſtiné à cela prend un
» pain de Petun, le rompt en deux, & le
» jette dans le feu. Tout le monde crie pen-
» dant que le Petun ſe conſume, & que la
» fumée monte en haut ; & avec ces cla-

» meurs se termine tout le sacrifice. Ce Pere pouvoit ajoûter au sacrifice le chant & les danses, qui suivent toûjours ces festins, & qui en font partie.

Le sieur de Léri, dans le détail qu'il donne d'une danse de Religion, dont j'ai déja parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une singularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses paroles.

» * Mais suivant ce que j'ai promis ci-dessus, quand j'ai parlé de leurs danses en leurs » Beuveries & *Caouinages*, que je dirois aussi » l'autre façon qu'ils ont de danser, afin de » les mieux répresenter ; voici les morgues, » gestes, & contenances qu'ils tenoient. Tous » prés à prés l'un de l'autre, sans se tenir » par la main, ni sans se bouger d'une place ; » puis étant arrangés en rond, courbés sur le » devant, guidant un peu le corps, remuans » seulement la jambe & le pied droit, chacun » ayant aussi la main dextre sur ses fesses & » le bras & la main gauche pendant, chan» toient & dansoient de cette façon. Et au » surplus, parce qu'à cause de la multitude il y » avoit trois rondeaux, y ayant au milieu » d'un chacun trois ou quatre de ces Caraï» bes, richement parés de robbes, bonnets » & bracelets, faits de belles plumes naturel» les, naïves, & de diverses couleurs : te» nant au reste en chacune de leurs mains un » *Maraca*, c'est-à-dire, Sonnettes, faites » d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, » dont j'ai parlé ailleurs ; afin, disoient-ils, » que l'esprit parlât, puis aprés dans icelles » pour les dédier à cet usage, ils les faisoient

* *Lery hist. de l'Amérique, chap.* 16.

» ſonner à toute reſte ... Outre plus ces Ca-
» raïbes (ce ſont les Devins dont il veut par-
» ler) en s'avançans & ſautans en devant,
» puis reculans en arriére, ne ſe tenoient
» pas toûjours en une place comme faiſoient
» les autres : même j'obſervai qu'eux prenans
» ſouvent une canne de bois, longue de
» quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il
» y avoit de l'herbe de *Petun*, dont j'ai fait
» mention autre part, ſéche & allumée ; en
» ſe tournans & ſoufflans de toutes parts la
» fumée d'icelle ſur les autres Sauvages, ils
» leurs diſoient : *Afin que vous ſurmontiez vos*
» *ennemis, receviez tous l'eſprit de force.* Et
» ainſi firent par pluſieurs fois ces maîtres
» Caraïbes.

C'eſt ſur tout pour les opérations magiques que le Tabac eſt mis en œuvre par les Devins. * Quand ils veulent deviner, dit Lopes de Gomara, (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veulent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande ; ils mangent une herbe nommée *Co-*
„ *hoba* (c'eſt le Tabac) ou la pilent, ou bien
„ ils en prennent la fumée par le nez, & puis
„ ils ſont troublés du cerveau, & ſe répré-
„ ſentent à eux mille viſions : cette furie paſ-
„ ſée, & la vertu de l'herbe appaiſée, ils re-
„ citent ce qu'ils ont vû & entendu au con-
„ ſeil des Dieux, & diſent que ce ſera ce
„ qu'il plaira à Dieu, ſans jamais répondre
„ à propos de ce, dequoi on les a requis, ou
„ bien ils répondront en tels termes qu'on ne
„ les pourra entendre par leurs paroles, qui eſt
„ le ſtile du pére de toutes tromperies.

† Pierre Martyr dit, qu'ils font une li-

* *Lopes de Gomara, hiſt. univ. des Indes, l. 1. c. 27.*
† *Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.*

1
2

queur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui est en même temps un devin) prend par le nez; qu'aussi-tôt aprés il entre en fureur, de maniére qu'il lui semble que tout est renversé dans la petite Case qu'on lui a dressée pour cet effet; & que la force de cette herbe est telle qu'il en perd toute connoissance. Aprés l'avoir un peu digérée, il s'asseoit par terre la tête baissée, & embrassant ses genoux, ayant resté quelque temps en cette posture, comme s'il se réveilloit tout-à-coup d'un profond sommeil, il leve les yeux & regarde le Ciel, marmottant entre ses dents quelques paroles, qui ne sont point entenduës. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à lui, rendent graces à l'esprit, & interrogent le devin sur ce qu'il a vû. Celui-ci comme un insensé qu'il est, répond qu'il est vrai qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en sera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que cela se présente à son imagination échaufée.

* C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviédo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; aprés-quoi ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à

* *Gonz. Oviedo Hist. de las Indias, Lib. 5. c. 2.*

ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit offusqué, fussent entiérement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se servoient de cette même herbe pour la guerison des maladies, & racontant dans le détail ce que les devins font en ces occasions; nous aurons lieu d'en parler dans la suite. Nous parlerons encore du Tabac & de son rapport à la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plaisir, & par habitude, quelques-uns se sont persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage du Tabac qu'à cause de la vertu qu'il a de les nourrir, & de les soûtenir pendant plusieurs jours, sans le secours d'aucune autre nourriture. Le sieur de Léry est dans cette opinion, & il cite dans sa relation des exemples semblables. » Car Benze assure, dit-il, des habi-
„ tans du Perou, que quand ils sont en voya-
„ ge, ils portent en la bouche quelques feüil-
„ les d'une herbe appellée *Coca*, qui leur sert
„ de pain, de breuvage & de pitance. Sembla-
„ blement Matthiole en ses Commentaires
„ sur Dioscorides, alléguant Théophraste,
„ rapporte que les Scythes se contentoient de
„ la seule réglisse, dix ou douze jours sans
„ manger autre viande; ce qui répond au pe-
„ tun de nos Sauvages.

Il est vrai que le Tabac émousse les acides, & qu'il ôte ainsi la pointe de l'appetit; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande vertu nutritive, comme est celle qu'on lui attribuë, & qu'il fut capable de soûtenir les Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeûnes à suppo ter la faim.

* Plusieurs personnes sages, regardent tous

a *Acosta, Hist. nat. de Indias. Lib. 4. cap. 22.*

les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avouë lui-même. Cependant les Indiens du Pérou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment, puisque dans la verité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soûtenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Régnes des Rois Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revétus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus prétieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vrai Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feüille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feüilles aprés qu'on les a cueillies. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feüilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La maniére dont les

Péruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossemens calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu prés comme on en use dans les grandes Indes, pour les feüilles de Bétel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec la chaux. Ce mêlange joint à l'aprêté de la feüille de la *Coca*, fait péler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jetter une écume dégoûtante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insuportable. Elle sert de monnoye dans le pays ; & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paraguay, est beaucoup audessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potosi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défenduë sous de trés-rigoureuses peines dans tout le Nord du Pérou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. † M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Il n'en est pas de même du Ging-seng, dont il est probable que Théophraste * a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soûtenir, de fortifier, & de rappeller les forces

† *Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.*
* *Theoph. hist. Plant. Lib. 9. cap. 13.*

épuisées. Il a aussi un petit goût de réglisse, ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai composé au sujet de celui que j'ai découvert en Canada, & qu'il est facile de s'en assurer par l'essay de la Plante même. Théophraste ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribuë une si grande vertu, qui celui ce *Scythica*.

Les Amériquains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ai vus. Ils n'en usent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de Pipe. Les Bresiliens, les Caraïbes, & la plûpart des Sauvages Méridionaux, font une espéce de pipe d'une grande feüille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la remplissent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il est aussi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne sçait ce que c'est que de fumer.

Du Sucre.

La connoissance du sucre est mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Pline est le premier neanmoins qui est servi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve ensuite dans Gallien, dans Dioscoride, & dans d'autres Auteurs qui sont tous plus recens que lui. Il en parle aussi comme d'une chose étrangére à l'Europe, * qu'on n'avoit

* *Plinus Lib.* 12. *cap.* 8. Saccharon & Arabia fert, sed laudatius India : est autem mel in arundinibus collectum, gummium modo canidum, dentibus fragile, amplissimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantùm usum,

que par le commerce, qui se faisoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'est ce que le passage de Pline explique, & déclare fort précisément. » L'Arabie porte du » sucre aussi-bien que l'Inde; mais celui de » l'Inde est beaucoup meilleur.

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la basse Latinité ont ensuite déguisé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, prémiérement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le distinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigéne cité par Paul Eginéte Livre second, pour sa couleur & sa condensité, est semblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la saveur du Miel. C'est pour cela qu'on lui donnoit aussi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel sauvage, *Mel silvestre*, ou Miel des Roseaux μέλι καλάμινον, comme on le voit dans Arrien, ¶ ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*.

Quoique les anciens ne nous laissent aucun doute sur les Cannes & sur les Roseaux, qui sont la matiere dont on fait le sucre; ils ne conviennent pas sur l'espéce de ces Roseaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui sont d'une si prodigieuse grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot, ou un petit bâteau fort raisonnable. Varron † au contraire a mieux recontré dans la description

¶ *Arrian. in Periplo maris Eryth.*

* *Solinus*, *cap.* 65. Quæ Palustria sunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita crassam ut fissis internodiis, lembi vice vectitet navigantes. E radicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Melleam suavitatem.

† *Varro apud Isid. lib.* 17. *cap.* 7.

qu'il fait de ses Roseaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante médiocre pour sa grandeur.

Indica, non magnâ nimis arbore, crescit arundo.

Illius è lentis premitur radicibus humor,

Dulcia cui nequeunt succo contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort différent de celui dont on use aujourd'hui; car en premier lieu, il semble qu'ils ont donné pour du Sucre une espéce de manne, qui se forme d'elle-même sur les feüilles des Roseaux. On en voit encore de cette espéce dans les grandes Indes, & en Amérique dans la Clarifornie. † Le Pére François Marie Picolo en parle ainsi. » Au mois d'Avril, de „ May & de Juin, il tombe avec la rosée „ une espéce de manne, qui se congéle, & „ s'endurcit sur les feüilles des Roseaux, „ sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté, „ dit-il, elle est un peu moins blanche que „ le Sucre; mais elle en a toute la dou„ ceur. « A cela se rapporte parfaitement que Pline, Dioscoride & Sénéque disent du Sucre. » C'est un Miel, dit Pline, ramassé „ sur les Roseaux, blanc comme une espéce „ de gomme, il se brise sous la dent, & „ n'excéde pas la grosseur d'une noisette; „ on n'en fait usage que dans la Médecine. „ Il y a, dit Dioscoride, * une espéce de miel „ qu'on apelle sucre, lequel se trouve dans

† *Mémoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recueil.*
* *Dioscorid. Lib. 2. cap. 104.*

„ les roseaux de l'Inde, & de l'Arabie heu-
„ reuse, il a la consistence du sel, & il se
„ brise entre les dents de la même maniére
„ que le sel commun. « † Sénéque fait plus : Il explique de quelle maniére ce sucre se forme, & de son sentiment, on conclud que les Anciens pensoient, que ce miel étoit formé par la rosée du Ciel, laquelle s'arrêtant sur les feüilles des roseaux s'y congeloit ; ou que sortant du suc de la tige à la naissance des feüilles, & transpirant par les pores de la Plante en forme de gomme, il se durcissoit au soleil, comme le sel dans les marais salans. C'est, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces paroles de Sénéque. *Aïunt inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod, aütros illius Cœli, aut ipsius arundinis humor dulcis & propinquior gignit.*

Les Anciens ont aussi connu un sucre d'une autre espéce tiré de ces mêmes roseaux ; mais ce n'étoit qu'un suc, une liqueur, & tout au plus un sirop. Lucain * désigne cette espéce par ce vers.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succos.

C'est aussi de celui-là que parlent Solin, & Varron, dans les passages que j'en ay cités ; mais ils sont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils disent qu'on l'exprime de la racine des roseaux, au lieu que c'est de la moëlle de leur tige.

Or le sucre dont on use aujourd'hui, est un sucre factice. La canne dont on le tire, est une tige noüeuse, spongieuse, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiére miellée d'une trés-grande douceur. On

† *Seneca, Epist. 84.* * *Lucanus, Lib. 3. v. 237.*

brise les cannes dans des Moulins : on en exprime tout le suc dans des pressoirs ; on purifie ensuite toute la liqueur sur le feu, & on la verse dans des vaisseaux, où on la laisse se refroidir, & se congeler, de la maniére que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pére Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'est cette maniére de faire le sucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë ; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle est néanmoins ancienne & beaucoup antérieure à la découverte de l'Amérique. La connoissance en est venuë en Europe du temps des Guerres des Croisades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainsi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Albéric Chanoine d'Aix-la-Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitré Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albert * rapporte que l'Armée des Croisés réduite à une extrême disette de vivres, fut fort soulagée aux siéges d'Albarie, de Mar-

* *Albertus Aquensis Hist. Hieros. Lib.* 5. *cap.* 37. Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, suxit populus, illorum salubri succo lætatus ; & vix ad satietatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum per singulos excolitur annos deinde tempore messis maturum mortaliolis indigenæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quem rasum cum pane miscentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento sumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur. Aïunt quidam genus mellis esse quod reperiens *Jonathan* filius Saül Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marræ, & Archas multum horrenda fame vexatus, est refocillatus.

ra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de ſucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faiſoit tant de plaiſir aux ſoldats qu'ils ne pouvoient s'en raſſaſier. » On cultive dans ces païs-là, » dit il, cette Plante qu'on ſéme toutes les » années, & qui donne beaucoup de peine » aux païſans. Au temps de la moiſſon, & » lorſqu'elle eſt bien meure, les naturels du « païs briſent les cannes dans des piles, & » aprés en avoir exprimé le ſuc, & l'avoir » bien purifié, ils le verſent dans des vaſes, » où il ſe fige & blanchit comme la niege, » ou le ſel le plus blanc. Ils le rapent, & le » mêlent avec leur pain, où ils le font diſ- » ſoudre dans l'eau, & en aſſaiſonnent leurs » ragoûts. Ceux qui en uſent le trouvent ,, plus agréable & plus ſain que le rayon de ,, Miel. C'eſt de cette eſpéce de Miel, dit- ,, on, ajoute-t-il enſuite, que gouta Jona- ,, thas fils de Saül, lorſque tranſgreſſant les ,, ordres de ſon pere, il penſa lui en couter ,, la vie pour cette deſobéiſſance.

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les Princes Chrétiens à ſe liguer contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre-Sainte, commence ſon Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des

* *Marin. Sanutus Torſellus ſecretor. Fidel: crucis*, *Lib* 1. *part* 1. *Cap.* 2. Et cùm in terris Soldano ſubjectis *bombix* & *Zucharum* creſcant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & Saraceni percipiunt magna pedagia & tributa, ſi Chriſtiani adſtricti fuerint, Soldano & Saracenis damnum non modicum eveniet, cùm in Cypro tanta quantitas Zuchari naſcatur, quod Chriſtiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo naſcitur in Rhodo, Amorea, Martha & in Sicilia, & in aliis locis Chriſtianorum Zucharum naſceretur, ſi hoc procuraretur.

Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit ſeul de la premiére main; ce qui faiſoit ſa grande puiſſance & ſa grande richeſſe. Il vient enſuite aux moyens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Aprés un long détail, il
„ dit, Que la ſoye & le ſucre viennent dans
„ les terres du Souldan, & que ce Prince &
„ les Sarazins en retiroient de grands droits:
„ Que ſi les Chrétiens vouloient ſe liguer
„ pour le voyage d'Oultremer, le commer-
„ ce de ces ennemis de la foi recevroit un
„ grand échec; puiſque dans la ſeule Iſle de
„ Chypre, le ſucre naît en ſi grande quanti-
„ té, que toute la Chrétienté pourroit s'en
„ fournir; que les cannes venoient auſſi fort
„ bien dans l'Iſle de Rhodes, dans la Morée,
„ dans l'Iſle de Malthe, & qu'elles croîtroient
„ de la même maniére dans la Sicile, & dans
„ les autres Terres des Princes Chrétiens,
„ s'ils ſçavoient connoître leurs interêts, &
„ s'armer contre l'ennemi commun.

Il paroît que les Princes Chrétiens profitérent de ces avis: qu'on tranſporta les cannes de ſucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & qu'elles y firent fort bien. *Falcandus dit, au ſujet des cannes de ſucre, qu'on cultivoit auprés de Palerme, " Vous verrez des cam-
„ pagnes remplies d'une moiſſon de Roſeaux
„ dignes de l'admiration; les habitans les
„ nomment *Cannes de Miel*, à cauſe de la dou-
„ ceur du ſuc dont elles ſont remplies. Ce

* *Folcandus in Præfat. ad Hiſt. de Calamit. Sicil.* Occurret tibi mirandarum ſeges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interioris ſucci dulcedine ſortientes. Harum ſuccus moderatè & diligenter decoctus, in ſpeciem mellis traducitur; ſi verò perfectiùs excoctus fuerit, in ſaccari ſubſtantiam condenſatus.

„ suc, si l'on lui donne certains degrez d'une
„ cuisson modérée, devient un syrop, une
„ espéce de miel; si on le fait cuire encore
„ davantage, il se condense, & se convertit
„ en sucre.

Il y avoit dés ces temps-là pour briser les cannes, des Moulins qu'on nommoit *Mazara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le † Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume second Roi de Sicile, à un Monastére de Religieux de l'Ordre de St Benoist, situé dans l'Archevêché de Mont-réal. Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans sa Banlieüe, de nôtre propre mouvement & en pur don," un
„ Moulin pour moudre les cannes de sucre,
„ qu'en langue Sarazine on appelle *Masara*,
„ avec ses droits de justice, & toutes ses au-
„ tres dépendances. Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de sucre en Europe; apparemment qu'elles ne continuérent pas aussi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate, & sujette à trop de dépense.

Les cannes de sucre viennent naturellement en Amérique, & font une richesse qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de son terroir, ainsi que le Pere Labat l'a fort

† *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notitiâ 3. Ecclesiæ Monteregalensis.* In Panormo etiam & pertinentiis ejus .... Concedimus ei. (Monasterio supradicto.) Liberè & absque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod Saracenicè dicitur *Masara*, cum omnibus justitiis & pertinentiis suis, &c.

* *Labat, Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique, tom, 3. ch. 5.*

bien prouvé contre les prétentions de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Eſpagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Iſles Canaries, ou Fortunée, & de-là en en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Méridionale, dans les Iſles du Golphe du Méxique, & peut-être aux extrémitez de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Amériquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Eſpagnols furent auſſi aſſez long-temps ſans s'en aviſer, & ceux d'entr'eux qui furent les premiers à en prendre ſoin, n'eurent point d'abord la penſée d'en faire du ſucre, ou ne l'executérent point. Ce fut, ſelon Gonzales Oviédo*, le Bachelier Gonzales de Veloſa, qui fit des dépenſes extraordinaires pour faire une ſucrerie dans l'Iſle Eſpagnole; où il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le ſucre & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Caſtellan de la Véga, Michel Valeſtrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre ayant bien réüſſi, fut ſuivi de pluſieurs perſonnes, qui en ayant établi en pluſieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une Marchandiſe, qui vaut en quelque ſorte les richeſſes du Pérou.

† Voſſius croit que l'étymologie de *Saccharum*, vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cauſe qu'on tiroit des Roſeaux qui font le ſucre, des boiſſons enyvrantes: ce que Strabon § ſemble favoriſer au Livre 15.

* *Gonzales d'Oviédo, Hiſt. de las Indias, lib. 4. cap. 8.*
† *Voſſius de Phyſiol. chr. & Theol. Gentil. lib. 5. cap. 14.*
§ *Strabo lib. 15. p. 477.*

Car il nous assure, sur le témoignage de Néarque, " que dans l'Inde les Roseaux produisent du Miel sans le secours des Abeilles ; " & quoique ce ne soit point, dit-il, un arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci néanmoins en porte un, lequel a la propriété d'enyvrer.

Cette fin du passage de Strabon est assez obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plûtôt d'une plante, qui ne porte point de fruit ? Cela peut s'expliquer néanmoins par ce que je vais dire. Entre les espéces de Cannes & de Roseaux, il n'y en a point qui porte proprement du fruit ; mais le Maïs, le Gom qui est aussi une espéce de Maïs d'un grain plus petit, & quelques autres plantes miliacées étant aussi en même temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir ; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs ; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La premiére, c'est le grain dont les Sauvages tirent leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines ; en second lieu, les boissons propres à enyvrer ; car, soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau-de-vie, un vin assez agréable, & de fort bon vinaigre ; en troisiéme lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa séve, on exprime un sucre trés fin & trés-délicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trévoux. Je n'en ai point vû de cette espéce, & nos Sauvages ne le travaillent point ; je n'ai cependant point de peine à le croire ; car la tige du Maïs, lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, là-

quelle est trés-saine & trés-rafraîchissante. Les Iroquois nomment ces tiges *Obere*, & les François les apellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les champs de bled d'Inde, les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épi; & aprés les avoir dépoüillées de leurs feüilles & de leur écorce, laquelle est fort mince, on en suce la moëlle qui est fort charnuë, & qui a un goût aussi agréable que l'hydromel. Les autres Cannes de sucre ne portent point d'autre fruit, que le sucre même. On fait aussi de celles-là de l'eau-de-vie, un vin trés-délicat & trés-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainsi de quelque maniére qu'on explique le passage de Strabon, il est toûjours vrai de dire, que les Roseaux produisent un Miel qui n'est pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur suc, il se fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vastes regions de la Scythie produisoient aussi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuse, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roseaux. Au lieu qu'il dit simplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voisins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feüilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la maniére dont se faisoit le sucre; de sorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le sucre fut une gomme, une liqueur, ou un sel, qui transpiroit par les pores des feüilles; ou bien une rosée celeste laquelle se christallisoit & se condensoit,

comme la Manne. Il est cependant naturel de penser que Strabon ne fait que nous indiquer ici la maniére dont nos Sauvagesses font le sucre, qu'elles expriment du suc des arbres, & en particulier des Erables : ce que je vas maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un péu de force, & que les Arbres commencent à entrer en séve, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce; elles font ensuite boüillir cette eau sur le feu, qui en consume tout le phlegme, & qui épaissit le reste en consistance de syrop, ou même de pain de sucre, selon le degré & la quantité de chaleur qu'elles veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystére. Ce sucre est trés-pectoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il soit plus sain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicatesse, & a presque toûjours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvagesses de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pû encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il géle bien pendant la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans vent & sans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre; de sorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres cessent de donner, lorsque la séve commence à prendre plus de consistence, & à s'épaissir. On s'en

26. Tom. III. Pag. 140.

nant
ſans
alors
que
il les
don-
endre
n s'en

apperçoit bien-tôt ; car outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en ſort, eſt plus glaireuſe ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la prémiére, elle ne peut plus ſe chriſtalliſer, ni être miſe en pain de ſucre, & ne fait plus qu'un ſyrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les deſcriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siécles qui peuvent lui être comparés, nous diſent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs diſtilloient du miel, ou qu'ils en diſtilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles, ou d'autres Phénoménes purement ſymboliques & métaphoriques, comme quand ils diſent que le miel coulera des rochers ; que les buiſſons produiront des grappes de raiſin ; qu'on verra ſortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en ſçavent plus qu'eux, ayant ſçû tirer des érables, qui ſont une eſpéce de chêne trés-dur, un ſuc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il ſe trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du ſucre & diverſes liqueurs, ſans parler des eſpéces de palmiſte. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le ſucre en eſt fort bon. Celui d'eau de frêne eſt trés-délicat ; mais il faut une quantité conſidérable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un ſucre encore plus fin des fleurs du cotonnier, connu des Botaniſtes ſous le nom d'*Apocynum Canadenſe* ; mais je ne ſçache pas que les Sauvages tirent aucun ſucre, ou aucun miel du ſuc des fleurs, * comme faiſoient autrefois

* *Appollon, Alexand, Hiſt, Comment. cap. 38.*

les Zigantes, Peuple d'Afrique, lesquels égaloient en ce point le travail des Abeilles.

† L'Auteur de la nouvelle Histoire de la Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel, » lequel est contenu dans une gousse épaisse » & enflée, qui paroît de loin comme la » cosse des pois ou des féves. § Strabon dit que dans les Indes, il se trouve un arbre d'une médiocre grandeur, qui porte des écosses de la longueur de dix doigts, pareilles à celles des féves, & qui sont pleines de miel; mais d'un miel si dangereux, que ceux qui en goûtent, ont bien de la peine à en réchapper. ¶ Le même Auteur fait mention de certains arbres qui portoient une espéce de miel aux extrémitez de leurs branches, ou dans les boutons de leurs feüilles; ce miel rendoit fols ceux qui en prenoient; & il raconte que les Mosinœciens, dans le païs desquels ces arbres se trouvent, se servirent avec adresse de la douceur de ce miel, pour faire une trahison aux Troupes du grand Pompée. Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant d'une feinte amitié, ils les régalérent, leur firent boire de cette liqueur en quantité, & taillerent en piéces trois Cohortes entiéres lorsque cette boisson les eut mis hors de sens & hors d'état de se défendre. Il y a apparence que les Mosinœciens faisoient de ce miel des liqueurs agréables; mais qui enyvroient comme le vin, ceux qui en bûvoient avec excés, & que les Troupes Romaines, qui n'y étoient pas accoûtumées, furent plûtôt yvres que ceux qui les invitoient, & leur tenoient compagnie à en boire. Il est aussi

† *Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6,*
§ *Strabo, Lib. 15. p. 477.*
¶ *Strabo, Lib. 12. p. 378.*

trés - probable * qu'Hérodote parle d'une boiſſon enyvrante, ſous le nom de miel, lorſqu'il dit des Ouvriers de Callatébe en Lydie, qu'ils faiſoient un miel artificiel avec du froment & des bruyéres.

L'eau d'Erable eſt trés-gratieuſe à boire ſans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre paſſable, ſi on la conſerve quelque tems. On en peut faire un trés bon hydromel avec ſon ſyrop; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le fait des cannes de ſucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne ſe ſervoient du ſucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autoriſe, ainſi que je l'ai déja remarqué, & cela peut être. Mais le ſucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans ſon uſage quelque choſe encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en ſervir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes ſauces, juſques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvageſſes font cuire leur bled d'Inde en guiſe de Pralines dans leur ſyrop d'Erable, & elles mêlent leur ſucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les proviſions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conſerve mieux, & eſt beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajoûterai ici par occaſion, que comme il y a des arbres & des plantes qui produiſent un miel, lequel n'eſt point l'ouvrage des Abeilles, il y a auſſi des plantes, qui produiſent de la cire où les Abeilles n'ont point

* *Herodot, Lib. 7. n. 31.*

de part. C'est un petit arbuste, qui vient sur le bord des lacs, des riviéres & des marécages. Il a assez l'air d'un Myrthe, sa feüille ne différe presque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Loüisiane. Il porte des bayes de la grosseur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, sur la surface de laquelle il s'éleve une graisse ou une matiére onctueuse, qu'on receüille, & qui est la substance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant se détache de son noyau. On fond ensuite toute cette matiére ensemble, laquelle en se refroidissant se met en consistance d'une cire verte, transparente, dure, & d'une odeur trés-agréable. J'en ai vû des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur aussi balsamique que celle des plus doux parfums, sans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plûpart des cassolettes.

Ce n'est point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne se servent encore que des chandelles de Cérés; c'est à-dire, de torches d'un bois fort combustible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'avisa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait ensuite des bougies, fit encore plusieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faisant entrer dans ses Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvagesses ne sement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amérique produisent d'elles-mêmes plusieurs

ſieurs plantes filacées, dont elles ſçavent faire uſage, & quelles mettent en œuvre ſans beaucoup de peine, & ſans ſe ſervir de fuſeau & de quenoüille. Telles ſont une ſorte de chanvre ſauvage, diverſes eſpéces de Pites dont on tire un fil trés-délié : deux ou trois ſortes de Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déja ſouvent parlé. Tels ſont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

Les Iroquoiſes & les Sauvageſſes de la Nouvelle France, font une ſorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les ſacs à mettre les proviſions de leurs maris quand ils vont en voyage; les colliers ou les longes dont elles ſe ſervent pour tranſporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages ſelon leurs petits beſoins. Elles enlevent de cette écorce celle qui eſt la plus délicate & la plus voiſine du corps ligneux; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles font roüir & macérer dans l'eau, comme on en uſe pour le chanvre & pour le lin; & aprés quelques préparations, que je n'ai pas aſſez ſuivies, elles la réduiſent en de ſi petits filamens, qu'elles peuvent aiſément la tordre ſur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces différentes ſortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf ſauvage & de Porc-épy, teint en diverſes couleurs. Pour faire ces diverſes teintures, elles ſe ſervent de différens ſucs qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font boüillir avec des racines & des herbes qui leur ſont connuës, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le

suc s'imbibe facilement dans les choses qu'elles veulent teindre, aprés quelques boüillons & sans autre préparation.

Elles suppléent aussi au défaut du fil en différentes maniéres. Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux desséchez; ou des filamens tirez de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux passées & coupées bien menu. Pour coudre les canots, on se sert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, sont d'un fort bon usage & d'une grande propreté.

DE LA GUERRE.

LES Hommes, qui sont si desœuvrés dans leurs Villages, ne se font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne sont proprement nés que pour les grandes choses, & sur-tout pour la Guerre, laquelle exposant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournir de fréquentes occasions de mettre dans son plus beau jour toute la noblesse de leurs sentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame vraïement heroïque. La chasse & la pêche, qui aprés la guerre emportent toute leur attention, ne leur sont agréables, que parce qu'elles en sont l'image, & peut-être en laisseroient-ils le soin aux femmes, ainsi que de la nourriture & de tout le reste, si elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à se rendre terribles à

des ennemis encore plus redoutables, que ne les sont les bêtes féroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fussent bien belliqueux, puisque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas osé leur ravir sa naissance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, sur l'origine des Amériquains, sont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne sert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble; ils font tous consister leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais si l'Areskoui des Hurons & des Iroquois est l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoüer aussi que les Iroquois & les Hurons sont encore plus dignes d'appartenir de plus prés au Dieu de la Guerre, que les autres Nations Barbares de l'Amérique, par la supériorité qu'ils ont sur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'esprit & du corps: la vivacité dans la conversation; la douceur dans la physionomie, l'adresse en différens exercices, la legéreté à la course, ainsi du reste; mais ils ne cédent à qui que ce soit pour la bravoure, ils passent incontestablement pour être les meilleurs soldats, & on ne peut au moins leur disputer la qualité de braves.

La guerre est pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice nécessaire, & peut-être est-ce la même chose pour tous les autres

Sauvages de l'Amérique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déja observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y ayent pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon lui semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne lui plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que

la mort lui a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Athonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'executer sa commission. Elle lui parle par un collier de porcelaine, & lui explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien-tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmi les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins selon les régles dont la Gynécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa présence en posture de supliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune lui répréſentant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent toute de donner quelque soulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmi les Caraïbes & les Bresiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation particuliére dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix néanmoins un peu différentes de celles des Iroquois. C'est ce que j'infére de ce qu'en a dit Thévet dont je rap-

porterai les propres paroles. * » Quant auf-
» dites femmes veuves, elles ne fe remarient
» point, fi ce n'eft aux freres & plus proches
» parens de leur défunt mari, lefquels au-
» paravant faut qu'ils vangent la mort dudit
» défunt, s'il a été pris & mangé de l'enne-
» mi. S'il eft mort de vieilleffe ou maladie,
» il faut que celui qui doit prendre la veuve
» pour femme améne un prifonnier qui né-
» toïe fur la foffe du trépaffé, foit qu'on ait
» changé de Village ou autrement: auffi que
» toutes les pennafferies, colliers, arcs &
» fléches d'icelui foient lavées par ledit pri-
» fonnier, même fon grand lit où il cou-
» choit de fon vivant. Encore ne fe rema-
» rient jamais lefdites veuves, à un moins
» fort & vaillant qu'étoit leur mari; car au-
» trement on les déniéroit, & leurs enfans &
» alliez mêmes en feroient fâchez & mal
» contens, de façon que s'il n'y a rencontre
» pareille, elles aiment mieux demeurer ain-
» fi veuves tout le refte de leur vie, & finir
» leurs jours avec leurs enfans: & encore
» qu'elles fe remarient, fi eft-ce toutefois
» plus d'un an aprés le trépas de leur mari,
» & autres chofes ci-deffus accomplies. A
» ce propos je vous raconterai ici d'une fem-
» me, laquelle aprés la mort de fon mari,
» qui avoit été pris & mangé de fes ennemis,
» ne fe voulant jamais remarier, parce que
» nul des parens dudit défunt ne s'étoit effor-
» cé de vanger fa mort, & pour cette caufe
» prenant l'arc & fléches s'en alla elle-mê-
» me en la guerre avec les hommes, & fit
» tant qu'elle amena des prifonniers, qu'elle
» bailla à tuer à fes enfans, leur difant: tués,
» mes chers enfans, vangez la mort de vô-

* *Thevet Cofmog. univ. liv. 21, c. 8, p. 917.*

» tre pere défunt, puisque nul de ses parens
» n'en fait autre vengeance : c'est possible,
» parce que je ne suis pas assez jeune & assez
» belle, mais une chose est en moi, c'est que
» je suis forte & vaillante, pour venger la
» mort de vôtredit pere mon mari ; & de
» fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
» sieurs de ses ennemis prisonniers, qu'elle
» faisoit tuër, même aux jeunes freres & ne-
» veux dudit défunt : de sorte que remettant
» tous actes féminins & prenant les mascu-
» lins & virils, ne portoit plus les cheveux
» longs comme les autres femmes ou comme
» elle avoit accoutumé, ains s'accoustroit
» avec des pennasseries & autres choses con-
» venantes aux hommes. Revenons à nôtre
» propos : aprés avoir donc bien banqueté,
» faisant des fluttes des os de bras & jambes
» de leurs ennemis, & autres instrumens,
» comme tabourins faits à leur mode, & s'en
» vont sautans, & dansans joyeusement tout
» autour de leurs loges là où cependant les
» plus anciens ne cessent tout le long du jour
» de boire sans manger, selon la coûtume,
» & sont servis par les veuves du défunt &
» parentes d'icelui, & m'étant informé d'eux
» de ces façons de faire, me répondirent,
» que c'étoit pour hausser le cœur à la jeu-
» nesse, & afin de l'animer à marcher hardi-
» ment en guerre contre leurs ennemis, avec
» l'espoir d'un tel honneur, aprés qu'ils se-
» ront décédez.

Les guerriers n'attendent pas toûjours qu'on les sollicite, leur devoir les avertit suffisament, & le desir d'acquerir de la gloire, les presse encore plus vivement que le devoir & l'usage. Celui qui a envie de lever un parti, ou qui est ainsi engagé à le faire, fournit un

collier, ou bien s'il l'a reçû, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expédition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire neanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer ; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les guerriers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut être regardée ou comme particuliére quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toûjours quelqu'un en campagne ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toûjours consultés par les Chefs de ces petits partis ; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'interêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village, qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager, ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les chefs. Si leurs négotiations ne sont pas assés heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüssir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin ; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athonni* ; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur

autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque ſorte plus réel que le conſeil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen, parce que les Sauvages ſe ménagent extrêmement les uns les autres, & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité, qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne ſont composés d'ordinaire que de ſept ou huit perſonnes d'un Village ; mais ce nombre groſſit aſſez ſouvent par ceux des autres Villages, ou des nations alliées qui s'y joignent ; * & ils peuvent être comparés aux Argonautes, qui pour leur célébre entrepriſe, compoſoient une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuſe que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les Partis détachés, qui ſe forment ainſi en pleine paix, pour ne pas intéreſſer la Nation par des Hoſtilités, leſquelles pourroient avoir des ſuites fâcheuſes, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils ſeront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour caſſer une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre eſt un véritable aſſaſſinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de juſtice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle eſt faite : ils ne ſont ſeulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le ſont que par les dommages qu'ils leur cauſent, lorſqu'ils vont les aſſommer, ou les faire eſclaves preſque juſques aux portes de leurs Paliſſades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

* *Vid. Apoll. Rhod. lib. 1. Argonaut.*

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui régne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-tems à avoir des causes légitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croyent avoir raison d'être mécontens les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se presentent de prendre à leur avantage ceux dont ils peuvent aisément se défaire, lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'espérance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoissance des intéressés ces sortes d'assassinats, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystére ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violens soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complettes, & les mieux développées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait préceder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour ressserrer les nœuds d'une intelligence prête à se rompre; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des temps n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiére, on ne doit pas se flâter que l'injure soit entiérement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, elle saigne intérieurement, tandis que l'ennemi n'en a point reçû tout le châtiment que le ressentiment inspire: le Conseil tient un Registre exact de

ceux qui ont été tués dans ces ſortes d'occaſions, & on en rafraîchit la mémoire juſqu'à ce qu'on ſoit en état d'en prendre la ſatisfaction la plus éclatante.

Le Conſeil ne ſe détermine point à la Guerre, ſans en avoir couvé long-temps le le deſſein, & ſans avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Aſſemblées roulent ſur cette matiére. On y examine avec ſoin toutes les ſuites d'une entrepriſe de cette conſéquence ; on y met en délibération les moyens & les meſures qu'on peut prendre, & on ne néglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmétent rien en particulier pour s'aſſurer de leurs alliez & de leurs voiſins ; ils envoyent chez tous des ambaſſades ſecrétes & des colliers ſous terre, pour les engager à embraſſer la même cauſe, ou pour les obliger à ſe tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont ſoin de ſemer, afin de les tenir en reſpect les uns par les autres.

La paix dans le Conſeil a ſes partiſans zélez auſſi-bien que la Guerre. Ceux qui ne ſont animez à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi-qu'ils ne voient pas ces ſortes de pertes avec indifférence, les ſentent cependant bien moins que ceux qui pleurent leurs freres ou leurs proches ; ils ſont auſſi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de diſſimuler : mais ils ne ſont pas toûjours les maîtres de faire goûter la ſolidité de leurs raiſons. Dans les cas de partage, ceux qui ſont les plus irritez font quelquefois engager la partie ſous-main, & commencer les hoſtilitez par des avanturiers détachez, qui font pancher la balance, & hâtent la concluſion d'une Guerre que les

circonstances rendent alors nécessaire.

La paix étant ainsi rompuë, ou toutes les mesures étant bien concertées pour la rompre, on léve publiquement la Hache, on l'envoye porter solemnellement selon la coûtume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les Villages. La terreur du nom Iroquois est tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voisins tremblent chacun pour soi, & ne sortent d'inquiétude que lorsqu'ils ont vû où le coup doit aller frapper. C'est une politique dans ceux-là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point se hâter de partir, & de balancer longtems le coup pour les tenir tous en haleine; de différer souvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fausse sécurité, ceux qu'ils veulent surprendre: mais c'est aussi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puissent être, de les fomenter, de les réveiller, ou de les répandre eux mêmes, afin de tenir leur jeunesse sur le qui-vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre ayant été établie par la nécessité de se mettre à l'abri de l'injustice, de repousser la force par la force, & de se faire raison des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut aussi sanctifiée par la Religion, ainsi que je l'ai dit, & avoit ses Loix universellement reçûës qu'on observoit scrupuleusement même entre ennemis, afin qu'elle ne sortit pas elle-même hors des bornes de la justice, & qu'elle ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plûtôt maintenir. Sur ce principe, nous

voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre sans avoir de justes raisons de la déclarer, & sans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des personnes établies pour juger de la justice de leur cause, & quand ils prétendoient avoir été lézés par les peuples voisins, ils envoyoient quatre Héros demander la satisfaction qui leur étoit dûë. Ces Héros ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres herbes apellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Légation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient exposer les prétentions du peuple Romain; & si aprés un certain tems marqué on ne faisoit pas droit à leur demande ils retournoient jusques sur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui seul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en présence de trois témoins, certaine formule de paroles solemnelles, usitées en ces occasions, d'une voix claire & distincte, qui fit donner à cette cérémonie le nom de *Clarigation*, jettoit sur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou seulement un bois de lance † teint de

* *Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 3. & Servium in lib. 9. Æneid.*

Alex. ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 3. Ibat Pater Patratus ad hostium fines & verba solemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præscriptos hostes, ob legitimas quas censuerat causas, clarâ voce indicebat, post quam Clarigationem, mos erat, ut de Senatus consilio & populi jussu, fecialis hastam ferratam, aut sanguineam præustam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præsentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici justum piumque bellum putavêre, &c.

† Servius in hæc verba, Lib. 9. Æneidos. *En, ait, (Turnus) & jaculum intorquens emittit in auras, principium pugnæ*, sic habet. Hoc de Romanâ solemnitate tractum

couleur de sang, & brûlé par le bout; aprés quoi il étoit permis de commencer les hostilitez.

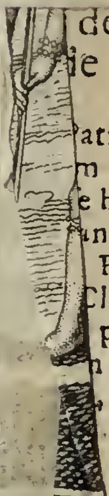
Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reste de cet ancien usage. A la Floride la maniére de déclarer la Guerre étoit d'aller planter sur les Terres des ennemis, dans les passages les plus exposez, des fléches au sommet desquelles on attachoit un floccon de cotton ou de laine. Plusieurs autres peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de fléches mettent un cassetête peint de noir & de rouge; mais cette maniére de déclarer la Guerre dans les formes est rare. Peu scrupuleux sur la justice de leur cause, ils le sont aujourd'hui encore moins à observer les formalitez anciennes; ne pensant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne visent aussi qu'à les surprendre, & à tomber sur eux lorsqu'ils y penseront le moins.

L'animosité des deux Nations ennemies n'est pas toûjours si vive que l'une & l'autre s'arment pour s'entre-détruire, & cherchent leur ruïne totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, se modérer dans leur victoire; cesser de regarder leurs ennemis comme tels, dés-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui causoit l'émulation; les épargner, afin de leur donner le temps de respirer & de se relever, pour disputer de nou-

est. Cùm enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc est princeps fecialium proficiscebatur ad hostium fines: & præfatus quædam solemnia, clarâ voce dicebat se bellum indicere propter certas causas, aut quia socios læserant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc *Clarigatio* dicebatur à claritate vocis. Post quam Clarigationem hastâ in eorum fines missâ, indicabatur jam pugnæ principium. Post tertium autem & tricesimum diem quam res repetissent ab hostibus, feciales hastam mittebant.

27.

is
oit
es
de ref-
ie nou-



Patratus,
m fines
e bellum
unt, aut
Et hæc
Clariga-
pugnæ
n quam

veau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposés pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pére Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis; Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore & dont la défaite entiére étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il appréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la facilité qu'il auroit euë à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toûjours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans joüassent.* Abner * se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en présence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab: surgant pueri & ludant coram nobis.*

* *Reg. Lib. 2. cap. 2. v. 14.*

Et respondit Joab, surgans. Le duel fut accepté : Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percérent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portérent ; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de † Champ des Forts. *Ager Robustorum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dés les prémieres rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si prés, fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accés de sa douleur. » Mon frére, pourquoi n'as-tu pas » sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrémement aigris, la Guerre s'envénima tout de bon & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévû la ruïne.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de maniére qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soûlever presque toute l'Amérique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois par exemple déclare la guerre à l'Outaouach, ou à l'Ilinois, il n'en faut pas

† *Ibid. v.* 16.

davantage pour causer un embrasement aussi général, que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troye, où la Gréce entiére se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royaume de Priam, si vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade & à la Phrygie, qui étoit un assez petit pays de l'Asie Mineure. La Guerre que les Grecs lui firent, réünit dans un Corps d'armée tous les Peuples différens de la Mer Egée & du Péloponese, sous divers Capitaines qu'on honore du nom de Rois, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roi, par exemple, que le Roi d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage dans cette célebre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non-seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c. mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthésilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanaïs; Rhesus s'y transporta du fond de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhésus, que Dioméde & Ulysse seuls défirent pendant le sommeil, la premiére nuit de leur arrivée, avant que leurs chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'éxagération des Poëtes, si l'on veut considérer quelle pouvoit être alors, & la structure & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer

une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réünie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au-delà de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'emboûchure du fleuve St Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusqu'aux bords du Mississippi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique, & des Barbares qui l'habitent. Quoiqu'il y ait une multitude assez grande de Nations diférentes, chacune de ces Nations en particulier est réduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne sçauroient fournir jusqu'à trente guerriers. En second lieu, elles occupent des pays immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cens lieuës, avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, où une trés-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieuës y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orléans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, dévroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entr'elles à cause de leurs différens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemi commun, elles sont obligées de

faire alliance avec les Nations qui ſont à l'autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, afin de faire une diverſion, & de l'affoiblir en l'obligeant à diviſer ſes forces.

C'eſt ſur ce double fondement du petit nombre de perſonnes, dont étoit compoſée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaſte étenduë des pays inhabitez que nous devons raiſonner, pour expliquer les longues courſes, les tranſmigrations & les alliances de certaines Nations trés-éloignées, leſquelles ſans cela ſeroient trés-intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Méridionale, entiérement ſemblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet, les Gaules, les Eſpagnes, la Germanie, l'Italie même, & les autres parties de l'Europe, étoient des Régions hériſſées de forêts que la nature y avoit miſes, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des ſentiers. Il étoit facile dans ces affreuſes ſolitudes aux Galates & aux Ibériens de ſe tranſporter d'Aſie dans les Gaules, & dans les Eſpagnes; il ne l'étoit pas moins pour retourner delà en Aſie.

Les Nations éparſes çà & là étoient trés-peu nombreuſes; ſans cela comment ſeroit-il poſſible de comprendre qu'une armée auſſi petite que celle des Argonautes, eût pû traverſer une auſſi grande étenduë de pays que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'oppoſoient à leur paſſage, & à leur entrepriſe : c'eſt un récit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique ſelon les régles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à la ſubſtance de l'objet principal; mais dans le

fabuleux même, les Poëtes ont soin de conserver la vrai-semblance dans les choses qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des dénoüemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte *, qui a embarrassé les Interprétes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel *. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perses, Amraphel Roi de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roi de Pont, & Thadal Roi des Nations. Les Versions † varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hébraïque, qu'Onkelos & les Septante ont suivie, appelle, *Arioch Roi d'Hellasar*; la version Arabique, *Roi de Sariar*; celle de Symmaque, *Roi des Scythes*; mais St Jérôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roi de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roi des Nations*. L'Hébreu porte *Roi de Goim*, & le Syriaque traduit *Roi des Gélites*. Mais ces pays d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entiérement inconnus dans la Géographie ancienne & moderne. Quelques-uns, aprés Symmaque, entendent par le mot *G ntium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peu-

* *Gen. cap.* 14. † *Vide Polyglotta & Biblia Maxima in cap.* 14. *Genes.*

ples séparez, dont chacun étoit maître chez soi, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Isles de la Mer Egée, *Insulæ Gentium*, les Isles des Nations.

Le sujet de l'embarras des Interprétes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'espéce d'impossibilité, qui semble résulter de ce grand éloignement, que ces Rois pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Rois, lesquels étoient assez voisins. Pour éviter donc cet embarras, ils tâchent de r'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & disent qu'Arioch étoit Roi d'une Ville de la Cœlesyrie, qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium* *; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres Saints; car cette dénomination est moins ancienne que Moyse, & ne se trouve point dans Josué, quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée. La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que longtemps aprés, à cause des Phéniciens & autres petits peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Rois de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam d'être allié à des Peuples trés-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique; & & qu'il l'a été aux François dans la derniére Guerre qu'ils ont faite en Amérique en 1716. quand pour aller secourir les Tionnontatés,

* *Masius Josue, cap. 12, v. 9.*

il leur fallut faire six ou sept cens lieuës pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur Fort, où ils étoient un trés-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignez de plus d'environ quatre à cinq cens lieuës des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre, eussent été dans cette hypothése, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut r'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, que Eusébe nomme *Areïos*, convient à *l'Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areïane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Aréiane, ou d'Ariane, se raporte fort au Roïaume de Sarian de la version Arabique. Thadal Roi des Gélites, selon la version Syriaque, étoit fort voisin d'Arioch; car il y a apparence que les Gélites étoient les mêmes que ceux, qui sont appellés *Gela*, ou *Geli* dans la Geographie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline * les confond avec les Cadusiens, Strabon † les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mi-

* *Plin. Lib. 6. cap. 16.*
† *Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.*

neure, de ceux de leurs deux autres Confédérez; car il est rapporté dans Arrien, ¶ que pendant qu'Alexandre traversoit la Perse, il il lui vint des Ambassadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin trés-court; de sorte que ce Prince en fut trés-surpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit r'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, sur-tout de celui des Elamites, dont le païs n'étoit pas si éloigné ni si étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perses, jusques au temps de Cyrus, n'ayent vécu à la façon des Sauvages, ainsi que je l'ay prouvé par Hérodote.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un sens si petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fussent voisins, la Guerre ne laissoit pas d'embrasser une grande étenduë de pays; ce qui paroît manifestement par la sainte Ecriture même; puisque ces quatre Rois alliez,* avant de vaincre les cinq autres, détruisirent plusieurs Nations, lesquelles étoient apparemment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Géants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté; car toutes ces Nations, qui occupoient une étenduë de pays si considérable, étoient trés-peu nombreuses. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui ve-

¶ *Arrian. Lib. Hist. Indic.*
* *Gen. cap.* 14. *ver.* 5. 6. 7.

noient encore de triompher de ceux de la Pentapole : car ces ſuperbes Conquérans furent vaincus dans leur victoire par Abraham * à la tête de trois cens dixhuit hommes de ſes gens , & peut-être , quelque peu des troupes Auxiliaires des deux fréres Eſcol & Aner , qui étoient ſes alliez.

Je ſçais qu'on peut faire des difficultés ſur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation , & qu'on peut m'objecter que ces pays on été extrémement peuplez ; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Iſraëlites , leſquels multipliérent ſi fort dans le déſert , mais il n'y a qu'à diſtinguer les temps. Les peuples ont eu leurs viciſſitudes ; dans un temps ils ont été en trés-petit nombre , & dans d'autres ils ſe ſont ſi fort accrus , qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voiſins , comme des torrens.

La Buchette ou le ſigne de l'Enrôlement.

La Hache n'eſt pas plutôt levée que les Chefs de Guerre ſe diſpoſent à aſſembler leur monde , & que ceux , qui ont envie de les ſuivre , lévent la Buchette. C'eſt un morceau de bois façonné , orné de vermillon , que chacun des Guerriers marque de quelque note , ou figure diſtinctive , & qu'il donne au Chef , comme un ſymbole qui le répréſente en perſonne , & qui peut être regardé comme le lien de ſon engagement , tandis qu'il ſubſiſte.

J'avois cru que , quelque engagement que priſſent les Sauvages en ces ſortes d'occaſions , ils pouvoient le rompre ſans façon , & ré-

* *Ibid. ver. 15.*

& retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous indépendans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui réleve en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solemnellement, & dont l'engagement subsistoit par des Buchettes semblables à celles qu'on léve pour aller en Guerre, un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loi de temps immémorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui aprés avoir levé la Buchette ne remplissoit par les obligations de son engagement. Quoique cette Loi ne s'observe pas aujourd'hui à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de sévérité encore assés récens, & l'on a vû assés souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voye de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient déserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquels ils s'étoient enrôlez.

Cette maniére de contracter des engagemens, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foi donnée n'étoit pas particuliére aux Barbares; mais elle avoit passé d'eux

aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conſervée encore aſſés long temps, aprés les ſiécles floriſſans de la République juſques au bas Empire. On appelloit ces ſymboles *Teſſera*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, ſur leſquels on traçoit des chiffres, ou des figures ſelon ce que l'on vouloit répréſenter & ſignifier. Les plus reſpectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus vénérable, étoient ceux qu'on nommoit *Hoſpitales*, parce qu'ils étoient donnés en ſigne d'hoſpitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ſacré, & paſſoient juſqu'aux deſcendants. Les Hôtes, en ſe ſéparant, partagoient le ſymbole, & en gardoient trés-précieuſement les piéces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinſſent à ſe revoir. Ceux qui négligeoient, ou briſoient ces ſymboles, étoient cenſés renoncer à la foi jurée; ils paſſoient pour infâmes, & dignes de toute la colére des Dieux. Des particuliers, ces ſymboles paſſérent aux Communautés; & les Villes les envoyoient aux autres Villes alliées, pour être un ſûr garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de pluſieurs ſortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit auſſi *Teſſera*, on appelloit du même nom le ſignal de l'enrôlement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui ſe donnoit ſur de ſemblables morceaux de bois; on appelloit ainſi les obligations pour le prêt des Troupes, ſoit qu'on dût les payer en argent, ou en vivres; car alors en répréſentant ces Buchettes au temps marqué, les Tréſoriers d'Armée, & les Commiſſaires

des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choses qu'elles signifioient. On pratiquoit la même chose dans les distributions que les Empéreurs faisoient au Peuple; & c'est de-là que viennent les distinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithétes jointes au mot *Tessera*, comme sont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui signifioient leur usage & l'application qu'on en faisoit, laquelle est déterminée par l'Epithéte même. On voit encore la forme de ces sortes de symboles dans les Médailles des Empereurs, & sur quelques Antiques.

Maniere de chanter la Guerre.

La Guerre se chante dans une Cabane de Conseil, où tout le monde s'assemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'est le Chef de Guerre qui fait le festin. Ce qu'il y a de particulier dans cette sorte de festin, c'est que les chiens, qu'on met dans la Chaudiére, y sont la matiére principale du sacrifice : Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Acreskoui* le Dieu de la Guerre, au grand esprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire sur leurs ennemis, & de les r'amener sains & saufs dans leur partie. C'est * sans doute un de ces sacrifices que les Lacédémoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce soit un esprit de piété,

* *Pausanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. Contra Gentes. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.*

qui soit l'ame de ces sacrifices, c'est plûtôt un esprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la vûë de ces mets, ils se persuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le disent ensuite, dans leurs chansons, ils n'ont point de plaisir plus sensible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaison qu'ils mettent entre eux & leurs chiens; en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Esclaves.

Les Guerriers viennent à cette assemblée peints d'une maniére affreuse, & bizarre, propre à inspirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui léve la Hache, le visage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il est armé aussi bien qu'un ou deux assesseurs qu'il a à ses côtés, avec sa femme & ses enfans qui sont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le chef ayant chanté pendant quelque-temps, éléve ensuite sa voix, & dit à tous les assistans qu'il offre le festin au Dieu de la Guerre, & s'adressant ensuite à lui. » Je t'invoque, dit-il, afin » que tu me sois favorable dans mon en- » treprise, que tu ayes pitié de moi & de » toute ma famille; j'invoque aussi tous les » esprits bons & mauvais; tous ceux qui » sont dans les airs, sur la terre, & dans la » la terre, afin qu'ils me conservent, & ceux » de mon parti, & que nous puissions, aprés » un heureux voyage, retourner dans nôtre » pays. « Tous les assistans répondent *ho! ho!* & accompagnent de ces acclamations reïtérées tous les vœux qu'il forme, & toutes les priéres qu'il fait.

Le Chef *léve ensuite le chant*, & commence la Danse de l'*Athonront*, en frappant à l'un

des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *hé*, *hé*, tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même maniére. C'est-là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiére, aux Guerriers les plus considérables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils veulent animer ; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'ils ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déja signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en user ainsi ; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un present à celui à qui ils ont fait cette espéce d'insulte, en prenant cette liberté, faute dequoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'ils ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assés de courage pour faire de mal à personne ; ce qui les couvriroit de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particuliére, que qui que ce soit n'oseroit chanter

en ſa préſence, non-ſeulement dans ces ſortes de ſolemnités, mais même dans le particulier, ſans s'expoſer à lui faire un affront & à en recevoir un de ſa part.

La Guerre s'échauffe à meſure qu'on approche du terme fixé pour le départ; elle ſe chante preſque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les proviſions de bouche, ce qu'ils nomment *fagotonkariagon*, c'eſt-à-dire *la famine*, ſoit parce qu'ils font ces proviſions contre la faim à laquelle ils ſont expoſés dans leurs longs voyages, ſoit parce que les Guerriers s'y diſpoſent par un long jeûne, afin, diſent-ils, d'être mieux en état de ſoûtenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inévitable, & pour eſſayer combien ils ſont capables de la ſupporter. Il eſt bien vrai qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux; mais il paroît évident que c'étoit chez eux anciennement un acte de Religion, inſtitué dans le même eſprit que les ſacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux qui reſtent au Village prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent enſemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puiſſe être. Tel Guerrier, avant que de ſortir du Village, eſt dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'eſtime où il eſt parmi les ſiens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aïant perſonne, qui ne s'empreſſe à lui donner des marques de conſidération, & qui ne veüille ſe faire honneur de poſſéder quelque choſe qui lui ait appartenu.

* L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse, nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats, qui ayant contenté dans une Ville, ou dans une Province, sont obligés de passer dans une autre. Car, » dés que le Mandarin est sur le point » de partir, tous les habitans vont sur les » grands chemins; ils se rangent d'espace en » espace, depuis la porte de la Ville par où » il doit passer jusqu'à deux & trois lieuës » loin: on voit par tout des Tables d'un » beau vernis, entourés de satin, & couver» tes de confitures, de liqueurs, & de Thé. » Chacun l'arrête malgré lui au passage, on » l'oblige de s'asseoir, de manger & de » boire...... Ce qu'il y a de plus plaisant, » c'est que tout le monde veut avoir quel» que chose qui lui appartienne. Les uns lui » prennent ses bottes, les autres son bonnet, » quelques-uns son sur-tout, mais on lui en » donne en même-temps un autre, & avant » qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il » chausse quelquefois trente paires de bot» tes différentes.

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glacus † & Diomede, sur le point de combattre l'un contre l'autre, ayant reconnu les liaisons que leurs Péres avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant se donner des marques de leur estime, ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille,

* *P. le Comte N. M. de la Chine, Tom. 2. p. 53. 54.*
† *Homer. Iliad. 6. ver. 236.*

avant que d'aller ailleurs ſignaler leur courage ſur des ennemis, qui ne leur touchaſſent pas de ſi prés.

Le jour du départ, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes piéces, s'aſſemblent dans la Cabane du chef du parti, lequel eſt toûjours noirci & armé à ſon ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs proviſions prennent les devans, & vont les attendre à une certaine diſtance hors du Village. Lors qu'ils ſont aſſemblés, le Chef les harangue courtement, & ſort le premier chantant ſeul ſa chanſon de mort au nom de tous les autres qui le ſuivent à la file un à un ſans dire mot. Hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou déchochent une fléche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant juſqu'à ce qu'il ſoit hors de la vûë du Village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement hors de danger, & même de retour dans ſon Village, où il eſt obligé de faire un nouveau feſtin, pour remercier l'eſprit qui l'a favoriſé dans ſon enterpriſe, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Départ des Guerriers.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, ſe dépoüillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voyageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur eſt pas abſolument neceſſaire, & ne ſe chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois, & les Hurons, nomment la

Guerre *n'Ondoutagette* & *Gaskenrhagette.* Le verbe final *Gagetton* , qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter* , marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois , qui en étoit tellement le symbole , qu'il en avoit pris sa dénomination. Le terme *Ondouta* , signifie , le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entiére , dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent ; de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre , parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expéditions. En effet, la natte est encore aujourd'hui le symbole qu'ils réprésentent dans leurs peintures Hiéroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha* , il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courrir aprés des étymologies , sur lesquelles les naturels du pays sont embarrassés eux-mêmes, il me sufit de dire que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires , se réduit à leurs armes , à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens , & à quelques provisions de farine préparées de la maniére , dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives , & défensives , étoient , & sont encore en partie les mêmes , dont on s'est servi presque par-tout depuis les prémiers tems , jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu , qu'on leur a communi-

quées par une mauvaiſe politique ; ſçavoir l'arc & la fléche, dont on attribuë la premiére invention aux Crétois ; le javelot, le caſſetête ou la maſſe d'armes, le bouclier, la cuiraſſe, & le caſque.

Leurs arcs ſont faits de bois de Cédre rouge, ou d'une autre ſorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils ſont droits & à peu p rés de leur hauteur. Leurs fléches ſont faites de roſeau, & ſont empennées de plumes de quelque gros oyſeau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poiſſon trés-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent ; de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Je n'ai pas oüi-dire qu'aucune Nation de l'Amérique Septentrionale ait l'uſage, ou le ſecret de les empoiſonner. Ils rempliſſent de ces fléches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois paſſent leurs fléches dans leurs cheveux, de la même maniére dont en uſoient autrefois les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée, & de maſſuë, il eſt de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi ou arrondi à ſon extrémité de la groſſeur du poing. On en voit de differentes ſortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées, il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures.

Leurs cuirasses étoient aussi un tissu de bois, ou de pettites baguettes de jong coupées par longueur proportionnées, serrées fortement l'une contre l'autre, tissuës & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreüil. Ils avoient des cuissards & des brassardes de la même matiére. Ces cuirasses étoient à l'épreuve, des fléches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'eussent pas été de celles qui sont garnies de fer. Je ne sçache pas qu'elles fussent en usage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fusils, de la poudre, & des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont presque abandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser au lieu de les servir. Les Peuples les plus reculés, & qui sont assez heureux pour ne pas nous connoître, en usent peut-être encore.

Ils ne se servent pas volontiers de nos épées de la maniere dont nous nous en servons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guise de pique ou d'esponton.

† Les Peuples du Chili ont des frondes, & sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarrassent les animaux, je ne sçai s'ils s'en servoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on apelloit *Restiaires*, s'en servoient dans les combats du Cirque.

† *Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud*, p. 58.

§ Thevet parle aussi d'une autre sorte d'arme, dont usent les Patagons, ou les Géans voisins des Terres Australes, & situez dans une Isle à l'extrémité de l'Amérique. Ce sont, dit-il, » de certains boulets gros & pesans, qui » sont pris d'une mine fort claire : & sont des » boulets tous ronds, lesquels ils accoûtrent » tout ainsi qu'on fait par deçà des plombées, » avec une corde faite de nerfs de bête. Cette » sorte d'armes est celle qu'ils ne laissent ja- » mais, soit qu'ils aillent à la Chasse ou à la » Guerre, d'autant qu'ils en sont si bons maî- » tres, que de la longueur de leur corde, ils » ne faudroient atteindre ce à quoi ils visent. » Encore les jettent-ils sans qu'ils soient at- » tachés, & lors à trente-cinq ou quarante » pas, ils ne se soucient guéres de frapper là » où ils auront pris leur visée, & la bête sera » bien de grande vie, & aura les os bien durs, » si cette grosse boule ne les lui amollit & » casse tout à net : & l'aïant tuée la portent » sur leurs épaules en leurs Cabanes. Il vau- » droit autant être atteint d'une balle de » plomb d'harquebuze.

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour se reconnoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche comme les autres étendarts, dont on use dans nos Armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance par-

§ *Thevet Cosmog. Uni. Liv, 21. ch, 2, F. 905. c, 2.*

faite que je trouve dans toute la ſuite de l'Ouvrage, entre ces Héros fameux de l'Antiquité, & les Barbares du tems préſent, dans leurs voyages & dans leurs entrepriſes militaires. Hercule & Jaſon, Caſtor & Pollux, Zethés & Calaïs, Orphée & Mopſus, & tous ces autres demi-Dieux qui ſe ſont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, ſont ſi bien repreſentez par une troupe de gueux & de miſérables Sauvages, qu'il me ſemble voir de mes yeux ces célébres Conquérans de la Toiſon d'Or. mais cette reſſemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçûë de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils ſe ſoient crûs honorez de leur avoir été comparez.

La fameuſe Navire Argo, qui a pour ancre une pierre * attachée à une corde faite de racine de laurier; à qui le poids d'Hercule ſeul ſert de leſt: que les Argonautes portent ſur leurs épaules dans les ſables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la diſtingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choiſit avec les autres ſa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit ſapin aprés avoir rompu le ſien; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche ſur le rivage à la belle étoile, ſur un lit de feüilles ou de branches, eſt un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-deſſus. Je pourrois pouſſer la comparaiſon plus loin; mais elle ſera aſſez ſen-

* *Apoll. Rh. Lib.* 1. *v.* 955. *&* 2. *v.* 166. *Idem Lib.* 1. *v.* 533. *Idem Lib.* 4. *v.* 1385.

ſible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages ſe font par eau, à cauſe de la commodité des Lacs & des Riviéres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amérique, qu'il n'eſt preſque point d'endroit où les eaux ne ſe diſtribuënt. Les fleuves de l'Europe ſont des ruiſſeaux en comparaiſon de ceux de ce nouveau Monde. Dans l'Amérique Méridionale, le fleuve des Amazones, l'Onéroque, la Riviére de la Plata, ſont de véritables mers par leur prodigieuſe largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cens lieuës de tour. Preſque tous ces Lacs communiquent enſemble, & quand on eſt arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Riviéres qui coulent dans le Miſſiſſipi, lequel courant preſque toûjours Nord & Sud, ſemble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans ſon ſein quantité de belles Riviéres qui s'y rendent de ſes deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en ſe dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La ſituation des Iroquois eſt encore plus avantageuſe que celle des autres Peuples de la Partie Orientale; car ayant d'un côté le fleuve St Laurent dans leur voiſinage au fameux ſault de Niagara, & de l'autre l'Ohïo, ou la belle Riviére qui tombe dans le Miſſiſſippi, ils ſont à la portée d'aller par-tout au Levant, & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux Riviéres.

La maniére dont la terre est coupée pour la distribution des eaux, qui doivent la fertiliser, a rendu la Navigation nécessaire presque aussi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une si haute perfection, a été borné pendant plusieurs siécles à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eût pû dés les temps du Déluge donner des idées pour la construction des Vaisseaux, d'une figure diférente à la vérité, mais d'un trés grand port; il faut avoüer néanmoins, que long-temps même aprés le Déluge, non seulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il sembloit même qu'on en eût perdu toute connoissance. Il est vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur aussi grand que celui qui le fit périr presque entiérement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la suite, les hommes furent rebutez d'entreprendre des Ouvrages semblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de plusieurs années; soit qu'ils ne les jugeassent pas d'ailleurs nécessaires à leur besoin présent, soit qu'ils n'eussent pas encore une connoissance distincte de la vaste étenduë des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils aimassent mieux s'y exposer avec témérité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande sûreté.

Quoique l'on fasse l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers Auteurs de la Navigation, je crois que l'on peut dire que les commencemens ont été à peu prés les mêmes par-tout où il y a eu

des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considérables. Il est même très-vrai-semblable, qu'avant que les Phœniciens eussent enchéri sur les autres en cette matiére, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes maritimes du Péloponnese, avoient commencé à y perfectionner plusieurs choses. L'Isle de Créte étoit célébre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Méditerranée *. Minos avoit fait même des conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. † Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mâts. Jason, selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits bâteaux dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Hérodote ¶ décrit ces bâteaux ronds dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Mais sans remonter à des temps si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'hui en Amérique, c'est-à-dire, de Pyrogues & de Canots.

* Selon Thucydide *Liv.* 1. *p.* 4. Minos est le plus ancien que l'on connoisse, qui ait mis une Flotte en Mer. Eusébe dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pélasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens, les Milésiens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Cretois.

† *Vide Lil. Greg. Gyrald. de Navigiis, &c.*

¶ *Herodot. Lib.* 1. *n.* 194.

Les Pyrogues.

Les Pyrogues étoient, & sont encore aujourd'hui des arbres creusez, par lesquels Virgile * a crû que la Navigation avoit commencé, ainsi qu'il l'exprime par ce vers.

Tunc Alnos primùm fluvii sensere cavatas.

On y employoit toutes sortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faisoient de jonc, c'est-à-dire, de ces Roseaux, dont parlent Diodore de Sicile §, Solin † & Pline ¶, & qui deviennent d'une hauteur & d'une grosseur si prodigieuse.

Canots.

Les Canots étoient de deux sortes, les uns faits de branchages d'osier, & couverts de peaux. § Tels étoient ceux des Lusitaniens, & des Peuples de la Grande Bretagne sur l'Océan; des Henétes ou Vénitiens dans le Golphe Adriatique *a*; des Assyriens sur le Tigre & sur l'Euphrate; des Ethiopiens sur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de plusieurs Peuples de leur voisinage. Lucain a décrit magnifiquement ces sortes de petits bâteaux dans les vers suivans.

Primum cana salix, madefacto vimine parvam
Texitur in puppim, cæsoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum superenatat amnem.

* *Virgil Georg.* 1. *v.* 136.
§ *Diodor. Sic. Lib.* 2. *p.* 74. † *Solinus, cap.* 65. ¶ *Plin. Lib.* 7. *cap.* 2. *a Strabo Lib.* 5. *p.* 107.

Sic venetus stagnante pado, fusoque Britannus
Navigat Oceano. Sic cum tenet omnia Nilus
Conseritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro *.

Les Auteurs donnent à ces Bâteaux les épithetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il falloit les coudre à cause de la matiére dont ils étoient, & qu'il y en avoit qui se plioient facilement, de maniére qu'on pouvoit aisément les porter. Les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, en avoient de cette espéce, qu'ils plioient comme le reste de leur bagage, & qu'ils portoient lorsqu'ils étoient arrivez aux cataractes du Nil.

Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples du Nord, nous ont conservé le modéle & la forme de ces Canots de peaux dans ceux dont ils font usage, lesquels sont aussi de deux espéces. Les premiers ne sont que pour une personne seule. Ils sont de la longueur depuis douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats, & de la forme d'une navette de Tisserand. Le dessus est tout couvert de peaux comme le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu, dans laquelle l'homme passe à mi-corps pour se mettre sur son séant. Il ferme cette ouverture comme une bourse, & la serre contre son corps comme une ceinture, & quand il a ajusté tout autour les bords d'une casaque, qui ne lui laisse que le visage à découvert, le

* *Lucan. Lib.* 4.

† *Plinius Lib.* 5. *cap.* 9. Navis Plicatilis, quæ facta ex corio complicata, circumfertur ad trajiciendos amnes.

Idem Lib. 10. *cap.* 29. Ibi Æthiophicæ conveniunt naves: namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad cataractas ventum est.

28. Tom. III. Pag. 186.

[illegible]taractas ventum est,

Canot & le Canoteur ne paroiſſent faire qu'une ſeule piéce, & pas une goute d'eau n'y ſçauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui eſt terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtez avec tant de dextérité & de promptitude, que le Canot ſemble gliſſer ſur l'eau, & diſputer avec le vent pour la legéreté. Un javelot attaché aux côtez du Canot par une longue corde, leur ſert à darder le poiſſon qu'ils mangent crû, & comme ils n'apréhendent point que l'eau les domine; qu'ils ſe font même un plaiſir de faire tourner leur canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de ſuite, il ſemble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages ſans crainte, pourvû qu'ils puiſſent ſe flâter que le poiſſon ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots ſont de la forme ordinaire, le Gabarit en eſt de bois, & de piéces bien emmortoiſées & liées enſemble, qu'on couvre enſuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien couſuës comme les premiéres. Ils ſont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & ſoixante perſonnes. Dans le temps calme on les conduit à la rame : mais lorſque le vent peut ſervir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Les Indiens du Pérou ont une autre ſorte de Batteau de cuir fort ſingulier apellé *Balze*, * dont le Pere Feüillée & M. Frézier nos ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 105.*

du Sud. † Il consiste en deux espéces de Vaisseaux taillés de la forme d'un Canot, & faits de peaux de Loup Marin bien cousuës & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces Vaisseaux par le moïen d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneusement l'orifice aprés les avoir enflés comme un ballon. On les assujettit ensuite, & on les attache l'un à l'autre, de maniére cependant que le devant soit plus approché que le derriére, par le moïen d'un chassis de bois composé de barres de la largeur de deux pouces, auquel ils sont fortement amarrés avec des cordes de boyaux. Les barres du chassis sont tellement disposées que la plus longue va de poupe à proüe & sert de quille; les autres s'écartent bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'un flanc à l'autre. On étend sur ce chassis une grande peau composée de plusieurs autres cousuës ensemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chassis. Ceux qui doivent naviguer sur ces sortes de bâtimens s'asseoient sur cette peau, & nagent avec une pagaye ou aviron à double palette, comme celui des petits Canots Eskimaux, dont nous venons de parler. Si le vent peut servir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pouroit se dissiper, il y a toujours sur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par lesquels on peut les soufler, quand il est besoin. La maniére de coudre les ballons est particuliére; on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on passe ou des arêtes, ou des morceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser par-dessus & par-dessous des boyaux moüillés, pour fermer exactement

† *Feüillée, Journal des observations, &c. tom. 2. p. 590.*

les passages de l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frézier assure qu'il y en a sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh a voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. dégré de Latitude Méridionale, qu'ils ont une espéce de Canot de peau, lequel se soûtient sur l'eau par le moyen de deux vessies enflées. * Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses héritiers, est fort différente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé & de ce qu'elle doit être, il n'y qu'à la voir pour juger qu'elle est entiérement imaginaire.

Les Celtibériens Espagnols usoient de semblables Bâteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. † La nécessité de ses affaires l'ayant obligé de passer d'Italie en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entiérement périr entre la Ségre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges emportérent les Ponts qu'il avoit jettés sur ces Riviéres, & lui ôtérent parlà tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie legére des Lusitaniens, & celle de la Celtibérie qui connoissoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur *des Peaux de Bouc enflées* qu'ils portoient toûjours à la Guerre; hacelloient continuellement ses Troupes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagême, par lequel il trompa l'attente de ses

* *Indiæ Occid. part. 8.*

† *Cesar de Bello. Civ. Lib. 1.*

ennemis, qui s'en promettoient déja une défaite bien entiére. Il fit construire par ses soldats des Canots, dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expédition des Isles Britanniques. La quille & le fonds de ces petits bâteaux, étoient d'un bois fort léger, & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réüssit, ainsi qu'il l'avoit imaginé, & il se tira par-là d'un des plus grands dangers, où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate,* selon le témoignage du P. Avril, sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble, & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. † Le Pere Acosta dit, qu'en Amérique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Riviéres; mais au lieu de peaux de Bouc, on se sert de courges séches, vuidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

Canots d'Ecorce.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil, & qui pousse quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées tout au plus, ¶ quoique Théophraste & Pline § lui

* *P. Avril, Voyage d'Orient, Liv.* 1. *p.* 36.

† *Acosta, Hist. Nat. de Ind. Lib.* 3. *c.* 18.

¶ *Theoph. Hist. Plant. Lib.* 4. *c.* 9.

§ *Plinius, Lib.* 13. *cap.* 11. Papyrum ergo nascitur in Palustribus Ægypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evaga-

en donnent dix, & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Médecine ; on en tiroit des feüilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des bâteaux, des mâts, des cordes, des voiles, des ustanciles de ménage, de nattes, des couronnes pour les Dieux, * & des souliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliére à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie, sur le bords de l'Euphrate, † dans l'Isle de Créte, & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette derniére étoit d'une espéce différente.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige assez mince, point de feüilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit servir à tant d'usages si différens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des bat-

tæ stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum brachiali, radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non ampliùs cubitorum longitudine in gracilitatem fastigatum, Thyrsi modo cacumen includens semine nullo aut usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratiâ, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt ; & è libro vela, tegetesque necnon & vestem, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem usum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

* Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Papier que Pline dit qu'on faisoit pour les Dieux.

† *De Italicâ Papyro. Strabo, Lib. 5. & Martialis, Lib. 8.*

teaux & des voiles. ¶ Hérodote ſemble dire qu'on n'employoit à cet uſage que le ſommet de la tige, § & Théophraſte aſſure qu'on les faiſoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces aſſez épaiſſes pour faire le corps du bâtiment ; encore moins, ce ſemble, du ſommet, qui ſe ſépare en feüilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conſéquent n'ont point aſſez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être aſſez ſolide pour porter des hommes & des charges aſſez péſantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tiſſu natté de bien prés, comme ſont encore certains petits bâtimens, dont les Abyſſins ſe ſervent de nos jours pour naviguer ſur le Nil.

Je crois auſſi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, leſquels ſont ſynonimes, étoient des noms génériques, qui s'appliquoient univerſellement à tous les arbres, de l'écorce deſquels on ſe ſervoit pour écrire. * Pline nous apprend qu'on écrivit d'abord ſur les feüilles de Palme, & c'eſt peut-être à quoi † Virgile fait alluſion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ſes Oracles ſur des feüilles. Pline ajoûte qu'on ſe ſervit enſuite de l'écorce de certains arbres. ** Saint Iſidore de Séville, ſuivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'eſt la même choſe.) » Le Livre eſt la Tunique intérieure de » l'écorce, qui eſt la plus voiſine du corps ligneux,

¶ *Herod. Lib. 2. n. 98.*
§ *Theoph. loc. cit.*
* *Plinius, Lib. 13 cap. 11.*
† *Virg. Æneid. 3. & 6.*
** *Iſidor. Lib. 6. cap. 12.*

ligneux, sur laquelle les Anciens écrivoient. *Liber est interior Tunica corticis, quæ ligno cohæret, in quâ Antiqui scribebant.*

Ces noms génériques, dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feüilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambeau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyros* vient du mot grec πῦρ, le feu, ce nom lui conviendroit encore plus facilement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Méridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Ocean, & résistent plus facilement à la vague que de simples écorces; mais dans les Riviéres de Canada, ou de l'Amérique Méridionale, elles ne valent rien pour les voyages de longs cours, à cause de la multitude des saults & des cataractes, où leur pésanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutiles. On en a cependant toûjours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Riviére à l'autre, ou pour y char-

royer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire sont trés-commodes pour les grands voyages, & les seuls dont on puisse se servir, parce que leur legéreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau sont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de 2. de 4. jusqu'à 10. places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot est d'une ou de deux piéces d'écorce, ausquelles on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & dehors, de maniére qu'ils paroissent être d'une seule piéce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a guéres au-delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des clisses de bois de Cédre extrêmement minces, qui sont posées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées prés à prés dans le sens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans lesquels sont

enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proüe. Les deux extrémités, ou pinces, sont entiérement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui est assez dur. Ils n'ont guéres que cinq pieds de long, dont la pêle en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

*S*i ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner, & pour soûtenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train d'aller. Ils sont d'ailleurs trés-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne passe guéres de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents modérés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison trés-difficile; les plus sages ne l'entreprennent guéres sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap,

& tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déja dit, & il faut avoir soin pour cela de la visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étenduë. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe avec de l'écorce de Péruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abénaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts; de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étenduë; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Riviéres, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame est toûjours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposées à emplir. Il y a dans l'Amérique Méridionale du côté

de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Ocean avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achétent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme. Ceux-ci ne servent guéres qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule piéce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossiéreté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & aprés l'avoir cousuë dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vüë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Riviéres aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les saults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Riviéres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Cascades.

Ces Saults & ces Cascades sont formés par

la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la ſource des Fleuves & des Riviéres, vont toûjours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniére ſurprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuſe chûte de Niagara, qui eſt d'une prodigieuſe hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'elevent d'une maniére moins ſenſible comme par degrez, de cinq à ſix pieds ſeulement, de diſtance en diſtance. Le même fleuve Saint-Laurent peut auſſi en être un exemple. Car il court ainſi pendant plus de 40. lieuës de ſaults en ſaults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont prés d'une lieuë de long, où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une fléche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vîteſſe, qu'en a l'eau dans l'impétuoſité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ſes vagues ſe briſant contre les Rochers répandus dans ſon lit, cauſent un mugiſſement perpétuel, & paroiſſent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin, & ſortir du Canal de la Riviere beaucoup au-deſſus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inévitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les ſaults qui ont moins d'élévation; toute l'adreſſe conſiſte à ſçavoir le prendre, à bien

29.

Tom. III. Pag. 199.

choisir certains passages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pierres détachées dont le fleuve est semé, & dont il suffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, soit brisé en piéces, & fasse un naufrage auquel il n'y a plus de reméde.

Ceux qui ne sont pas accoûtumés à ces sortes de navigations, frémissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, sont si habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de personnes, qui aimoient mieux saulter le Sault-Saint-Loüis, lequel est au-dessous de nôtre Mission, que de faire le voyage de Montréal à pied. Ce sault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demi-lieuë de long, est un des plus périlleux: & il est assez souvent arrivé à d'excellens Canoteurs d'y venir faire naufrage, aprés avoir saulté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage, soit dans les portages, soit dans les autres voyages de Terre, se range sur des Bretelles, qui sont une maniére de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge, & pour la porter aisément; ou bien on fait des pacquets qu'on laisse pendre sur les épaules, attachés à des colliers, ou longes faites de leur fil de bois blanc, tressé en bande, que les femmes appliquent sur leur

front, & que les hommes font passer sur la poîtrine & à la naissance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte † Hérodote de l'usage des anciens Egyptiens.

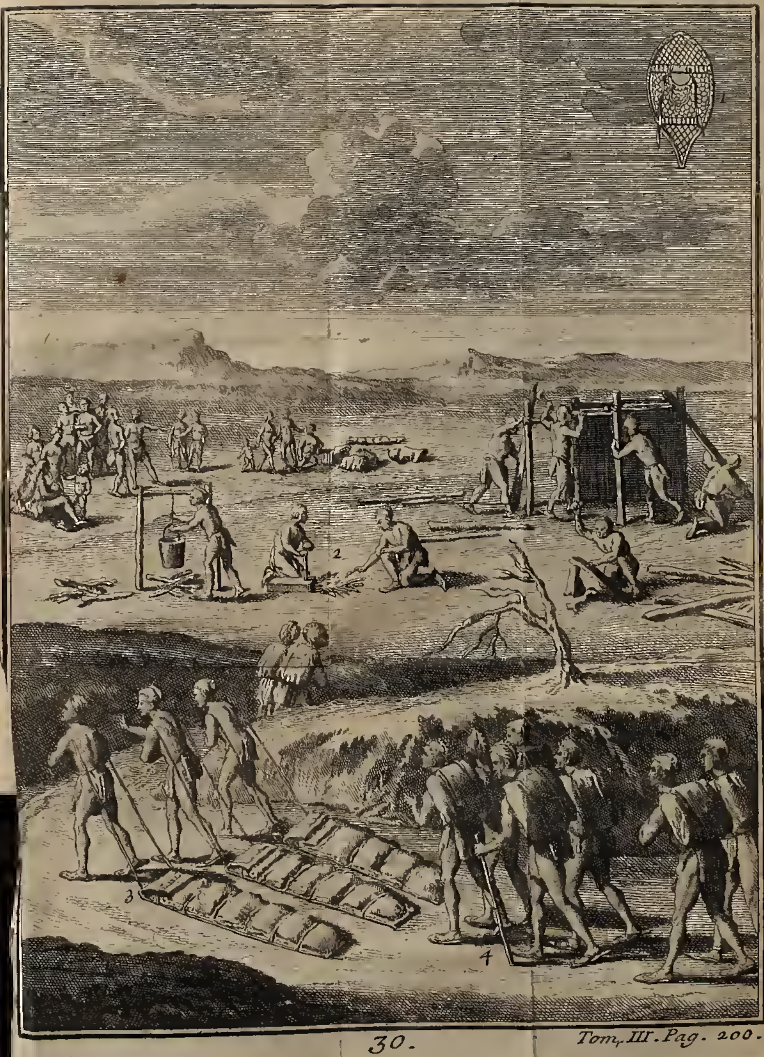
Traînes.

Pendant l'Hyver, & sur les neiges, ils se servent de petites traînes, qui sont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces qui toutes deux ensemble n'excédent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de six ou sept. Ces planches sont recourbées en dedans & repliées sur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briser & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés régnent sur les deux côtés de la traîne dans toute sa longueur & y sont attachés de distance en distance. Ils servent à passer, & à repasser les courroyes, qui assujetissent leur équipage sur la traîne. Un Sauvage avec son collier passé sur la poîtrine, & enveloppé dans sa couverture, tire aprés soi sa traîne bien chargée sans beaucoup de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils sont obligés de se servir de Raquettes, sans quoi toutes sortes de voyages, ou pour guerre ou pour chasse, &c. leur seroient absolument impossibles. La forme de ces Raquettes aproche de l'Ellyptique, c'est-à-dire, que l'Ellypse n'est point parfaite, étant plus arrondies sur le devant que par l'autre extré-

† *Herodot. Lib. 2. n. 64.*



30. Tom. III. Pag. 200.

mité, laquelle se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de long, sur un pied & demi de large. Le tour qui est d'un bois durci au feu, est percé dans sa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles ressemblent, avec cette différence, que les mailles en sont beaucoup plus serrées, & que les cordes n'en sont point de boyaux, mais de peaux de Cerf crues, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable, on y met deux barres de traverse qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité est arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverse fait comme la corde. C'est-là que doit porter la pointe du pied sans toucher à la barre de traverse, qui le blesseroit. Aux deux bouts de l'arc sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & aprés les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit ensuite par derriére au-dessus du talon, d'où on les raméne sur le coup du pied, où on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle maniére, que quoique le pied soit bien assujetti, il n'est pourtant gêné que sur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette sans y porter la main.

C'est encore-là un usage singulier des prémiers temps, lequel a passé de l'Asie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y sont transplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de monta-

gnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'éxtremité des Monts Riphées, & dont le Caucase est une des plus célébres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » * On ne peut, dit-il, » monter sur la croupe de ces montagnes » pendant l'Hyver ; mais les habitans y vont » pendant l'Esté, & attachent à leurs pieds » des souliers pointus faits de peaux de bœuf » cruës, & larges comme des Tambours, à » cause des neiges & des glaces. Ils se laissent » couler ensuite du haut de ces montagnes » avec tout leur bagage, assis sur une peau. » La même chose se pratique dans l'Atropa- » tie, dans la Médie, & sur le Mont Masius » qui est en Arménie. Là ils attachent aussi à » leurs pieds des rotules de bois, terminées » en pointe, ou garnies de pointes.

† Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces souliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de néges, où l'on est obligé de mettre des poin-

* *Strabo, Lib. 11. p. 348.*
† *Suidas*, λυγος.

tes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniére de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage qui s'observe encore au Mont Cénis & dans les Alpes. C'est ce qu'on apelle *la Ramasse*, qui est une maniére de traîneau, avec un petit siége sur le fonds, où l'on fait asséoir le Voyageur. Les habitans du païs stilés à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette maniére de décendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le tems des néges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succés de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse: c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur tout, tirent, selon leurs principes, des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célébres Conquérans de la Toi-

ſon d'Or, ſi le Jongleur diſoit qu'il a parlé.

Idée de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution ſur leurs Terres, ou en païs non ſuſpect. Tandis que quelques-uns conduiſent les Canots ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chaſſer chemin faiſant. Ces Chaſſeurs prennent diverſes routes, & s'écartent les uns des autres en ſuivant divers rhumbs de vent; pour ne pas ſe rencontrer ſur la même proye. Le ſoir ils ſe rendent au lieu deſtiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'eſt plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'eſt une qualité qui ſemble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une bouſſole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaiſſes, & dans les tems les plus ſombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoi-que dans les païs impratiquez, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout obſervé, & ils tracent groſſiérement ſur des écorces, ou ſur le ſable des Cartes exactes, & auſquelles il ne manque que la diſtinction des degrez. Ils conſervent même de ces ſortes de Cartes Géographiques dans leur Tréſor public, pour les conſulter dans le beſoin.

Connoiſſance de l'Aſtronomie.

Ils ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, qui ſert à regler leur temps, & à diriger

leurs courſes ; & il leur reſte encore quelque teinture de cette ſcience, dont on raporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquérent les prémiers à contempler le cours des Aſtres, l'un ſur le Mont Caucaſe, le ſecond dans la Mauritanie, & le troiſiéme dans l'Arcadie, ou ſur les Montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de pluſieurs autres Peuples de l'Antiquité, plûtôt que par les jours : par les mois lunaires, plûtôt que par ceux du Soleil, ainſi que le pratiquoient preſque toutes les Nations dans les premiers temps, & particuliérement les Juifs. Cependant cette maniére de compter eſt ſubordonnée au cours du Soleil, qui ſert à régler leurs années, leſquelles ſont partagées en quatre ſaiſons comme les nôtres, & ſous-diviſées en douze mois. La maniére de compter par les Lunes, n'eſt pas même ſi univerſelle, qu'ils ne comptent auſſi par les années ſolaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniére de compter eſt affectée à certaines choſes, & qu'en d'autres occaſions elles s'employent indifféremment.

Les années héliaques ou ſolaires, ſont deſtinées à marquer l'âge des hommes. Pour ſçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme eſt né, la phraſe Huronne porte, combien de fois a-t-il r'atrappé le jour de ſa naiſſance ? Et c'eſt la même dont ils ſe ſervent par rapport au Soleil, de qui ils diſent qu'il a r'atappé tant de fois le point où il recommence ſon cours. Ils expriment auſſi les années héliaques par le nom d'une des ſaiſons, & ſur-tout de l'Hyver ; le nom d'une des ſaiſons ſuppoſant dans cette occaſion pour

toutes les quatre enſemble, & pour l'année ſolaire entiére. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je ſuis au monde, pour dire, il y a tant d'années; cette maniére de parler eſt encore uſitée dans la poëſie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choſes éloignées, qui renferment une période de temps aſſez longue où le nombre & la ſupputation des mois lunaires les embarraſſeroient. Ils comptent au contraire par les Lunes, & par les nuits quand il s'agit d'un terme aſſez court, de prendre leurs meſures pour leurs voyages de guerre, de chaſſe, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occaſions-là même ils diſent fort bien, *Skarakouat*, qui ſignifie un mois héliaque, comme *s'Onennitat*, qui ſignifie un mois lunaire; mais le premier eſt moins ordinaire que le ſecond.

Il eſt trés-vrai-ſemblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainſi ſubordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Ecriture Sainte * des Egyptiens & des Hébreux. Joſeph parlant à Pharaon des ſept années d'abondance & des ſept autres de ſtérilité, parle manifeſtement des années qui dépendent abſolument du cours du Soleil, lequel ſert à régler le temps des ſemences & des récoltes, en réglant celui des ſaiſons. Les années Jubilaires des Juifs étoient auſſi manifeſtement des années héliaques. Hérodote † raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation ſe vantoient d'avoir été les premiers qui avoient diviſé l'année en douze mois ſolaires de trente jours chacun

* *Gen. cap. 41. v. 29. 30.*
† *Herodot. Lib. 2. n. 4.*

ajoûtant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'éclyptique, qu'on appelle les douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune; or l'honneur d'avoir donné le nom aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inférer de ce que je vais dire tout à l'heure.

* Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années héliaques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples policez de l'Amérique régloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Méxiquains étoit de 360. jours, distribuez en dix-huit mois de vingt jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même maniére que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, ausquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Aprés cette intercalation, ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps & la naissance des feüilles; au lieu que les Péruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Décembre, aprés que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

* *Acosta, Hist. Moral. de las Indias, Lib. 6. cap. 2. 3.*

Les Méxiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties égales, qui avoient chacune différens noms, & différens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas réglez comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans, composoient leur siécle. La forme de ce Calendrier séculaire, étoit représentée par une roüe, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particuliére, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événémens par des Hiéroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le monde devoit périr à la fin des siécles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainsi que nous l'avons déja remarqué; lorsque leur année séculiére finissoit, ils éteignoient les feux sacrez de leurs Temples, celui de leurs maisons particuliéres, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le monde eût dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion, ils passoient toute cette nuit dans les ténébres entre la crainte & l'espérance. Mais dés qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts retentir mille aclamations de joïe, soûtenuës du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtez des feux nou-

veaux dans les Temples & dans les maisons, & on célébroit une Fête, où par des sacrifices & des processions solemnelles, ils rendoient graces à leur Dieu, de ce que sa bonté leur avoit rendu sa lumiére, & leur accordoit encore un nouveau siécle.

Les noms des quatre saisons sont fixez chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes, ou des différens effets qui y répondent. Chez les Nations sédentaires de la Nouvelle France, ils les désignent par les semences, par les différens degrez de la hauteur des bleds, les récoltes, &c. Les Nations errantes ont d'autres circonstances particuliéres à chaque Lune, qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne sçavent ce que c'est que la distinction des semaines ni des jours en heures réglées; ils n'ont guéres que quatre points fixes, le lever du Soleil, le Midi, le Coucher, & la Minuit; mais ils suppléent au défaut des horloges par une attention pratique si exacte, qu'à quelque heure que ce soit du jour, ils marquent à peu prés du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une maniére de compter, laquelle est du style de Conseil, où les nuits supposent pour des années, ainsi que je l'ai dit du Trésor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chinois, & d'autres Peuples anciens, des maniéres de compter à peu prés semblables, qui auront donné lieu à cette supputation d'un grand nombre de siécles qui se trouvent dans leur Chronologie, & qui n'ont d'éxistence que dans leur ignorance, ou dans leur vanité. C'est ainsi qu'il y a eu chez les Juifs des semaines d'années, énoncées comme si c'étoit des semaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, ¶ que l'anné des Ontaouacs; des Outagamis, des Hurons des Saulteurs, des Ilinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composé de douze mois lunaires synodiques, ave cette différence, qu'au bout de trente Lunes ils en laissent toûjours passer une surnumé raire, qu'ils appellent la Lune perduë; en suite ils continuënt leur compte à l'ordinai re. » Par exemple, dit cet Auteur, nous som » mes à présent dans la Lune de Mars, qu » je suppose être le trentiéme mois lunaire » & par conséquent le dernier de cette épo » que; sur ce pied-là celle d'Avril dévroit l » suivre immédiatement; cependant ce ser » la Lune perduë qui passera la premiére » parce qu'elle est la trente-uniéme. Ensuit » celle d'Avril entrera, & on commencera e » même temps la période de ces trente moi » lunaires synodiques, qui font environ deu » ans & demi. » Tout cela me paroît être d la pure invention de cet Auteur ainsi que se Dialogues, & beaucoup d'autres choses don ses Mémoires sont farcis, & qui sont toute fausses de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'on point une exactitude mathématique pour le intercalations, & pour accorder les année héliaques avec les années lunaires. Les peu ples policés de l'Amérique ne l'avoient pa eux-mêmes, à combien plus forte raison le Barbares. Acosta * & l'Inca Garcilasso † son obligés d'avoüer, que la science des Mexi quains & des Péruviens étoit trés-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent

¶ *La Hontan, Memoire de l'Amérique, tom. 3. p. 109. 110.*
* *Acosta, loc. cit.* † *Garcilasso, Comment. Real. Lib. 2, cap. 22.*

quoique d'une maniére un peu différente, comment les habitans du Pérou régloient les erreurs, qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années héliaques, en se réglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siécles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniére de conserver la mémoire des événemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hiéroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marqués par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornés, & bien im-

parfaites chez tous les Barbares. Les Péruviens les avoient un peu plus perfectionnées, car si nous nous en rapportons au Pére d'Acosta,* ils suppléoient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos*; c'est ainsi qu'ils appelloient certains mémoires ou Registres faits de cordelettes, composées de divers nœuds & de différentes couleurs. C'est une chose incroyable, dit-il, combien de choses ils exprimoient de cette maniére; car, avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres d'Histoire, de Loix, de Céremonies, de comptes de marchandise, ils l'exprimoient par différens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient si variées, qu'on pouvoit connoître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étoient signifiées. Il y avoit des personnes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Registre, & des Maîtres préposés pour en enseigner la méthode à la jeunesse. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hiéroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Histoires écrites sur des écorces reliées en Livres à peu prés semblables à ceux qui nous viennent de la Chine, & nous aurions sans doute une plus grande connoissance de leur Monarchie, † si le peu de goût qu'on avoit pour la connoissance de l'Antiquité au temps de la conquête des Espagnols, & si le zélé indiscret joint au peu de Littérature de leurs premiers Missionnaires, n'eut porté ces zélés ignorans à faire brûler tous ces Recueils historiques, comme s'ils eussent été remplis de caractéres ma-

* *Acosta, Hist. Moral. Lib. 6, cap. 8.*

† *Idem, cap. 7. lib. 6.*

giques, & n'eussent eu d'autre but, que d'apprendre la maniére de faire des sortiléges.

J'ajoûterai ici au sujet de leurs époques, & de leur maniére de compter, qu'on doit regarder aussi comme une chose digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniére de compter, qui nous est venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même source. Car le nombre de dix est chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'est aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire aussi qu'il est chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités jusqu'au nombre de dix : les dixaines par dix jusqu'à cent : les centaines par dix jusqu'à mille : ainsi du reste.

Etoiles & Contellations.

Maintenant, pour ce qui est des Etoiles & des Planétes, ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a euës dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otsistok*, un feu dans l'eau, d'*Otsista* feu, & d'*O*, qui, dans la composition, signifie une chose dans l'eau ; ce qui semble faire allusion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-dessus du Firmament. Ils disent *Otsistokouannion*, ajoûtant la finale multiplicative pour réprésenter le nombre des Etoiles. Quelquefois aussi ils les apellent *Otsistokouannentagon*, des feux attachés, pour marquer que, quoiqu'elles soient dans des Cieux fluides, elles y sont fixes néanmoins, & ont toûjours un même rapport entre elles. Ils les ont divisées

en Constellations ; & ce qu'il y a de singu-
lier, c'est que quelques-unes de ces Constel-
lations, & quelques-unes des Planétes, ont
les mêmes noms que nous avons reçûs de
l'Antiquité. Ils nomment Vénus, où l'E-
toile du matin, *Te Ouentenhaouitha*, elle por-
te le jour ; ce qui a la même signification que
que le nom de *Lucifer*, que les Anciens nous
ont transmis. Ils apellent les Pleïades * *Te
Iennonniakoua*, les Danseurs & les Danseuses.
Ce qui paroît avoir quelque fondement dans
l'Antiquité, selon ce que rapporte Hygin,
† qui dit qu'elles sont ainsi nommées, parce
qu'elles semblent mener une danse ronde par
la disposition de leurs Etoiles. J'ai déja re-
marqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou
la voye Lactée, le chemin des Ames ; &
j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec
la doctrine des Anciens sur l'état des Ames,
sur leur origine céleste, & leur retour dans
le Ciel. Mais la plus caractéristique, & à
laquelle je m'arrête, c'est la grande Ourse
que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou
l'Ourse. Le nom Iroquois c'est *Okouari*. Je
m'arrête, dis-je, à celle-là, parce que cette
Constellation est la plus considérable de tou-
tes & la plus digne d'attention par rapport
aux premiers Navigateurs, qu'on prétend
s'être réglez sur elle dans leurs navigations,
& qui par une suite naturelle doit avoir été

* Varron attribuë à toutes les Etoiles, ce qu'Hygin ne
dit que des Plyades.

Quum Pictus ner fervidis latè ignibus
Cœli choreas astricas ostenderet.

Manilius, Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flammea tecta.

† *Hygin. Lib. 2. art. Tauras.*

plus universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes † sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été donnés en considération des Ourses qui nourirent Jupiter en Créte, ou bien à cause de la Métamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont trés semblables, successivement, en des temps différens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit réglé long-temps sur la grande Ourse avant que de se régler sur la petite.

Hygin ¶ dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profitérent de la découverte de leur Compatriote; & réglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du Péloponnese, & de la Mer Egée, continuérent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obli-

† Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Créte, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnoissance de ce service. Cette fable, aussi-bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Gréce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

¶ *Hygin, Lib, 2, Art. Arctos Minor.*

gea à s'en tenir à l'ancien uſage ; quoiqu'il en ſoit, les Phéniciens furent long-temps les ſeuls qui ſe gouvernérent ſur la petite Ourſe, ſelon le témoignage † d'Ovide.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleïadas Atlanteas
Senſerat, aut geminos eſſe ſub axe polos?
Eſſe duas Arctos; quarum Cynoſura petatur
Sidoniis; Helicen graja carina notet?

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Miléſien, & ne peut être apellé Phénicien, qu'à cauſe du ſéjour qu'il fit en Phénicie. Il eſt différent de cet autre Thalés, qui travailla ſur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Légiſlateurs.

Ce qui eſt trés-ſûr, c'eſt que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoiſſent la grande Ourſe ſous le même nom que nous; & comme les noms des Conſtellations ſont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à impoſer les mêmes noms ſans une communication d'idée, laquelle ſuppoſe celle des perſonnes par qui ces connoiſſances ſont dérivées des unes aux autres. Il ne faut pas croire au reſte qu'ils lui ayent donné ce nom, depuis que les Européens ont abordé ſur leurs Terres. C'eſt certainement un nom trés-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queuë à la figure d'un animal qui n'en a preſque point; & ils diſent que les trois Etoiles qui compoſent la queuë de la grande Ourſe, ſont trois Chaſſeurs qui la pourſuivent. La ſeconde de ces Etoiles en a une fort

† Ovidius, Faſt. 3.

fort petite, laquelle eſt fort prés d'elle. Celle-là, diſent-ils, eſt la chaudiére du ſecond de ces Chaſſeurs, qui porte le bagage, & la proviſion des autres.

Le Pere le Clerc * dans ſa Relation de la Gaſpéſie, aſſure que les Sauvages Gaſpéſiens ont la connoiſſance de la grande & de la petite Ourſe † : qu'ils appellent la premiére *Mouhinne*, & la ſeconde *Mouhinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos*, *Major* & *Minor*. Il ajoûte qu'ils diſent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord ſont un canot, où trois Sauvages ſont embarquez pour pourſuivre l'Ourſe; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'eſt guéres ordinaire de chaſſer aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût queſtion des Ours blancs, leſquels allant pêcher ſur les glaces, en ſont quelquefois abandonnez dans les mers du Nord; mais cette chaſſe n'étant ni ſûre ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai conſultez, ne m'ont point paru connoître la petite Ourſe ſous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *ia te ouattenites*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement inſenſible à l'œil, &

* *Relat. de la Gaſpéſie, ch. 7. p. 152.*

† De tous les différens noms qu'on a donnez aux deux Conſtellations des Ourſes, celui d'Arctos, ou d'Ourſe, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie; mais il n'eſt pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queuës de l'Ourſe, ayent toûjours été conſidérées ſur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été univerſel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles ſont nommées en Italie, *i tri Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit ſur le Globe Céleſte du Pere Coronelli. En France on les nomme auſſi les Gardes de l'Ourſe, ainſi que l'a fait le Pere le Clec dans ſa Relation de la Gaſpéſie, en l'endroit que j'ai cité.

qu'elle paroît toûjours fixe dans le même point. Cependant quoiqu'ils ne connoiſſent des deux Ourſes que la grande, c'eſt l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voyages, & qui leur ſert à diſtinguer les différens Rhumbs de vents qu'ils ont à ſuivre. Les Sauvages Abénaquis ne connoiſſent pas non plus la petite Ourſe ; & je crois, quoiqu'en diſe le Pere le Clerc, qu'il en eſt de même des Micmacs, qui ſont leurs voiſins.

Les Sauvages ont plus beſoin de leur Bouſſole dans les bois & dans les vaſtes prairies du Continent de l'Amérique, que ſur les Riviéres dont le cours leur eſt connu, & facile à tenir ; mais quand la vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Bouſſolle toute naturelle dans les arbres * des forêts, qui leur font connoître le Nord par des ſignes presque infaillibles. Le premier eſt celui de leur cime, laquelle panche toûjours davantage vers le Midi où le Soleil l'attire. Le ſecond eſt celui de leur écorce, qui eſt plus terne & plus obſcure du côté du Nord. S'ils veulent s'aſſurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache ; les couches diverſes qui forment le corps de l'arbre, ſont toûjours plus épaiſſes du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midi. Quelques ſûrs cependant que ſoient ces ſignes, ils rompent de petites branches de diſtance en diſtance ſur leur route, lorſqu'ils doivent revenir ſur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un aprés eux, qui pourroit s'égarer, ſi le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs piſtes.

C'étoit autrefois une ſuperſtition des Lacédemoniens, & peut-être de quelques au-

* Arbres, Bouſſole naturelle.

res Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'assûrerai point que les Sauvages ayent la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réünir en Corps d'armée pour quelque entreprise, le signal de leur rendez-vous, c'est le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé; de sorte que c'est ici encore une observation, où les Astres servent à diriger leur route, & la conduite de leurs entreprises.

Campement.

Le Campement des Sauvages, quand ils sont arrivez au lieu de la couchée, est bientôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté, pour se garantir du vent; ou bien, ils plantent quelques branches de feüillages sur la grêve, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dressé une espéce de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorsqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & sont chargez du soin de faire boüillir la chaudiére, & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toûjours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans les premiéres Campagnes, est de servir les autres, comme Hylas servoit Hercule.

Maniére de faire du feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une fa-

çon particuliére d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duvet, lequel prend feu aisément, & tient lieu de méche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dés qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cédre pulvérisée, & souflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Méridionale, ne tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cédre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un coûteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils insérent l'autre morceau, qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matiére de ce bois agitée avec tant de véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran, ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une méche, telle que je viens de la décrire, ou à peu prés semblable. Cette méche reçoit les étincelles qui tombent, & les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matiéres séches, & propres à s'enflâmer.

Cet usage de faire du feu par la térébration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur

feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Festus *, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eût tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain, qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicis materiæ tamdiu terebrare, quousque exceptum ignem cribro æneo Virgo in ædem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque †, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réünissant les rayons du Soleil, enflâmoit des matiéres combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Précautions en pays ennemi.

La maniére dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à tomber sur quelques Cabanes de Chasseurs, qu'ils enlevent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de prendre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes sont à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succez de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les di-

* *Festus. Ignis Vestæ.*
† *Plutarch. in Numâ.*

vers partis qui ſont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoyent leurs Découvreurs pour battre l'Eſtrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des ſignaux auſquels ils ne ſe trompent guéres.

Le premier, c'eſt l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanez dans le bois, & qui y vivent en ſécurité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent auſſi-tôt, & de trés-loin à l'odeur de leur feu. On peut être aſſuré qu'ils ont le ſentiment auſſi fin, que l'eſt celui d'un chien de chaſſe, accoûtumé à ſe mettre ſur les piſtes de ſa proye.

Le ſecond ſignal eſt celui des veſtiges des perſonnes, qui ont paſſé dans un endroit. Il eſt certain qu'ils apperçoivent ces veſtiges, là où nous ne ſçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront ſans ſe tromper, de quelle nation, de quel ſexe, de quelle taille ſont les perſonnes, dont ils voïent les piſtes, & combien à peu prés il y a de temps que ces piſtes ſont imprimées. Suppoſé que ces perſonnes ſoient de leur connoiſſance, ils ne tarderont pas à dire, ce ſont les veſtiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorſqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous ſuſpect, ils enlevent toute l'herbe qui répond à l'un de ces veſtiges : langage muet, mais expreſſif de ce que la bouche ne peut dire avec bienſéance, & il eſt rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque choſe d'extraordinaire, ce n'eſt pas à dire qu'ils ayent la vûë meilleure, & plus perçante que nous; mais je crois que c'eſt l'effet d'une attention particuliére, & d'un long uſage à faire ces

ſortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la verité par rapport aux veſtiges, à la conſidération deſquels je ne me ſuis point appliqué, mais par rapport à deux autres choſes qui ſe préſentent aſſez ſouvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Miſſion, j'étois tout ſurpris de voir les Sauvages découvrir de trés-loin les Canots qui montoient, ou qui deſcendoient la Riviére, dés le moment qu'ils ſe montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faiſoient ſouvent un mouvement, comme s'ils euſſent voulu harponner un poiſſon qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux auſſi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à peu, à force d'attention ſur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque choſe. Enfin je m'y accoûtumai ſi bien, que j'étois ſouvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laiſſois pas d'être ſurpris, qu'on pût voir un poiſſon ſous l'eau à pluſieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroiſſe que comme une ligne ſur la ſurface de l'eau.

Les Anciens avoient cette ſcience des veſtiges, & s'en ſervoient avec avantage de la même maniére que nos Sauvages.* Appollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorſqu'il s'étoit égaré pour courir aprés Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant apris enſuite qu'il avoit paru dans

K 4

* *Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1459.*

la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyérent plusieurs de leur troupe en différens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces païs-là, où les Caravanes entiéres sont quelquefois ensévelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec trés-grand soin, & marchent avec une trés-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute séche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feüiles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïser ceux qui pouroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de cam-

per ; ils dorment tous ensemble comme en païs de sureté, & c'est lorsqu'ils sont profondément endormis, qu'on leur donne l'assaut, qu'on les assomme, ou qu'on les fait esclaves.

Cette Guerre de surprise que se font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes qui fatiguérent si long-temps les Romains, ne vient point d'un principe de lâcheté ; mais plûtôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette, & de leur attention à conserver leur monde. La perte d'une seule personne leur est extrêmement sensible, eu égard à leur petit nombre ; & cette perte a de si grandes conséquences pour le Chef d'un Parti, que de-là dépend sa réputation ; les Sauvages voulant qu'un Chef non seulement soit habile, mais encore qu'il soit heureux. Leur bizarerie est telle sur ce point, que s'il ne raméne tout son monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il est presque entiérement décrédité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas exposer leur monde avec témérité. Du reste, ils font bien voir dans l'occasion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorsqu'ils sont découverts, & qu'il faut payer de leur personne ; soit que deux Partis Ennemis se rencontrent en campagne, soit qu'ils soient obligés d'attaquer une Place en état de faire résistance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, suivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sau-

vages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur en Europe. Voici ce que j'ai recueïlli de sa naration que j'ai un peu abrégée.

* Champlain & sa Troupe s'étant embarqués sur le Lac qu'on a depuis appellé de son nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en silence, & sans faire de bruit, ils virent sur les dix heures du soir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient aussi en guerre de leur côté. Dés que les deux Partis se furent apperçûs, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun se prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangérent tous leurs canots sur le rivage, pour être en état de se rembarquer en cas de besoin; & ayant abattu du bois avec leurs haches, ils se barricadérent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de fléche de la barricade de leurs ennemis, serrérent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachérent avec des piquets, & se mirent en état de se battre.

Dés que ceux-ci furent en ordre, ils détachérent deux canots avec des Hérauts pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'acceptérent avec joye; mais pour le lendemain seulement, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le commencer dans l'obscurité de la nuit, laquelle enséveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour se reconnoître, & qu'au moment que le

* *Voayges de Champlain, Liv. 3. ch. 2.*

Soleil ſe montreroit ſur l'horiſon, ils iroient leur livrer la bataille. Aprés cette réponſe qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit ſe paſſa à chanter des chanſons de mort : à vanter ſes hauts-faits, & ceux de ſa Nation, & à dire, ſelon la coûtume bien des choſes mépriſantes pour ſes Ennemis, dont chaque parti ſe promettoit une victoire aiſée.

Le jour étant venu, les Iroquois ſortirent de leur Fort au nombre de prés de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacédémonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour ſe diſtinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, ſe rangérent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour ſe remettre de leur ſurpriſe, & aprés l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlérent pour décocher leurs fléches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniére ; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & bleſſé à mort un troiſiéme de leur troupe du premier coup d'arquebûſe qu'il tira ; un autre François ayant auſſi tiré en même temps de dedans les bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta ; ils ne diſputérent pas la victoire, que ſans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnérent le champ de bataille, & leurs retranchemens ; ils ſe ſauvérent dans les bois, où leurs ennemis les pourſuivirent, en tuérent pluſieurs, firent

quelques prisonniers, & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces sortes d'occasions, leur petit nombre leur permet assez de s'attacher, pour ainsi parler, corps à corps, & de se battre comme en duel, ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent, & se parlent. Ils se demandent des nouvelles, se haranguent, & ne s'assomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniére d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils sçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

» Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons » de la longueur d'un pied, autant en nom» bre qu'ils sont, & signalent par d'autres » un peu plus grands, leurs Chefs, puis vont » dans les bois, & esplanadent un espace » de cinq ou six pieds en quarré, où le Chef » comme Sergent-Major, met par ordre tous » ces bâtons, comme bon lui semble, » puis apelle tous ses compagnons qui vien» nent tous armés, & leur montre le rang » & ordre qu'ils dévront tenir lorsqu'ils se » battront avec leurs Ennemis; ce que tous » ses Sauvages regardent attentivement, re» marquant la figure que leur Chef a faite » avec ces bâtons, & aprés se retirent de» là, & commencent à se mettre en ordre,

31. Tom. III. Pag. 229.

» ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ; puis se
» mêlent les uns parmi les autres, & re-
» tournent derechef en leur ordre, conti-
» nuant deux ou trois fois; & font ainsi à tous
» leurs logemens, sans qu'il soit besoin de
» Sergent-Major pour leur faire tenir leurs
» rangs, qu'ils sçavent fort bien garder sans
» se mettre en confusion. Voilà la regle qu'ils
» tiennent en leur guerre.

Siége des Places.

Le Siége des Places, où ils trouvent de la résistance, est encore une preuve qu'ils ont des regles d'un art militaire, où la ruse & l'industrie vont de pair avec la force & la valeur la plus intrépide. Si les Assiégeans font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des Assiégés, & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut servir à une belle défense. Les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses & imprévûës, les embûches, les surprises, tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour: mais il n'est guéres de siége qui dure. Les palissades n'étant que de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les Assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres, & d'eau; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits; ceux-ci portent chez eux la désolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur desquelles ils vont jus-

qu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-palissade, laquelle leur servant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'est ainsi que j'ai vû dans une de nos Relations, que sept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation apellée *du Chat*, où il y avoit prés deux mille hommes pour la défendre, nonobstant une grêle continuelle de coups de fusil, qui pleuvoient sur eux de tous les côtés.

Sac & prise d'une Place.

Il est impossible de bien dépeindre la triste scéne qui se passe dans un Village surpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniére propre à inspirer la terreur, & insolent de sa victoire, court par-tout en forcené, chantant son triomphe, & insultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main, est immolé à sa cruauté barbare. Il met tout à feu & à sang dans la premiére chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la lassitude, & alors elle devient industrieuse pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triste sort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle férocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'ensévelir dans les cendres de leur patrie, que de survivre quelques momens à sa ruïne, pour être exposés ensuite aux tourmens de cruauté la plus rafinée, font des prodiges de

valeur ; & animés également par l'eſprit de vengeance, & par le déſeſpoir, ſe font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorſqu'accablés par le nombre, ou par l'excés de la fatigue, ils ſe trouvent dans l'impoſſibilité de continuer à faire réſiſtance.

Comme les Vainqueurs ne ſçauroient conſerver le grand nombre de priſonniers qu'ils font dans un Village dont ils ſe ſont rendus les maîtres, leur politique, qui viſe à empêcher les Vaincus de pouvoir ſe relever, & ſe remettre en état de défenſe, leur fait diſcerner ceux qu'ils veulent ſacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réſerver pour les incorporer parmi eux. Ainſi les Vieillards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit inutiles : les Chefs & les Conſidérables parmi les Guerriers, dont ils pourroient avoir quelque choſe à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre, & les infirmes qui ſeroient trop à charge dans leur route, ſont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fauſſe prudence. Ils en brûlent pluſieurs avant que de ſortir du Village qu'ils ont pris, & comme ſur le champ de bataille. Ils en brûlent enſuite tous les ſoirs quelque autre les premiers jours de leur marche, lorſqu'ils peuvent ſe retirer ſans crainte d'être pourſuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat, n'oſent preſque pas s'avancer juſqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais ſe ſont des

coups rares, & pleins de témérité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrettement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre; & ayant apperçu deux Sauvages sur une guérite, y monta adroitement, déchargea un coup de massuë sur la tête de l'un; & ayant jetté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chévelure à tous les deux, aprés-quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où aprés s'être tenus tapis dans les broussailles pendant quelques jours, le malheur de quelques passans, qui ne pensent à rien moins, leur donne l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés ensuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuyent plûtôt, qu'ils ne battent en retraite; cassent la tête aux blessés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne ménent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroisse surnuméraire, & qu'ils ne croyent pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement; pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû r'allumer assez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Chévelures enlevées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils son assemblés en Corps d'armée, avant de donner un com-

bat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espéce de pique ou d'un long bâton, à la vûë des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chévelure de tous ceux qui sont morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derriére de la tête. Aprés l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hiéroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle opération de leur enlever la chévelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a crû les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui aprés un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célébres par ces terribles marques de leur férocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme * Hérodote

* *Herodo. Lib. 4. n. 64.*

s'explique au sujet des Scythes. » Un Scy-
» the boit du sang du premier prisonnier
» qu'il fait, & il presente au Roi les têtes de
» tous ceux qu'il a tuez dans le combat ; car
» en portant une tête, il a part au butin, au-
» quel il n'a nul droit sans cette condition.
» Il coupe cette tête de cette maniére. Il la
» cerne autour des oreilles, & ayant séparé
» la tête d'avec le reste, il en arrache la peau,
» qu'il a soin de ramollir avec ses mains, &
» d'apprêter comme on apprête une peau de
» bœuf. Il en fait ensuite un ornement, &
» l'attache au harnois de son cheval en guise
» de trophée. Plus un particulier a de ces
» sortes de dépoüilles, plus il est consideré &
» estimé. Il s'en trouve qui cousent plusieurs
» de ces peaux ensemble, comme si c'étoient
» des peaux de bêtes, & s'en font des vête-
» mens. Plusieurs écorchent les mains droi-
» tes de leurs ennemis ; ils enlévent habile-
» ment cette peau avec les ongles qui y re-
» stent attachez, & ils s'en servent pour or-
» ner leur Carquois, parce que la peau de
» l'homme est épaisse, & plus éclatante par
» sa blancheur, que celle de tous les autres
» animaux. Il y en a encore un grand nom-
» bre qui écorchent les hommes entiers ; ils
» en font sécher la peau sur des chevalets, &
» s'en servent ensuite de housse qu'ils met-
» tent sur leurs chevaux.

Ce sont-là, dit cet Auteur, des coûtumes reçûës chez ces Peuples. Il explique ensuite de quelle maniére ils font des tasses du crane de leurs ennemis les plus considérables, & de leurs amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus en combat singulier en presence du Prince, quand les différends survenus entr'eux les ont contrains de les apeller en duël.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & ¶ Diodore de Sicile en »écrit à peu prés dans les mêmes termes. » *Si* »quelqu'un, dit il, s'avance pour les comba-»tre, ils chantent les belles actions de leurs » Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent » au contraire de témoigner un souverain mé-» pris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de » ce qui peut servir à leur faire perdre coura-» ge, & les intimider. Ils pendent au cou de » leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. » Ils font porter par leurs esclaves les dépoüil-» les ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, » pendant que par leurs chants ils célébrent » eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces » trophées aux vestibules de leurs maisons. » Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis » les plus considérables, ils les conservent » dans des caisses embaumées avec de la gom-» me de cédre, & en les montrant aux Etran-» gers qui passent chez eux, ils se font un mé-» rite de ce que leurs Ancétres, ou bien eux-» mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses » sommes d'argent pour ces têtes, dont ils » n'ont pas voulu se défaire.

Les anciens Germains, qui étoient descendus des mêmes Scythes dont parle Hérodote ainsi que le prétend Elie * Skéed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande Bretagne & des Vandales, en usoient de la même maniére à l'égard des têtes de leurs ennemis ; ce qui est confirmé par § Strabon, lequel assure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point differens en cela des Gaulois.

¶ *Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.*
* *Elias Skeed, p. 381.* § *Strab. Lib. 4.*

Elie Skéed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du * Deutéronome : » J'enyvrerai mes fléches de leur sang, » & mon épée se saoulera de leur chair. » Quel est ce sang dont il veut enyvrer ses » fléches ? Le sang des morts qui seront tués » sur le champ de bataille, & le sang des cap» tifs dont on dépoüille la tête *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le sens du passage est bien plus complet en interprétant ce dépoüillement de cette opération sanglante, qui enléve la peau des captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interprétes de la coûtume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre, & de les faire marcher tête nuë.

Les Iroquois se contentent d'enlever ces chévelures de la maniére dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amérique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépoüilles, & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on apelle en Canada *sacs à petun.*

Retour des Guerriers & des Prisonniers.

Les Prisonniers qui ont été enlevez par de petits partis sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'Armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animez par le nombre de leurs gens ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement

* *Deuter. cap. 32. v. 42. 43.*

e
c
fa

32.

leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient seulement les bras au-dessus des coudes, assujettissant leurs liens derriére le dos, de maniére qu'ils ont les mains libres, sans que néanmoins ils puissent se détacher, & qu'ils ayent même assez de liberté pour courir & se sauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte absolument, à moins qu'ils ne soient exercez à courir ainsi de jeunesse. Un Missionnaire m'a assûré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devançoit cependant tous les autres à la course.

Maniére de garder les Prisonniers.

Le tems le plus fâcheux pour eux, est celui de la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout-nuds, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus un cinquiéme piquet auquel on attache un collier, qui prend le prisonnier par le col, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec un autre collier ou sangle, dont celui qui a soin du captif, prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, si son prisonnier faisoit quelque mouvement pour se sauver.

Cette posture si contrainte durant une nuit entiére, est sans doute un supplice. Mais c'est un martyre des plus rigoureux dans la saison des Mousquites & des Maringoins,

ou Cousins ; car il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faisant que bourdonner, ne cessent d'enfoncer leurs aiguillons jusqu'au vif & de succer le sang, laissant un venin dans chaque piqueure, qui cause en même-tems, & une inflammation, & une forte demangeaison.

Du reste, ils font toûjours espérer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils sont éloignez des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de mesures pour les veiller ; & on leur donne une liberté si grande, qu'elle devient quelquefois funeste à leurs Vainqueurs. Car il est souvent arrivé que les esclaves mal gardez se sont détachez, ont assommé une partie de leurs ennemis ensévelis dans le sommeil, & se sont rendus maîtres des autres, les ont faits prisonniers à leur tour, leur laissant tout lieu de se plaindre de leur trop grande confiance, & d'une sécurité imprudente, qui devenoit la cause de leur perte.

Cri de Mort.

Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne au-devant d'eux. Celui qui a cette commission, d'aussi loin qu'il apperçoit le Village, ou dés qu'il peut présumer qu'il sera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe* ; parole qu'il traîne autant qu'il peut & qu'il répéte un nombre de fois, égal à celui

les perſonnes de leur troupe, qui ſont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri eſt perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, ſur-tout ſur la Riviére, & pendant la nuit. Auſſi-tôt on ſort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë ſa route, redoublant de temps en temps ſon cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il ſe forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ſes eſprits, il dit à voix baſſe à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort ſans omettre aucune circonſtance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant oüi ſon rapport, répéte à haute voix, en ſtyle de Conſeil, tout ce que celui-ci a raconté. Aprés ce récit, chacun ſe retire chez ſoi. Les intéreſſés dont les parens ſont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaire de condoléance. L'Envoyé de ſon côté ſe retire dans la ſienne, ou bien s'il eſt étranger, il entre dans quelque autre où il ait quelque alliance de parenté ou d'hoſpitalité. On lui donne là à manger, aprés quoi il raconte en détail tout ce qui s'eſt paſſé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation ſur ſon heureux retour.

Ils ont ce reſpect les uns pour les autres, que quelque complette que ſoit leur victoire & quelque avantage qu'ils ayent remporté, le prémier ſentiment qu'ils font paroître, c'eſt celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du ſuccés ne ſe dit qu'aprés qu'on a donné aux morts les

prémiers regrets qui leur sont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un second cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on se livre à la joye qu'a mérité la victoire.

Les femmes font la même chose à l'égard des hommes qui sont allés à la chasse ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre sur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent sentir de les voir arriver en bonne santé, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui sont morts dans le Village pendant leur absence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chansons thréniques dont nous parlerons dans la suite.

Cri de Victoire.

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive souvent dans les petits partis, qui vont plûtôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *Kôhe*; mais prononçant ce mot d'une maniére plus briéve & plus coupée. Il la rëitére autant de fois qu'il a de prisonniers ou de chévelures, & tout le Village s'abandonnant au plaisir que cause un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

* Il est surprenant qu'une coûtume aussi singuliére ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle est cependant passée

* *Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. XI. p. 67.*

ſée d'Aſie en Amérique, & ſe pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui eſt le cri de mort des Mingreliens, eſt auſſi celui des Hurons.

Les nciens & les parens des Guerriers ſçachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſemens, & pour ſe charger de conduire les eſclaves.

Entrée des Priſonniers.

Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun interêt; ils ſe rendent au Village ſeuls, marchant à la file les uns des autres à peu prés comme quand ils ſont partis, mais ſans chanter, ſans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés des priſonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle eſt une eſpéce de triomphe, qui á pour eux quelque choſe d'honorable & de triſte en même tems. Car ſoit qu'on veüille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en faſſe que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur viſage de noir & de rouge comme dans un jour de ſolemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui eſt une eſpéce de bâton de commandement, ou de ſceptre, comme s'ils répréſentoient le Chef d la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des eſclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a

reçû ou donné, lorſqu'il a levé le Parti, & ſur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais ſi d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire ſentir leur miſére, on les dépoüille de tout le reſte; de ſorte qu'ils ſont preſque entiérement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriére le dos au-deſſus du coude, ainſi que je l'ai déja dit.

Je me ſuis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour ſçavoir quelle pouvoit être la ſignification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit un ſymbole, qui repréſentoit à ces pauvres eſclaves le triſte ſort de leur condition, & qu'ils avoient abſolument perdu tout droit ſur eux-mêmes, & ſur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inférer que ce bâton eſt une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux priſonniers dans une rencontre où il ſe trouva, l'un des deux ſupportant avec peine ſa nouvelle deſtinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de ſa douleur, l'autre compagnon de ſon malheur le lui arracha de force, lui diſant avec indignation, que la lâcheté qu'il faiſoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il ſe mit enſuite à marcher fiérement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Priſonniers commence par ceux du Village, qui portent les chévelures des morts attachées au bout de longues

baguettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance; ensuite viennent les esclaves, qui chantent tout le long du chemin, faisant accorder le son de la Tortuë avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu prés du temps de l'arrivée des Prisonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs dépens. Dés qu'on les a joints, on les arrête; & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort, tout le reste du Village danse autour d'eux, en suivant la cadence de leur chanson par leurs *hé*, *hé* redoublés, qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Aprés les avoir ainsi arrêtés, on les fait courir; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent, & on en rit. Mais liés comme ils sont, & accablés par le nombre, leur défense leurdevient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils se dépoüillent en quelque sorte de ce droit à l'en-

trée des Villages, pour laiſſer à leurs compatriotes ou à leurs alliés la ſatisfaction de s'en divertir ; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, ſelon qu'il eſt plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cauſe. C'eſt-là une eſpéce de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas, & dont le peuple a tout le plaiſir. Néanmoins, comme les Guerriers ne ſe dépoüillent pas tellement de ce droit ſur leurs priſonniers, qu'ils ne doivent leur revenir, il eſt de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus ſains, & le moins diſgraciés qu'il ſe peut, afin que le préſent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, ſoit reçû plus agréablement. C'eſt pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent mutiler, ſoient obligés de donner un préſent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La paſſion ſe mêle ſouvent dans ces rencontres, & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cauſe de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jetter au feu. Pour cette raiſon on cache avec ſoin la deſtination qu'on en veut faire ; mais ſi le ſecret en eſt éventé, & que les perſonnes à qui ils ſont deſtinez, ſoient de quelque conſidération, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de ſauver, & les conduiſent elles-mêmes par la main. Le reſpect qu'on a pour elles, ſauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit ſans cette précaution. Autrement ils ſont ſi maltraitez, qu'en entrant au Village, le ſang leur coule de toutes parts ; & ils ſont quelquefois dans un état ſi pitoyable, que

c'est une merveille qu'ils n'ayent pas succombé sous les coups.

Ce droit d'entrée est dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliez, qui se trouvent sous leurs routes, jusqu'à celui où ils doivent être définitivement jugez ; partout c'est la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne sont que de passage.

La grêle des coups cesse au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conseil, où se retrouvent avec les Anciens & toute la jeunesse, les Guerriers qui les ont amenez, lesquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient sur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux ; aprés-quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanson de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de joüir de l'état misérable où ils sont. Tout le plaisir consiste à les voir danser, & à les entendre chanter des chansons de leur pays, ou bien de celles que leurs Vainqueurs leur ont apprises chemin faisant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainsi pendant quelques jours dans les Cabanes, jusqu'à ce que les Guerriers se remettent en route ; ou si c'est le Village de leur séjour, jusqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

Destination des Esclaves.

La destination s'en fait dans un Conseil, aprés lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'assemble dans la place publi-

que pour y apprendre le ſort des eſclaves. Un Ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les perſonnes à qui ils ſont donnez, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On diſtribuë auſſi en même temps les chévelures, leſquelles tiennent lieu d'un eſclave, & remplacent auſſi une perſonne. Ceux qui reçoivent ces chévelures, les conſervent avec ſoin, les ſuſpendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les ſolemnitez publiques, ſur-tout lorſqu'on chante la Guerre; & enfin elles les ſuſpendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les conſumer.

Aprés cette diſtribution on conduit les eſclaves dans les Cabanes où ils ſont donnez; & on les y introduit; ou bien, on les laiſſe à la porte dans le veſtibule; ce qui ſe pratique ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner ſur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces eſclaves remplacent, comme ſi on ne faiſoit que de les perdre; & on verſe dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la mémoire des perſonnes, dont la vûë de ces eſclaves rappelle un ſouvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a euë de les avoir perduës.

Les Guerriers qui donnent un eſclave, le donnent avec le collier qui a ſervi d'engagement à leur entrepriſe, ou qui leur ſert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'eſclave de tout le reſte, excepté de la ſeule piéce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienſéance. La Cabane à qui l'eſclave eſt donné, doit répondre à ce preſent

par un autre si elle lui donne la vie; mais si elle le jette au feu, le present se prend sur le Village, étant juste qu'il paye le plaisir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toûjours deux ou trois esclaves, lorsqu'ils sont donnez pour remplacer des personnes de grande considération, quand bien même ceux qu'on remplace, seroient morts sur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'est point surpris que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, selon leur expression; mais aprés cela il faut que les personnes intéressées se contentent; car l'obligation de remplacer les morts, subsistant toûjours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, jusqu'à ce qu'on ait donné la vie à une personne qui représente celle qu'on veut ressusciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de se plaindre qu'on les ménage peu; puisque pour faire un esclave, ils sont obligez de courir les risques d'être faits esclaves eux-mêmes, d'être tuez ou brûlez, de la même maniére dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques prisonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut servir dans la suite pour quelque affaire d'Etat. On ne laisse pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiser les intentions secretes que le Conseil peut avoir prises, ou prendre dans la suite à leur sujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font pressentir l'inclination qu'ils ont sur la décision de leur vie ou de leur mort, & cette inclination est communément suivie par la déférence qu'on

a pour eux ; mais elle ne fait pas loi. Celles à qui on les donne, en sont tellement maîtresses, que l'inclination de tout le Village ne sçauroit les sauver, si elles ont envie de les jetter au feu ; ni les faire mourir, si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux, décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre personne que ce puisse être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deüil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque, si leur âge, leur physionomie & leur caractére ne plaisent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services; si on les donne à certaines Mégéres, lesquelles se font un plaisir de leur inhumanité : ou bien si on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne soient pas en état de reconnoître le présent, de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jésuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes, qu'ils ont retirez des feux de ces Barbares, en fournissant les présens nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé, si les personnes à qui ils sont donnez, se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes, ces infortunez vivent jusqu'à leur retour dans une crüelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable ; ils ne sont ni liez, ni enchaînez, on les entretient dans l'espérance de la vie, & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfuïr. Souvent pour les tranquilliser, & pour les tromper mieux, on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnez.

Fin du Tome troisiéme.